BIBLIOTHÈQUE

DE LA

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Dirigée par MM. Baldensperger et Hazard

TOME VI

4 o I
5/7/26

TAINE ET L'ANGLETERRE

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Dirigée par MM. BALDENSPERGER et HAZARD

Beaux volumes in-8° Raisin

Tome Ier, GUSTAVE COHEN, *Docteur ès lettres, chargé de cours à l'Université de Strasbourg.* **Écrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIIe siècle.** 736 pages avec 52 planches hors texte, d'après des documents et portraits inédits. 1920. *Epuisé.*

Tomes II et III. HENRI GIRARD, *Docteur ès lettres, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.* **Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Emile Deschamps** (1791-1871). XLIV-578 pages et XII-128 pages. *Epuisés.*

Tome IV. ALICE M. KILLEN. **Le Roman "terrifiant"** ou **"Roman noir" de Walpole à Anne Radcliffe,** et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840.

Tome V. EDMOND ESTÈVE, *Professeur à l'Université de Nancy.* **Etudes de littérature préromantique.** 1923. VI-228 pages.

Tome VI. F. C. ROE, *Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'Université de Birmingham.* **Taine et l'Angleterre.**

Tome VII. BERNARD FAY. **L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle.** 1923.

Tome VIII. G. CHINARD, *Professeur à John's Hopkins University à Baltimore.* **Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot.**

Tome IX. JEAN LARAT, *Docteur ès lettres.* **Étude sur les origines du romantisme français. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier.** (1780-1844).

Tome X. **Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier,** par le même.

LF
T134
Yr

F. C. ROE
Maître de Conférences à l'Université de Birmingham
Docteur de l'Université de Paris

TAINE ET L'ANGLETERRE

208980
14.2.27

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION
Libraire de la Société de l'Histoire de France
et de la Société des Anciens Textes
5, QUAI MALAQUAIS, VIe
1923

Copyright by Edouard Champion

1923

A la mémoire de mon ami

ARTHUR GEORGE ANSELL

de Trinity College, Cambridge,

sous-lieutenant au « Machine Gun Corps »,

tué le 25 avril 1918.

PREFACE

Le présent travail se propose d'étudier les rapports entre Taine et l'Angleterre du milieu du dix-neuvième siècle. Ces rapports ont une double importance. D'abord par l'action que l'Angleterre contemporaine avait exercée sur l'esprit de Taine, ensuite parce que les vues de Taine sur l'Angleterre ont été répandues en France peut-être plus que celles de tout autre écrivain qui a essayé d'expliquer aux Français le pays et les habitants d'outre-Manche. L'idée que les Français d'aujourd'hui se font de l'Angleterre — nous ne parlons pas ici des spécialistes de choses anglaises — est celle d'une Angleterre victorienne. A part le fait, assez facile à expliquer, que chaque pays est toujours un quart de siècle ou un demi-siècle en retard dans les jugements qu'il porte sur ses voisins, il semble évident que le tableau de l'Angleterre que Taine a présenté aux lecteurs français se soit imprimé avec d'autant plus de force sur l'esprit national qu'il offre une image systématique, et non fragmentaire, et s'impose par l'homogénéité de sa conception et la netteté de ses lignes.

Par suite de la double importance que présente cette question nous nous sommes proposé un double but : d'une part, examiner les diverses manifestations littéraires, politiques, sociales et religieuses de l'Angleterre victorienne que Taine avait étudiées, et d'autre part chercher quelle action chacune de ces diverses manifestations a pu exercer sur les idées de Taine.

L'ordre dans lequel nous avons entrepris cette enquête a besoin peut-être d'être sommairement expliqué. Taine était surtout un homme de bibliothèque. Avant chacun de ses voyages à l'étranger, en Allemagne, en Italie et en Angleterre, il se préparait par de nombreuses lectures. La Littérature anglaise *était presque achevée avant le premier voyage de con-*

trôle et Taine y avait émis ses idées générales sur le peuple anglais. C'est cette construction purement abstraite et intellectuelle que nous examinerons avant d'étudier ce qui a frappé l'auteur quand il eut pris contact avec les institutions politiques, sociales et religieuses.

Un mot de Gabriel Monod illustre plaisamment cette façon de voyager, avec ses idées sur le pays à visiter soigneusement emballées parmi ses bagages. Etant allé voir son maître avant de partir en Italie, Gabriel Monod fut accueilli par cette question : « Quelles sont les idées que vous allez vérifier en Italie ? » — C'est parce qu'il voyageait si bien muni que Taine a pu « ramasser » l'Angleterre, comme l'Italie ou l'Allemagne, en moins de trois mois.

Après avoir étudié la répercussion de l'Angleterre, dans ses divers aspects, sur l'esprit de Taine, répercussion amortie par le tampon que ses idées préconçues y opposaient, nous en viendrons à étudier l'Anglais tel que Taine le concevait, car c'est là le terme auquel son enquête aboutit.

Par la suite nous décrirons l'accueil que la presse anglaise fit à la Littérature anglaise *et aux* Notes sur l'Angleterre, *la réaction des grands critiques comme Matthew Arnold en face des théories de Taine et finalement l'action que ses études sur l'Angleterre paraissent avoir eue sur les Français qui ont voulu révéler à leurs compatriotes la littérature et la nation britanniques.*

Nous tenons à remercier ici M. L. Paul Dubois qui a bien voulu nous communiquer plusieurs lettres inédites des amis anglais de Taine; M. André Chevrillon et Mme St-René Taillandier qui nous ont permis de puiser dans leurs souvenirs ; Mme Duclaux et M. J.-E. Courtenay Bodley qui nous ont fourni diverses indications sur celui qui fut leur ami ; M. Victor Giraud dont les études sur Taine nous ont été une aide précieuse ; M. Wahl, du Lycée Janson, et M. Douady, professeur honoraire de l'Université de Lyon, qui nous ont permis de les « feuilleter » ; enfin nous espérons que M. J.-M. Carré, professeur à l'Université de Lyon, qui a inspiré cette étude, voudra bien nous permettre de lui adresser nos plus sincères remerciements.

Chapitre I

ETUDES ET VOYAGES

a) *Les études d'anglais de Taine pendant sa jeunesse ; sa prédilection pour l'Angleterre et la littérature anglaise — comment l'expliquer : sa race, son romantisme, son austérité morale, ses griefs à l'égard de l'église et de l'administration, les Révolutions.*

b) *Les articles de Taine sur la littérature anglaise avant son premier voyage en Angleterre ; le premier voyage* (1860), *les carnets de notes ; les formules, les impressions de voyage.*
Le second voyage (1862) ; *les événements politiques en France orientent l'attention de Taine vers la politique. Troisième voyage* (1871).

c) *Taine et la langue anglaise.*

Le futur historien de la littérature anglaise fut initié de bonne heure à la langue et à la littérature sur lesquelles il devait donner plus tard des aperçus si brillants et si éloquents.

La première éducation d'Hippolyte Taine fut faite au sein de sa famille ; il eut la chance d'y trouver, non seulement un professeur de latin en la personne de son père, mais aussi un professeur d'anglais en celle de son oncle Alexandre Bezanson, à qui l'éducation de l'enfant fut en partie confiée après la mort du père, survenue lorsque Taine allait avoir treize ans. On nous représente le jeune Hippolyte, assis sur les genoux de son oncle, écoutant avidement des histoires entraînantes d'aventures arrivées aux Etats-Unis. Cet oncle avait fait, en

qualité d'ingénieur civil, un séjour de plusieurs années en Amérique, où il avait appris à parler couramment l'anglais. La connaissance de cette langue qu'il y avait acquise fut mise au service de son jeune neveu qui s'efforça avec son intelligence précoce et son application infatigable de maîtriser cet idiome nouveau [1]. L'âme anglaise devint dès son enfance, sa seconde âme, comme dit M. Albert Sorel.

Pour l'encourager à suivre le chemin dans lequel il l'avait engagé, son oncle, dont la bibliothèque contenait un bon nombre d'ouvrages anglais, entre autres *Robinson Crusoë*, *The Pilgrim's Progress* et *Gulliver's Travels*, lui fit cadeau des œuvres de Washington Irving en anglais. Le jeune Taine les lisait et relisait sans cesse, et traduisait en français les récits qui lui plaisaient. Le dimanche, après avoir assisté à la messe et aux vêpres, il se délectait encore à l'histoire de Rip Van Winkle. Les vues sur la vie anglaise ou américaine que lui suggéraient les contes, les essais et les nouvelles de Washington Irving étaient complétées ou corrigées par les récits de voyage et par les expériences de la vie américaine que lui racontait son oncle. Ces causeries frappèrent si vivement son imagination qu'il en parlait encore quarante ans après, se ressouvenant de la joie qu'elles lui avaient inspirée. C'est également mû par un vif sentiment de reconnaissance envers son parent et professeur, que Taine lui dédia en 1871 le recueil des *Notes sur l'Angleterre*. Le fait que la dédicace, écrite par un Français pour remercier un parent, est rédigée en anglais est curieux et significatif [2].

A ces lectures fantaisistes et divertissantes de l'auteur du *Sketch Book*, le jeune Taine ne tarda pas à ajouter des études sur la littérature de l'Angleterre. Envoyé à Paris en 1841, à l'âge de treize ans et demi, il suivit les cours du Collège Bourbon. La lecture des romans était défendue aux collégiens ; toutefois on faisait exception pour les ouvrages écrits en langue étrangère, estimant que les élèves ne pouvaient pas les parcourir sans gain intellectuel. Taine, qui eut toujours

[1] A dix ou onze ans il avait indirectement fait connaissance avec la littérature anglaise. Il lisait avec intérêt chez sa grand'mère une discussion d'un critique du XVIIIe siècle sur le *Paradis Perdu* de Milton. *Corres.* II, p. 259.

[2] L'affection de Taine pour l'anglais se révèle aussi dans le choix du nom de la barque qu'il possédait à Annecy. Il l'avait appelée « Morning Star ». Les paysans la baptisèrent « La morne histoire ».

un appétit insatiable pour la lecture, ne laissa pas de profiter de cette autorisation et fit de multiples excursions parmi les romanciers du XVIIIe siècle [1].

Il est probable que Prévost-Paradol, élève comme lui au collège Bourbon, et qui devint à cette époque son ami intime, l'a poussé vers l'étude plus approfondie de la littérature anglaise. Ce sujet, en effet, était le seul qui intéressât Prévost-Paradol ; sous la direction du professeur d'anglais M. Fleming [2], il lut tous les chefs-d'œuvre de cette littérature. Les nombreuses lettres que les deux amis se sont écrites de 1848 à 1856 prouvent combien leurs préoccupations intellectuelles étaient semblables ; lorsqu'on pense que Prévost-Paradol avait choisi Swift pour sujet de sa thèse latine, lorsqu'on pense qu'il avait des goûts si anglais et une si vive admiration pour les mœurs anglaises qu'il « était en Angleterre comme chez lui » [3], on ne peut pas s'empêcher de se demander dans quelle mesure Prévost-Paradol a pu orienter l'esprit de Taine vers les choses anglaises. Malheureusement la correspondance des deux amis ne nous renseigne pas suffisamment sur cette question ; on est tenté néanmoins de croire qu'un anglicisant aussi fervent que le camarade de Taine a dû l'entretenir souvent de ses études de prédilection [4].

Devenu vétéran de rhétorique Taine poursuivit ses études, et son professeur M. Hatzfeld avait conservé de lui un devoir de l'année 1846-1847 : « Discours de sir B. Rudyard aux Communes, 1640 », et de l'année suivante une « Analyse et réfutation de Locke [5] ». Pendant son séjour à l'Ecole normale Taine ajouta à ses études universitaires de philosophie et d'histoire, des travaux personnels ; il analysa soigneusement la philosophie de Hobbes, il étudia la doctrine psychologique d'Adam Smith ; il écrit mainte page sur la doctrine de Reid, sur celle de Locke, sur le système de Bacon. Ainsi il fut de

[1] Fraser Rae *Notes on England*. Introductory Chapter.

[2] Lorsque Taine entreprend ses premiers articles sur la littérature anglaise, il écrit à Edouard de Suckau pour savoir quelle est, de l'avis de Fleming ou de Spiers, la meilleurs histoire de la littérature anglaise.

[3] Voir O. Gréard « *Prévost-Paradol* » cf. Taine sur Prévost-Paradol : « Il est Anglais et aristocrate » (*Corres.* I, 195).

[4] Dans une lettre à Paradol datée du 25 septembre 1849, Taine emploie les mots : « Ton lord Byron » et cite en anglais un vers du poète. *Corres.* I, 106.

[5] *Corres*, I, 14, note.

bonne heure à même d'apprécier la nature de la pensée philosophique anglaise. Peut-être faut-il placer aussi à cette date la connaissance que fit Taine des œuvres de Macaulay ; dans cet écrivain il avait trouvé comme « la première ébauche de son propre idéal », et pour lui il a eu un véritable culte.

Parmi les écrivains qui semblent avoir eu beaucoup d'influence sur les normaliens vers cette date, il en est deux qui ont plus spécialement contribué à orienter l'esprit de Taine vers l'Angleterre : Stendhal, à qui Taine voua une admiration constante et dont les œuvres contiennent des observations éparses sur la vie, la politique, et les mœurs anglaises. Ensuite Guizot, qui ajoutait à une puissance de généralisation susceptible de plaire à Taine, un goût très vif pour les choses anglaises. C'est à cette époque que le gendre de Guizot, ami de Taine, Cornélis de Witt, ayant vécu deux mois en Angleterre dans l'intimité de Guizot, en rapporta des conseils par écrit sur les études préparatoires à la vie politique, études que Taine qualifia de « très approfondies ». Cornélis de Witt, tout comme Prévost-Paradol, éprouvait un vif intérêt pour l'étude de la langue et de la littérature anglaises [1].

Sorti en 1851 de l'Ecole normale et relégué dans « un trou de collège communal », celui de Nevers, Taine, tout en s'occupant particulièrement de métaphysique, n'abandonne pas ses lectures anglaises. Il se délasse de ses abstractions en lisant ou relisant les classiques anglais du XVIIIe siècle. Pendant l'hiver de sa première année de professorat il consacre ses loisirs à la lecture de *Clarisse Harlowe* de Richardson [2]. Parfois, au lieu des vertueuses héroïnes de Richardson c'est le lyrisme fougueux de Byron qui le tient et on nous le représente à Nevers, courant la campagne, son Byron à la main, « cherchant un assouvissement dans la vue de l'espace libre et du ciel bouleversé, une détente dans la notation écrite du tumultueux dialogue intérieur [3] ».

Trois ans plus tard la maladie, qui guettait sournoisement ce travailleur trop ardent, l'obligea à « enrayer » ; pendant le séjour qu'il fit aux eaux des Pyrénées, il se reposait l'esprit en lisant la *Faerie Queen* de Spenser [4], qui fut son livre de

[1] *Corres.* I, 75, cf. G. Monod « *Renan, Taine et Michelet* », p. 57.
[2] *Corres.* I, 177.
[3] A. Chevrillon : « *La jeunesse de Taine* ». *R. de Paris*, 1er juillet 1902.
[4] W. F. Rae, *ouvrage cité*.

chevet et dont il devait faire l'éloge dans son *Histoire de la Littérature anglaise.*

Ainsi nous voyons que Taine se tourne volontiers, dans ses moments de loisir, vers la littérature anglaise pour se délasser après ses études austères et abstraites, comme vers un foyer où il est sûr de trouver une atmosphère de repos et des esprits sympathiques. Cela semble indiquer quelque harmonie préétablie, quelque sympathie secrète entre l'âme de Taine et celle du peuple anglo-saxon. Comment expliquer cette sympathie ? Suivons la méthode de Taine lui-même et cherchons d'abord si la race de l'écrivain y était pour quelque chose.

Les ascendants de Taine habitaient depuis plusieurs générations dans les Ardennes, où la famille avait pris racine, et c'est là, dans cette partie de la France si souvent traversée par des armées étrangères que naquit le futur historien de la littérature anglaise. Les habitants de ce pays de plaines et de collines médiocres, de forêts et de verdure, pays d'un aspect sévère et d'une âpre beauté, se distinguent, dit Michelet, « par quelque chose d'intelligent, de sobre, et d'économe ; par un caractère de sécheresse et de sévérité ». Vouziers, le pays natal de Taine, étant sur la limite de la Champagne et de l'Ardenne, on n'est pas surpris si une forme d'esprit latin s'allie en lui à un élément germanique, au sérieux d'un homme du Nord [1]. Ne voit-on pas chez lui « la gravité dans la force », legs lointain de sa race, ce sérieux qui paraît naître le plus souvent sous un ciel triste et brumeux [2] ? A celle du climat et des paysages sérieux, ajoutez l'influence flamande ou allemande qui a pu facilement se faire sentir dans ce pays de frontière. Ce sérieux, cette tendance au rêve, à la poésie pure, cette austérité morale ont dû se trouver en harmonie avec le ton prédominant de la littérature anglaise.

On a prétendu même voir dans les goûts anglais de Taine le résultat de l'atavisme. Un critique écrivant sous le pseudonyme de *Spectavi*, dans *l'Illustrated London News* du

[1] Voir J. M. Carré : « *Les Ardennes et leurs écrivains* » (Charleville 1921), cf. Taine : « Je me rappelle encore le sentiment de tristesse morne que cette Champagne mettait en moi. « *Les Ardennes* » *Derniers essais*, p. 67.

[2] P. Paradol s'adresse à lui comme à son « très grave ami ». O. Gréard, *ouvrage cité.*

18 mars 1893, affirme que la famille Taine était originaire de Boulogne-sur-Mer et que Taine lui-même croyait avoir du sang anglais dans les veines. *Spectavi*, ajoute qu'en tout cas la grand'mère de Taine était Anglaise, et déclare avoir recueilli ces détails chez un parent de Taine, notaire à Orsay. Le *Times* du 9 mars 1893 fait la même affirmation. Cette théorie ne reçoit aucun appui dans les deux brochures de M. Paul Pellot : « *Les Origines de la Famille Taine* », et « *Les ascendants maternels de la Famille Taine* ».

Les tendances que Taine tenait de sa race vont se développant pendant toute sa jeunesse. De bonne heure il fait preuve d'une certaine raideur, d'une austérité dans le domaine de la morale, et les premières lettres qu'on ait conservées de lui sont frappantes sous ce rapport. A vingt-et-un ans, il se fait déjà philosophe, il a renoncé, écrit-il, au plaisir : « Mon unique désir est de travailler sur moi-même, pour valoir un peu mieux tous les jours, afin de pouvoir regarder en dedans de moi sans déplaisir ». Il traite d'idiots les gens qui « tombent dans quelque belle passion amoureuse ». A regarder Taine, tout jeune encore, ainsi tourné vers la vie intérieure, absorbé dans la poursuite acharnée de la science, étudiant par besoin de savoir, se piquant de ne rien faire par passion, on pense involontairement à la jeunesse du puritain Milton. Il y a bien, en effet, quelque chose de protestant, sinon de puritain, dans ce jeune homme tel qu'il se révèle dans ses lettres ardentes à Prévost-Paradol, ardentes puisque toute la passion de cette âme frémissante de sensibilité, détournée de l'amour, dont il sent cependant le besoin, jaillit en effusions d'amitié. Ces lettres révèlent aussi la haute conception du devoir qui régissait la vie de Taine, idéal qu'il pensera retrouver plus tard en Angleterre dans le caractère d'une race qu'a moulée la conception protestante.

Cela ne veut pas dire que Taine soit protestant. Bien au contraire, ayant perdu la foi dans sa quinzième année, il nie toute religion révélée. Jusqu'à l'âge de trente-deux ans il semble enclin à identifier la religion avec le catholicisme. Certes il avait auparavant connu le protestantisme ; au contact de penseurs indépendants comme Schleiermacher il lui avait déjà semblé sympathique ; mais il ne lui apparut vrai-

ment qu'en Angleterre [1]. Avant cette époque on peut cependant constater que le ton moral de Taine est d'une telle sorte qu'il devait se trouver en harmonie avec l'idéal protestant et surtout avec les mœurs protestantes. Il ressemble assez lui-même à cet « homme concentré, intérieur », rejetant en grande partie les dogmes et ayant pour religion le devoir, qu'il a représenté, avant d'aller en Angleterre, comme l'Anglais typique [2].

L'attitude de Taine envers le régime protestant anglais de son époque est en partie expliquée par les avanies qu'il avait eu à souffrir de ce catholicisme autoritaire qui se développa en France après 1848. L'hostilité envers l'église catholique qui perce de temps à autre dans ses lettres de 1849, hostilité due à ses idées philosophiques, ne fit que s'accroître par la suite ; il se sentait harassé par l'orthodoxie, persécuté pour ses opinions par une institution religieuse qui ne montrait aucune répugnance à faire sévir le pouvoir séculier. A Poitiers on lui défend de laisser lire à ses élèves les *Provinciales ;* par ordre du recteur il fait la prière latine en entrant en classe ; il assiste, par ordre, à la confirmation. Il se sent, à la suite de tant de petites piqûres, « des boutades de colère, d'amour-propre blessé, d'ambition trompée ». Il se rend bien compte que le clergé, ce « grand étouffoir » comme il l'appelle, va lutter contre ses doctrines, et il se plaint avec quelque amertume de ne pouvoir espérer réussir dans la carrière universitaire « à moins de trouver une madone qui lui fasse un signe de tête et de faire communion publique ». Enfin, il est obligé, à la fin de l'été de 1852, de demander sa mise en disponibilité et de donner des leçons particulières.

Le souvenir de cette persécution, ajouté à la tendance native qui le portait vers le protestantisme a dû l'influencer lorsqu'il a décrit dans des termes si bienveillants, l'étendue de la liberté de pensée et de discussion religieuse dans l'Angleterre du milieu du siècle.

Les doctrines philosophiques de Taine lui valurent non seulement l'hostilité de l'église, mais celle de l'administration universitaire, toujours prête pendant cette période à

[1] Emilien Monod « *Taine et le Christianisme* » (Montauban 1907).

[2] *Essais de Critique et d'Histoire*, art. sur Troplong et Montalembert.

soutenir l'orthodoxie. Les relations de Taine avec l'administration étaient toujours très tendues. Il devait à cette situation son échec à l'agrégation de philosophie au sortir de l'Ecole normale ; pendant son professorat, l'administration ne se montre pas plus indulgente envers lui. Lorsqu'il demanda qu'on l'envoyât dans un lycée du Nord, pour être près de Paris et de sa famille, elle voulut d'abord le reléguer dans le Midi, comme professeur dans un petit collège à Toulon. Ensuite, lorsqu'il est professeur à Poitiers, il sent toujours que l'administration épie ses moindres démarches et il s'efforce cependant de « s'habituer à vivre dans la grande mécanique des rouages stupides [1] ». La Sorbonne refuse de discuter, à cause des doctrines nouvelles qu'elle contient, la thèse de philosophie que Taine lui propose en vue du doctorat (1852) ; la même année, la suppléance de rhétorique à Poitiers n'étant plus vacante, on offre à Taine un poste de professeur de sixième, preuve que l'administration ne voulait décidément plus de ses services.

Après tant de déboires, avec tant de griefs contre l'Université, on ne s'étonne pas que Taine ait pris en dégoût tout le système administratif français. Comme M. André Chevrillon le remarque « il a généralisé sa jeune expérience. De Nevers et de Poitiers il a rapporté des jugements sur l'homme et sur la vie qui ne changeront guère [2] ». Il se peut très bien que les déboires personnels que lui avait causé l'administration fussent pour quelque chose dans l'inimitié envers les fonctionnaires dont Taine fit preuve plus tard, et par répercussion, dans la bienveillance, l'admiration plutôt, qu'il affichait pour le système anglais, qui lui paraissait éminemment individualiste, et où le fonctionnaire était remplacé par le squire, le gentleman et le noble, la centralisation par le *self-government*.

Lorsque, laissant de côté ses préoccupations personnelles et ses déboires universitaires. Taine venait à jeter un regard sur la condition politique de la France pendant son année de professorat, il ne voyait qu'un spectacle d'agitation, de

[1] Cf. Renan *La Réforme morale et intellectuelle*, p. 37. « Une prime énorme était assurée à la médiocrité et à la malhonnêteté. Celui qui hasardait quelque critique devenait vite un être à part et bientôt un homme dangereux ».

[2] *Revue de Paris*, 15 juillet 1902, cf. Barzellotti : *La philosophie de Taine*, p. 29

désordre, presque d'anarchie ; la révolution de 1848[1] avait abouti au coup d'état de 1851. Les désordres de cette période le navrent ; les villes brûlées, pillées par le peuple, les gendarmes assassinés, la liberté publique « volée par des gens haut placés » ; c'est cela qu'il voit, et quoi d'étonnant s'il trouve que « la politique est une chose laide » ? Les hommes politiques de l'époque lui semblent être « des commis ou des faiseurs d'affaires ». Le passé non plus n'est pas pour le rassurer ; il ne peut considérer sans inquiétude les changements de régime se succédant depuis 1789 avec une rapidité qui dut lui paraître anormale ; le souvenir de la révolution de 1830 est encore vivement imprimé dans les esprits. La France, pour Taine, est un pays malade. L'Angleterre, au contraire, dans l'éloignement, doit offrir le spectacle d'un pays de tranquillité et de prospérité continues. La rumeur des troubles de la première moitié du siècle n'arrive à lui qu'assourdie par la distance. Les révolutions qu'avait subies son propre pays ont une influence capitale dans l'orientation politique de l'esprit de Taine, comme nous le verrons en étudiant ses idées sur la politique anglaise.

A cette époque Taine s'occupe d'autres études que des études politiques. Ses déceptions dans la carrière universitaire le poussent vers la littérature. Sa thèse philosophique étant refusée, il se met à étudier La Fontaine, et c'est dans la thèse qu'il écrit sur l'auteur des *Fables* (1853) — dans l'édition remaniée de 1863, plutôt — qu'il ébaucha sa célèbre théorie du *milieu*. En 1856 il écrit un *Essai sur Tite-Live*, dans lequel il développa la théorie de la *faculté maîtresse*. Dans l'intervalle, il avait abordé l'étude de la littérature anglaise, deux articles sur les essais critiques et historiques de Macaulay ayant paru dans la *Revue de l'Instruction publique* le 15 et le 22 mars 1855. Le 17 janvier de l'année suivante, il annonce dans le même journal *l'Histoire de la Littérature anglaise*, et dans le même numéro paraît le premier de deux articles sur « la littérature chez les Barbares, Angles et Saxons ». Des fragments se succèdent, soit dans la revue déjà citée, soit dans le *Journal des Débats*. Dans ces

[1] Ce fut cette révolution qui dirigea l'attention de Taine vers la politique. Dans une lettre datée du 1er mai 1849, il remarque qu'il n'y a pas longtemps qu'il suit des yeux la vie politique. Il en détourna vite ses regards.

fragments successifs Taine étudie Dickens, les Normands, Chaucer, l'Histoire d'Angleterre de Macaulay, Shakespeare, Dryden, Addison, ensuite la comédie anglaise de la Restauration.

Lorsque ces articles eurent paru, Taine voulut, avant de rédiger les importants morceaux qui restaient à faire, compléter et contrôler ses connaissances livresques par l'observation personnelle de la vie et des mœurs de la race qui avait produit cette littérature et par l'étude du sol et du climat, qui avaient formé ou modifié cette race. Pour lui cette étude avait une importance toute spéciale, puisque, dans la littérature, c'était l'homme qui l'intéressait, et, dans l'homme, l'esprit. *L'Histoire de la littérature anglaise* n'est autre chose, au fond, qu'une enquête psychologique, et l'objet du voyage de Taine en Angleterre est de comparer l'idée qu'il s'est déjà faite de l'esprit des Anglais avec le résultat de sa propre observation de la nation. Car il a formulé et développé, à deux reprises, sa conception du caractère, des mœurs, et de l'esprit anglais. Dans un article sur Dickens (*Revue des Deux Mondes* 1856), il définit le fond du génie anglais comme la « sensibilité passionnée » dont « l'exaltation lyrique » est l'expression naturelle. On peut rapprocher de ce passage un autre qui figure dans un article sur Troplong et Montalembert, où Taine, voyant dans l'Anglais, à travers tous les âges, l'homme « passionné, concentré, intérieur », rapporte à cette source psychologique tous les mouvements de la production littéraire du pays depuis Caedmon et les Barbares jusqu'aux contemporains Il a déjà conçu la formule qui doit expliquer la littérature et cela avant d'avoir mis le pied sur le sol anglais.

En juin 1860, Taine débarque en Angleterre pour la première fois [1], et il n'a pas passé trois semaines dans le pays qu'il se sent parfaitement sûr que ses formules tirées de la littérature et de l'histoire se trouvent vraies. C'est cela

[1] Selon le livre de G. Monod « *Renan, Taine et Michelet* », qu'ont suivi MM. Victor Giraud, Barzellotti et Maurice Baring (Encyl. Brit.), ce premier voyage avait eu lieu en 1858. Taine, qui dans la préface des *Notes sur l'Angleterre*, affirme avoir été en Angleterre en 1861, 1862 et d'avoir fait un *troisième* voyage outre-Manche en 1871, écrit dans l'article sur Mill (*Débats* 3 mars 1861) : « J'étais à Oxford l'an dernier ». Les *Notes* (p. 215) mentionnent la date 1861. La *Vie et Correspondance* II, p. 186 dit formellement que le séjour de 1860 fut le premier que fit Taine.

qui lui plaît surtout, avoue-t-il. Dans l'article sur Dickens il avait décrit le « masque anglais » comme « une enveloppe glacée, une morgue insociable, une attitude rigide ». Il n'est plus de cet avis après avoir fréquenté les Anglais pendant trois semaines. « Le principal point, le seul presque à corriger, c'est l'idée que les Anglais sont rudes et désobligeants. On ne peut être plus obligeant ». Quelques jours après, il répète son observation sur l'exactitude de ses formules et il en conclut que « les opinions que nous pouvons nous former sur la Grèce et la Rome antiques, sur l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre de la Renaissance, sont exactes, et qu'un historien possède dans les livres un instrument très puissant, une sorte de photographie très fidèle, capable de suppléer presque toujours à la vue physique des objets » [1].

Les lettres de Taine datées d'Angleterre sont rares. C'est qu'il travaillait beaucoup, il visitait les églises et les musées, il faisait des recherches au *British Museum*, il explorait les faubourgs et la province. Jour par jour il notait dans des « petits cahiers noircis de pattes de mouche » les impressions et les renseignements que lui avait fournis la journée. Ce sont ces petits cahiers cartonnés, communiqués d'abord à ses parents et à ses amis, qui ont servi de fondement au chapitre intitulé : « Le Passé et le Présent » dans le tome IV de la *Littérature anglaise ;* refondues et augmentées à la suite des voyages qu'il fit plus tard, ces notes, après avoir paru dans le *Temps* et dans le *Daily News* (traduction anglaise) furent publiées sous le titre de *Notes sur l'Angleterre*.

Comme ce livre réunit les observations de Taine sur toute la période 1860-1871, et renferme, avec les détails tirés des romans contemporains, des renseignements fournis par ses amis anglais, nous suivrons Taine dans ses voyages en nous fondant sur la *Correspondance* qui manifeste bien mieux sa puissance d'observation spontanée.

La première impression de Taine à son arrivée à Londres fut une impression de grandeur, d'énormité même, d'éblouissement : « Tout est trop grand, trop noir, trop entassé, écrit-il à sa mère, on y voit partout les marques de trop de travail, d'effort. Les contrastes eux-mêmes me blessent... Je viens d'une promenade à Hyde-Park et j'ai les

[1] *Corres.* II, 204.

yeux lassés de ces gazes, de ces soies étincelantes, de ces carnations éblouissantes, de ces ceintures d'or, de ces dentelles »[1].

Par opposition avec ce luxe chatoyant étalé dans les promenades publiques, Taine goûtait la douceur et la simplicité des foyers anglais dans l'intimité desquels il était reçu. « J'étais si habitué, écrit-il, à nos petites gentillesses parisiennes, que j'ai été tout reposé et tout étonné de rencontrer l'affabilité véritable et la simplicité parfaite[2] ». Il mène de front les études et la vie mondaine, se délassant de ses longues lectures au British Museum et à l'Athenaeum Club[3], où il « s'imbibe de faits comme une éponge », par des dîners et des soirées en ville. En moins d'une quinzaine, Taine a visité le Parlement, les littérateurs, les écoles — il s'agit de Harrow et d'Eton — l'Université d'Oxford, les prisons[4]. Il donne de nombreux détails dans une lettre écrite dix jours plus tard : « j'ai dîné souvent dehors, et j'ai vu les mœurs ; je suis allé à Oxford, à Richmond, à Woodstock, à Puttenham ; j'ai regardé des villages, de petites villes, la grande ville... Je rentrerai comblé de faits ; je vais aller à Manchester et à Liverpool pour compléter mon impression par la vue des classes ouvrières... Mon impression d'ensemble est l'étourdissement. Jamais on n'a tant fait, on n'a été si puissant sur la matière et sur l'homme ». Taine aimait à penser vite, c'était pour lui une fête, dit-il ; il aimait aussi à juger vite ; on a vu avec quelle rapidité il avait décidé que ses formules cadraient bien avec la réalité ; on voit ici qu'il pense *compléter* son impression par une visite d'une semaine aux villes industrielles.

De Manchester il se rend en Ecosse où son ami Sir John Clark l'avait invité à passer quelques jours[5]. Il visite Glasgow, Fort William et Edimbourg, et en huit jours ramasse les matériaux qui devaient former le chapitre des *Notes*

[1] *Corres.* II, 200.

[2] *Corres.* II, 201.

[3] Ce grand cercle politique et littéraire comptait parmi ses membres les plus distingués Thackeray, Grote, Dickens, le dean Stanley, Mark Pattison, Stendhal et Mérimée y avaient été reçus lors de leurs séjours en Angleterre.

[4] *Corres.* II, 200.

[5] *Corres.* II, 203.

intitulé : « Un tour en Angleterre ». Sa conclusion sur les Ecossais est que la race est plus dégourdie, plus avisée que celle d'Angleterre.

A son retour de cette courte visite outre-Manche — elle n'avait duré que six semaines environ — Taine donne au *Journal des Débats* ses études sur Carlyle (octobre, novembre 1860), sur Tennyson (avril 1861) et à la *Revue des Deux Mondes* une étude sur J. Stuart Mill (mars 1861). D'autres études suivirent de près et en décembre 1863 fut complétée et publiée l'*Histoire de la littérature anglaise*.

Sur ces entrefaites, Taine avait fait un second voyage en Angleterre. Nous apprenons par une lettre datée de juin 1862 qu'il venait de passer quinze jours chez des parents qui avaient là-bas une maison. Ce serait peut-être chez son cousin Aimé Seillière, qui paraît avoir été installé depuis quelque temps à Manchester, où, en 1860, il avait montré à Taine les classes ouvrières. Il n'est pas invraisemblable que Taine lui fût redevable d'indications supplémentaires sur la vie anglaise dont son cousin avait une plus longue expérience ; ces indications auraient pu mettre Taine à même de contrôler ses propres impressions et ses renseignements recueillis un peu à la hâte.

Ce deuxième voyage, si court qu'il fût, valut à Taine assez de notes pour remplir un nouveau petit cahier. Pendant la quinzaine de jours qu'il passa en Angleterre, il poursuivit son enquête avec son application accoutumée. Il alla au Derby, dans les bals de lorettes, dans le quartier des pauvres, aux docks, et dans plusieurs maisons de campagne. En outre, il avait travaillé au British Museum. A Londres, où se tenait la seconde exposition universelle, il trouva « tout Paris » : Bertin, Say, Achard, Théophile Gautier, Marcelin (Planat), Guillaume Guizot et d'autres connaissances encore [1].

On remarque dans sa correspondance de cette époque que Taine se laisse séduire par ce qu'il considère comme la supériorité politique des Anglais : « Après un voyage en Angleterre, écrit-il à Edouard de Suckau, les journaux français semblent ridicules ». Il ne fait pas exception pour son journal favori, les *Débats* : « en fait de politique, pour les

[1] *Corres.*, II, p. 254.

discussions, les faits réels, la connaissance de l'étranger, ils sont bien chétifs »[1].

De cette insuffisance en matière politique qu'il constate dans la presse comme chez les hommes politiques de son pays, Taine avait de nouveaux témoignages lors des événements de 1870 et 1871. Il voyait son pays vaincu par une armée étrangère ; des luttes intestines, sanglantes et acharnées, suivant le désastre national ; la population de Paris, exténuée par le siège, portée à des excès, à des colères contre le Gouvernement; les agissements des meneurs communistes; en un mot, le désordre et l'anarchie. Naturellement paisible, voire timide, Taine fut navré par des nouvelles d'incendies, de prisonniers fusillés, et de la guerre civile.

Au plus fort de la tourmente, à la veille même de la *semaine sanglante* pendant laquelle se livrait une bataille continue dans les rues de la capitale, pendant que la populace incendiait les Tuileries, le Palais Royal, l'Hôtel de Ville et d'autres monuments, Taine fit le voyage en Angleterre qu'il projetait depuis quelques mois. Le professeur Max Müller, au mois de février précédent, lui avait transmis de la part du Taylor Institute de l'Université d'Oxford, une invitation à faire une série de conférences. Taine accepta et proposa comme sujet une étude sur le théâtre français du XVIIe siècle, pour avoir « l'occasion d'appliquer une méthode de critique moins usitée en Angleterre qu'en France, et qui consiste à chercher dans la littérature la façon dont les hommes du temps concevaient les principaux types de la société humaine, le roi, le père, l'époux, la fille, le sujet, le noble, etc. »[2].

Après avoir réuni les documents nécessaires à son cours, Taine quitte sa retraite de Tours pour tenter ce voyage, difficile en pleine insurrection. Malade, accablé de tristesse et de fatigue en même temps que d'inquiétude à l'égard de son malheureux pays, il arrive à Londres, où il veut mener un train de vie très simple et très modeste comme à sa première visite, lorsqu'il se contentait d'un *lodging* de deux chambres et prenait le plus souvent ses repas chez lui. Londres lui fait la même impression qu'autrefois, dit-il, mais le ton

[1] *Ibid.* p. 255, cf. Prévost-Paradol *R.D.M.* 1er janv. 1858 : « De la presse en Angleterre et en France ».

[2] *Corres*, III, p. 53.

de son récit est plus sombre ; il décrit ainsi l'ensemble : « œuvre colossale, richesse énorme, pauvres en haillons, pieds nus avec de petits tortillons de papier autour des doigts malades, *lanes* ignobles derrière les rues somptueuses ; grands arbres et verdure délicieuse, à côté, dans la rue, une atmosphère de *fog* imprégné de suie qui vous prend au nez et à la gorge ». Tout cela n'est plus nouveau pour lui, il ne le trouve ni instructif, ni intéressant. Tout charivari lui est odieux ; il se promet de ne pas aller à l'Exposition ; il va, au contraire, faire une reconnaissance à la National Gallery, bien que, à l'en croire, les musées «le tuent» dans les conditions d'esprit où il se trouve. Il souhaite la campagne, et Oxford en attendant. Il ne reste que trois jours à Londres, où, malgré son spleen, il fait des visites et parle politique avec ses amis. A son départ pour Oxford il constate qu'il est plus connu qu'il ne l'imaginait : son hôtelier, apprenant le nom de l'historien étranger, se confond en politesses et se montre plus empressé.

A Oxford, comme à Londres, les impressions de Taine sont plus sombres que la première fois ; il trouve l'air aussi chargé de suie qu'à Londres, les monuments encrassés par la fumée ; quel contraste avec la première visite qui lui avait inspiré le beau tableau qu'il a brossé dans son étude sur Stuart Mill : « La charmante ville sortait de la brume matinale aussi parée et aussi tranquille qu'un palais de fées, et sa robe de molle vapeur rose, semblable à une jupe ouvragée de la Renaissance, était bosselée par une broderie de clochers, de cloîtres et de palais, chacun encadré dans sa verdure et dans ses fleurs ». Si l'ancienne cité paraissait moins belle à ses regards attristés, il ne pouvait se défendre d'être touché de la sympathie compatissante pour un citoyen d'un pays malheureux dont cette communauté d'étudiants et de savants fit preuve envers lui. Oxford suivait avec inquiétude les événements qui se déroulaient à Paris, écoutant avec angoisse les cris des vendeurs de journaux qui annonçaient toujours de nouvelles calamités. A la première conférence, les gens d'Oxford, étudiants et autres, affluèrent pour montrer leur amitié et leur sympathie non seulement pour Taine, mais pour la France blessée, déchirée par ses propres enfants. Les quelques paroles touchantes et nobles par lesquelles il ouvrit son cours, sa belle tête brune, le charme de son sujet, la clarté avec laquelle il l'exposa, lui valurent

un grand succès, comme en témoignent les souvenirs d'une de ses auditrices [1]. Le succès ne fut pas limité aux milieux universitaires ; non seulement la *Gazette d'Oxford*, mais l'*Academy*, le *Pall Mall* et le *Daily News* firent un grand éloge de ses leçons.

Dans les intervalles de ses cours, Taine visita la ville. Le spectacle du confort de l'Union Club lui fit faire une comparaison pénible : « Comme ils [les Anglais] entendent la vie élégante et agréable, et quel bon ordre, quelle prospérité ! Cela fait le plus douloureux contraste avec notre propre pays ». Les intérieurs des maisons des professeurs chez qui il fut invité à dîner ou en soirée, lui font également admirer le confort et le bien-être anglais. Il trouve cependant qu'Oxford est trop beau, que la vie y est trop mondaine, trop occupée de réceptions et de relations ; les professeurs avouent qu'on ne travaille pas comme en Allemagne. Taine recueille des renseignements sur leur façon de vivre ; il va au village d'Iffley, tout proche, pour étudier sur place les conditions de la vie agricole. Il examine les bâtiments de Ruskin, *Keble College* et l'*University Museum*, nouvellement construits, et en conclut que les livres du critique d'art « valent mieux que ses bâtisses ». Pendant ses promenades il entend les prédications en plein air et les approuve, bien qu'il soit fort éloigné de partager les vues des prédicateurs [2].

Le 8 juin, l'Université lui témoigna son respect et sa reconnaissance en lui décernant le grade de Docteur en droit civil, l'honneur le plus grand qu'elle puisse conférer et qu'elle avait acordé l'année précédente à Matthew Arnold et à Charles Darwin. Taine fut reçu docteur en même temps qu'un érudit allemand, le chanoine Dœllinger, théologien bavarois. Dans cette cérémonie, symbolisant par le choix des récipiendaires le juste milieu que tenaient les Anglais entre les Français et leurs adversaires, fut étalée toute une pompe

[1] Mrs. Humphry Ward « *A Writer's Recollections* ». Taine n'aimait pas faire des conférences devant un public de gens du monde, de dames, etc. « Je n'ai jamais professé que des cours suivis, des séries de leçons enchaînées ; ma tournure d'esprit est abstraite et systématique ; je suis plutôt propre à disserter devant des gens spéciaux qu'à parler devant un vrai public ». Lettre de Taine publiée dans les *Débats* du 22 avril 1922 (la lettre est datée du 8 oct. 1872).

[2] *Corres.* III, 138. « J'approuve ces sortes de scènes (1) *They give vent to some strong passion and thought* (2) elles sont morales et doivent faire un bon effet sur quelques consciences ».

médiévale ; le discours en latin et les robes rouges évoquaient les origines ecclésiastiques de l'Université. Taine trouve les costumes « grotesques » et la prononciation du latin, barbare. Cela le fait songer aux distributions de prix des grands concours et aux « vieilleries » de la Sorbonne. Les édifices par contre lui inspirèrent une grande admiration et le firent méditer sur la lente progression séculaire, presque imperceptible, de l'ancienne cité à travers les âges : « Ici la génération suivante ne rompt pas avec la précédente ; les réformes se superposent aux institutions, et le présent, appuyé sur le passé, le continue » [1].

De retour en France quelques jours après, Taine se remet aussitôt au travail et commence les recherches nécessaires pour les *Origines de la France contemporaine*, œuvre dans laquelle devait se manifester très clairement l'influence des idées politiques et sociales qu'il avait recueillies ou affermies pendant ses séjours en Angleterre. En attendant il refond et publie, à partir du 19 août 1871 les *Notes sur l'Angleterre* qui sont réunies en un volume qui paraît au mois de décembre de la même année.

Taine fit deux autres voyages en Angleterre plus tard. En 1877, il passa une semaine près de sa sœur Mme Chevrillon à Londres, où M. Chevrillon venait de mourir [2]. Il fit un dernier voyage pendant les mois de mai et de juin 1889 pour montrer Londres à sa femme et à sa fille [3].

En somme, Taine avait passé seulement dix semaines en Angleterre avant de publier ses livres sur la littérature et sur la vie anglaises. Vers la fin de sa vie il conseilla à un Anglais qui préparait un livre sur la France d'explorer le pays à pied [4]. C'est dommage qu'il n'eût pas lui-même exploré l'Angleterre de cette façon. Il aurait vu davantage et de plus près. Il avait certes voyagé et observé de son mieux, on pourrait dire avec acharnement ; il avait « feuilleté », comme il disait, tous les Anglais avec lesquels il se trouvait en relations. En outre, son cousin, établi à Manchester, avait pu lui fournir des observations portant sur une période plus longue ; mais le fond des idées de Taine sur l'Angleterre était un fond

[1] *Notes*, p. 169, cf. *Corres.* III, 150.

[2] *Corres.* IV, 37.

[3] Grant Duff *Notes from a Diary* 1889-1891, t. I, p. 74.

[4] J. E. C. Bodley, *Blackwood's Magazine*, avril 1893.

livresque, fruit de son long commerce avec la littérature anglaise.

Ici, il faut se demander dans quelle mesure sa connaissance de la langue anglaise l'avait mis à même de bien juger la littérature et la nation. On n'est pas surpris de constater que Taine avait une admirable connaissance de la langue littéraire, vu les études de sa jeunesse et le vrai culte qu'il voua pendant toute sa vie aux œuvres des poètes et prosateurs anglais. Dans sa correspondance et dans ses livres, il aimait à se servir des locutions et de mots anglais, même lorsque le mot français ne faisait pas défaut ; il les emploie avec exactitude, et en cela il diffère de son « maître » Stendhal ; ce dernier avait en effet l'habitude de parsemer ses lettres de phrases qu'il croyait être anglaises mais qui sont hérissées de barbarismes [1]. La meilleure preuve de l'étendue et de la solidité des connaissances anglaises de Taine se trouve dans les traductions éparses dans son livre sur la littérature, traductions en général si bien faites que, selon le mot de la *Revue d'Edimbourg*, lors de leur apparition, elles « tiennent lieu d'un commentaire ». On ne peut nier que Taine n'ait fait de temps à autre des contresens assez graves, comme lorsqu'il traduisit le titre d'un tableau de Millais — *St. Agnes' Eve* — par *Sainte Agnès, Eve* » au lieu de « *La veille de la Sainte Agnès* » [2]. Mais ces fautes sont rares et, en somme, l'historien avait une science linguistique amplement suffisante pour bien comprendre les textes.

Il a admirablement défini le caractère de la langue anglaise par rapport à celui de sa langue maternelle. Epris, comme styliste, de l'image concrète et pittoresque, il goûtait dans le vocabulaire anglais « si riche, si copieux, nuancé et comme chargé de sens concret, le sens des réalités entières, exactes et spéciales, événements de l'âme aussi bien qu'apparences physiques, de leur diversité et changements, de tous les modes et moments individuels ». « Traduire en français une phrase anglaise, disait-il, c'est copier au crayon gris une figure en couleur. Réduisant ainsi les aspects et les qualités des choses, l'esprit français aboutit à des idées générales,

[1] Voir la *Correspondance inédite* de Stendhal.
[2] *Notes sur l'Angleterre*, p. 353.

c'est-à-dire simples, qu'il aligne dans un ordre simplifié, celui de la logique »[1].

Mais lorsqu'on veut juger un peuple sur place, une connaissance littéraire de la langue ne suffit guère. Il faut connaître aussi la langue parlée. Dans quelle mesure Taine savait-il se servir de l'anglais en conversation? Il dit quelque part que, voyageant en 1858 en Belgique et en Hollande, il s'est tiré d'affaire plusieurs fois grâce à sa connaissance de l'anglais[2]. Dans les *Notes sur l'Angleterre* il fait lui-même des allusions à son fort accent étranger, à son « anglais des livres »[3]. Il écrit qu'en général, dans ses entretiens avec Matthew Arnold et les littérateurs d'Oxford, eux s'exprimaient en anglais, mais lui leur répondait en français[4]. Une anecdote amusante qui illustre la difficulté qu'éprouvait Taine à se faire comprendre en anglais, est racontée par Mrs Humphry Ward dans ses mémoires[5]. Un jour, le professeur Max-Müller étant allé voir Taine dans son appartement de Beaumont Street, le trouva assis devant un repas extraordinaire qu'il regardait ahuri. C'était un énorme bifteck et un grand plat de tartines de pain grillé et beurré (buttered toast). C'était tout. L'historien, intrigué, protesta qu'il avait commandé « Bif-teck and potta-toss » et sa prononciation de ce dernier mot exprimait la méprise.

Ce fut Taine qui enseigna l'anglais à sa nièce et à son neveu[6] ; ceux-ci se souviennent encore qu'il appelait son ami John Durand « Mon ami Jône ». Deux des livres dont le professeur se servait pour les leçons furent « *The Youth's Companion* » et « *The Little Duke* », titres que Taine prononçait, à l'amusement de ses jeunes élèves, « *The Ya-outh's Companion* » et « *The Little Duck* ».

Sans insister sur les désavantages que subissait Taine comme observateur, du fait de sa connaissance insuffisante de la langue parlée, notons-en l'effet sur son appréciation de l'harmonie chez les stylistes anglais, surtout chez les poètes. Comment, par exemple, se rendre compte de la

[1] A. Chevrillon « *Notes et Souvenirs* » *R. de Paris*, 1er mai 1908.
[2] *Corres.* II, 169.
[3] *Notes*, p. 47.
[4] *Corres.* III, 133.
[5] « *A Writer's Recollections* » p. 116.
[6] M. André Chevrillon et Mme St. René Taillandier.

beauté des morceaux lyriques dans Tennyson si on les prononce à la française ? La musique des vers se dérobe, et si l'on persiste à y trouver une harmonie de sons, c'est par la même illusion que celle qui fait découvrir une harmonie dans les vers d'un poète latin ou grec tout en les prononçant d'une façon bien différente de celle dont le poète les prononçait. Taine croyait apprécier la musique des vers anglais ; mais s'il entendait une musique ce n'était pas celle que le poète y avait mise. En un mot, Taine se trouvait, vis-à-vis de la poésie anglaise à peu près dans la même situation qu'à l'égard des poètes de l'antiquité classique.

Chapitre II

LES ANGLAIS QUE TAINE A CONNUS

a) *Taine à Londres — Visites à Thackeray, à Dickens, et à un ami de Tennyson — politiques et diplomates — un historien et un philosophe, Grote et Bain.*
b) *Taine et la société d'Oxford. — Les* Deans *et les champions de l'Eglise large — Matthew Arnold, Swinburne — les érudits — les femmes.*
c) *Taine et ses traducteurs.*
d) *Les Anglais avec qui Taine a eu des rapports après* 1871.

Par suite de la courte durée des visites qu'il fit outre-Manche et de sa connaissance insuffisante de la langue parlée Taine s'inspira en grande partie, pour ses renseignements sur l'Angleterre contemporaine, des indications que lui fournirent ses amis. Il importe donc de savoir quels étaient les Anglais que Taine fréquentait et dans quel sens ils ont pu orienter son esprit. Lorsqu'il veut juger des choses contemporaines, soit littéraires, soit politiques, soit sociales, celui qui met pour la première fois le pied sur le sol étranger est en quelque mesure à la merci du cercle d'amis dans lequel il se meut. En outre, il faut tenir compte de la tendance très marquée chez Taine à voir dans chaque individu un *spécimen ;* de même qu'en France il « allait dans les salons comme dans un amphithéâtre [1] » de même en Angleterre, Taine regardait en naturaliste les « types » d'Anglais qu'il rencontrait et il voulait voir dans chacun d'eux un exemplaire de l'espèce ou du genre, c'est-à-dire du groupe ou de la race [2].

Avant de s'embarquer pour son premier voyage en Angleterre, Taine s'était procuré des lettres de recommandation de quelques amis qui l'y avaient précédé. François Guizot, l'ancien ministre, comptait beaucoup de connaissances à Londres, où il avait séjourné longtemps en qualité d'am-

[1] *Corres.* II, 211. Lettre du 8 février 1861.
[2] *Ibid.* III, 177, cf. *Préface. Essais de Critique et d'Histoire* (4e éd. p. XXX sqq.).

bassadeur [1] ; lui, son fils Guillaume Guizot et son gendre Cornélis de Witt, camarade de Taine, lui fournirent les lettres d'introduction qu'il désirait. La *Correspondance* de Taine ainsi que les *Notes sur l'Angleterre*, témoignent de l'hospitalité que lui valurent ces lettres [2].

Il est naturel que Taine, occupé surtout à ce moment de littérature anglaise, soit allé tout d'abord chez les littérateurs les plus en vue. Dans la *Vie et Correspondance* il n'y a aucune indication précise sur les hommes de lettres à qui il a rendu visite lors de son premier voyage. Les *Notes* signalent un entretien avec Thackeray qui doit dater de 1860 ou de 1862 — le romancier étant mort avant le troisième voyage de Taine. La conversation roula sur le snobisme. Thackeray y exprima son admiration pour l'égalité française et dit à Taine que les grands étaient tellement habitués à voir les gens à genoux qu'ils étaient choqués lorsqu'ils rencontraient un caractère indépendant. Il ajouta que lui-même passait pour « un caractère dangereux » [3].

De la visite que Taine fit chez Dickens et dont il parla un jour à sa nièce, il n'y a aucune indication dans les *Notes*. dans la *Littérature anglaise*, ni dans les lettres de Taine.

Taine a également rencontré un ami de Tennyson, Francis T. Palgrave, à qui il demanda des renseignements sur la vie du poète. Il voulait savoir si la jeunesse de Tennyson s'était passée dans un genre de vie luxueux et au milieu d'objets d'art rares et coûteux. Palgrave raconta une visite qu'il avait faite récemment au modeste logement où vivait Tennyson à un deuxième étage de la Camden Town Road. Il esquissa la vie simple qu'avait toujours menée le poète et prouva à Taine que le tableau tracé par lui était purement imaginaire. Taine expliqua qu'il avait tiré ses conclusions d'une lecture des « Recollections of the Arabian Nights » et quelques autres poèmes de jeunesse. Palgrave constata que Taine avait évidemment déjà pris position, au moins dans son manuscrit, car il écouta avec un air déçu les rectifications que fit Palgrave. Lorsque l'étude sur Tennyson parut plus tard, étude que Palgrave qualifia d' «élégante mais partiale et

[1] Voir Mme de Witt « *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis* » (1880)
[2] *Notes*, p. 114.
[3] *Ibid.* p. 263.

peu solide », il remarqua que la conjecture de Taine sur le sybaritisme de Tennyson était à peine perceptible [1].

En dehors de ces relations passagères, Taine eut des rapports plus suivis et plus intimes avec plusieurs groupes d'Anglais des plus en vue dans le monde politique ou littéraire de l'époque. A Londres il fréquentait quelques diplomates et hommes politiques ; à Oxford, il rencontra l'élite des théologiens, des hommes de lettres et des érudits ; il fit la connaissance de plusieurs philosophes, de ses traducteurs, et se fit aussi une idée de la vie féminine anglaise.

Le premier Anglais avec qui Taine semble s'être lié est le baronnet Sir John Clark [2], ancien diplomate, fils du médecin de la reine Victoria. A en juger par une lettre à Guillaume Guizot [3], Guizot connaissait Clark, qui avait passé plusieurs années à Paris en qualité d'attaché d'ambassade, et c'est probablement à lui, ainsi qu'à Milman, Stanley et Milnes, que furent adressées les lettres de recommandation. Taine fait plusieurs fois allusion à Clark dans ses lettres de 1860 et de 1871 ; c'est « un homme charmant et plein d'idées [4] », il a plu à Taine qui, à son tour, ne lui a pas déplu. Grâce peut-être aux années passées à Paris, à Vienne et dans les autres capitales de l'Europe, Clark était plutôt d'idées avancées, si l'on considère l'esprit général de l'époque victorienne ; il s'indignait contre les cléricaux et disait qu'il vaudrait mieux ouvrir les musées le dimanche, organiser les concerts [5]. Clark engagea Taine à aller le rejoindre en Ecosse où il possédait une propriété de plus de 300 hectares, et c'est sans doute à cette visite que nous devons la description de l'Ecosse dans le dernier chapitre des *Notes*.

Ce fut encore un personnage du monde politique qui montra Londres à Taine, le « patronnant et le pilotant » depuis le Parlement et la maison de lord Palmerston jusqu'aux *Ragged Schools*. Richard Monckton Milnes, depuis

[1] *Lord Alfred Tennyson. A memoir by his son.* F. T. Palgrave « *Personal Recollections* » p. 839.

[2] Sir John Forbes Clark, 1821-1910.

[3] *Corres.* II, 203.

[4] *Ibid.*

[5] *Corres.* III, 126, cf. *Notes*, p. 187.

lord Houghton, avait offert l'hospitalité aux jeunes Guizot en 1848 et correspondait avec Guizot, dont il fut l'hôte à Val Richer en 1857, sur la politique anglaise. Carlyle, dans une lettre à Emerson, a esquissé le portait de Milnes : « un homme petit, au sourire le plus doux ; à moitié railleur, affectueux, aristocratique, italianisé, aux cheveux longs d'un blond d'olive, ayant une fossette et presque pas de menton, et qui jette son bras autour de votre cou lorsqu'il vous adresse la parole en société [1] ». Très connu dans le monde, lui-même distingué comme littérateur et comme critique, Milnes avait l'aimable manie de faire la connaissance de tous ceux qui s'étaient fait un nom comme littérateurs. Ses amitiés constituaient une grande partie de sa vie, et il était réputé comme connaissant tous les personnages de marque, aussi bien à l'étranger qu'en Angleterre. Carlyle, reconnaissant son universalité et le tact qui lui permettaient de réunir à sa table les gens les plus opposés en politique et en religion, disait plaisamment de lui qu'il méritait le titre de « président perpétuel de la société Ciel et Enfer réunis [2] ».

Poète à ses heures — devenu pair, Milnes fut célèbre comme l'unique poète de la Chambre Haute [3] — il ne se plaisait pas moins à jouer au mécène. C'est lui qui obtint pour Tennyson la nomination de « poet-laureate » ; lui qui, un des premiers, reconnut le génie de Swinburne [4].

En politique Milnes fut le champion des peuples opprimés, de la liberté de conscience. Matthew Arnold raconte, avec une pointe d'ironie, que, lors des troubles de 1848 on disait que Milnes avait refusé de prêter serment comme « special constable » afin d'être libre de prendre sans retard les fonctions de Président de la République ! C'est à lui que l'on a attribué l'invention du nom et la formation du parti de la Jeune Angleterre [5] ; le programme de ce parti aristocratique et philanthropique fut exposé dans le roman de « Coningsby » par Disraeli, qui a dépeint plus tard son ami

[1] Sir T. Wemyss Reid « *Life of Monckton Milnes* », t. I, Introduction.

[2] « Perpetual President of the heaven-and-hell amalgamation society ».

[3] Philarète Chasles l'avait présenté au public français comme « une des intelligences les plus avancées et les plus actives de la jeune Angleterre ». *Etudes sur l'Angleterre au* XIX*e siècle* (1850).

[4] *Edinburgh Review*, 1865.

[5] G. Saintsbury « *Miscellaneous Essays* », p. 261, note.

Milnes dans le Vavasour de « Tancred ». La « Young England » insista sur les devoirs sociaux de l'aristocratie et de la « gentry » envers les classes ouvrières, un peu comme le fit Taine dans les *Notes sur l'Angleterre* et plus tard dans l'*Ancien Régime*. Pour le moment nous passons sur cette question ; pourtant celui qui montra à Taine le Parlement et les *Ragged Schools* ne lui aurait-il pas donné une idée tant soit peu exagérée du rôle de l'aristocratie dans la vie anglaise ?

Pendant les années qui s'écoulèrent entre le premier et le troisième voyage Taine avait élargi le cercle de ses connaissances parmi les hommes politiques anglais. La publication de la *Littérature anglaise* avait fait connaître son nom en Angleterre comme en France. En 1864 il rencontra, dans un dîner chez Michelet, un Anglais qu'il devait fréquenter assez souvent dans les années suivantes. Ce fut Sir Mountstuart E. Grant Duff, membre du Parlement, qui devint quatre ans plus tard sous-secrétaire d'Etat pour les Indes et puis gouverneur de Madras. Dans ses mémoires aimablement bavards, il a raconté ses entretiens avec Taine en 1864 et 1866. Parmi les invités de Michelet se trouvèrent Dupont White, Henri Martin et St. René Taillandier. Taine, alors examinateur pour Saint-Cyr, s'entretint longuement avec Grant Duff sur l'impression que lui firent ses tournées en province. Il parla beaucoup de *Madame Bovary*, tableau parfait de vérité, dit-il, de la condition des provinces, condition, selon Taine, aussi mauvaise que possible. Les provinciaux traitent de « phrases d'avocat de Paris » toutes les idées dont vivent les intellectuels de la capitale, et leur unique souci en dehors de la bonne chère est de faire rapporter à leurs terres cinq pour cent [1].

Lorsque Taine visita Londres en 1871 il se rendit aussitôt chez Grant Duff, qui par la suite l'invita à aller le retrouver dans la maison historique de Hampden qu'il avait louée. Ainsi que Monckton Milnes, il ajouta à ses préoccupations politiques un goût très marqué pour la littérature comme en témoignent ses mémoires. Sa réputation en Angleterre était due surtout à la connaissance de la politique étrangère, singulièrement étendue et exacte, qu'il avait acquise

[1] M. E. Grant Duff *Notes from a Diary* (1851-1872), t. I, p. 268, 270, 271 et t. II, p. 17.

par des conversations avec des étrangers de distinction, car il savait bien les principales langues européennes. En lui on reconnaît l'homme politique anglais voyageant à l'étranger et y recueillant des faits et des idées, tel que Taine le dépeint dans les *Notes* [1].

Dans la même période Taine entrait en relations avec un autre homme politique, Odo Russell, membre d'une des grandes familles Whig. Voyageant en Italie en 1864, Taine rencontra Odo Russell à Rome où il résidait en qualité de secrétaire de l'ambassade britannique ; Odo Russell se trouvant en Angleterre en 1871, d'où il devait partir la même année comme ambassadeur à Berlin, Taine et lui renouèrent leur amitié et se trouvèrent constamment ensemble tant à Oxford qu'à Londres. Russell était un grand admirateur de Carlyle et de George Eliot, et ami de Browning. Il avait beaucoup lu et aimait beaucoup la société des érudits.

En France, chez la vicomtesse de Peyronnet, Taine avait rencontré un autre membre de la famille Russell en la personne d'Arthur, depuis lord Arthur, Russell, gendre de la vicomtesse, frère de Hastings, plus tard duc de Bedford, et d'Odo Russell. De leur mère, Lady William Russell (Miss Elizabeth Rawdon) dont Byron avait célébré la beauté dans « Beppo », Disraeli avait dit qu'elle était la femme la plus fortunée de l'Angleterre puisqu'elle avait les trois fils les plus charmants. Bien qu'il ne prît pas une part très active à la vie politique, Arthur Russell, nous assure Grant Duff, comprenait mieux que personne ce qu'il y avait de meilleur dans la politique européenne de son temps. Il connaissait intimement les savants qui, comme Taine, fréquentaient le salon de M. Mohl et de sa femme brillante et excentrique. Renan, qui le connaissait, écrit de lui en 1892 : « C'était un des hommes les meilleurs qui aient existé [2] ».

A Oxford, Arthur Russell présenta à Taine son neveu Sackville, alors étudiant de vingt ans ; il semble avoir plu à l'historien qui fait de lui un portrait sympathique : « Plus homme qu'on ne l'est chez nous à trente, sérieux, sensé, instruit, déjà très au fait de la politique, sans aucune affectation, qui désire s'instruire et qui apprendra. Peut-être une

[1] *Notes*, p. 223.
[2] Grant Duff, *Out of the Past*, t. II. Lettre du 11 avril 1892.

graine d'homme d'Etat, en tout cas une graine de membre du Parlement [1] ».

Les relations de Taine avec la famille Russell, dont le chef, le duc de Bedford, était un des plus grands propriétaires de l'Angleterre et s'occupait à gérer ses 36.000 hectares, ont pu fournir quelques indications sur les propriétaires anglais pour les *Notes sur l'Angleterre* [2]. Peut-être aussi Taine doit-il autant à ses discussions avec les Russell, mêlés eux-mêmes à la politique, qu'à ses lectures. En tout cas il cite à plusieurs reprises dans ses lettres les opinions dont ils lui firent part.

De même, à Londres, en 1889, Taine causant avec Arthur Russell se préoccupe du rôle de la « gentry » en France et en Angleterre et de leurs relations avec le peuple. Des paysans de Savoie, il disait : « *Nous avons perdu l'anse* » [*sic*]. Le sujet et la teneur de sa conversation furent les mêmes chez Grant Duff : « Les paysans écoutent, dit-il, le vétérinaire, l'aubergiste, le maître d'école, le rebouteux ; mais le médecin n'a guère d'influence sur eux, et quant au propriétaire de Menthon Saint Bernard, homme très charitable, ou à nous-mêmes, les paysans ne penseraient à nous consulter sur des questions électorales ou autres que pour faire le contraire de ce que nous préconiserions [3] ».

Arthur Russell conduisit Taine chez Grote, qui avait exprimé le désir de faire sa connaissance. George Grote, ami des deux Mill, avait longtemps siégé au Parlement avec les « radicaux philosophes », tout en exerçant comme son père la profession de banquier. Ayant quitté la politique pour les études historiques, il garda ses préventions et, comme Taine le remarque, « il entend l'histoire à l'anglaise, seulement du côté politique ; il a fait l'histoire de la Grèce, et n'est pas allé en Grèce ; il ne se soucie pas de la figure des lieux, ni du climat [4] ». Si, à l'inverse de Taine, Grote négligea le sol et le climat, il lui ressemblait certainement par sa sereine assurance de pouvoir trouver les causes des phénomènes historiques les plus compliqués. On ne peut s'empêcher non plus

[1] *Corres.* III, 140.

[2] A Woburn, le duc fit de grandes et coûteuses expériences pour le perfectionnement de l'agriculture ; il s'efforça aussi d'améliorer la condition de ses fermiers.

[3] Grant Duff, *Notes from a Diary*, 1889-1891, t. I, p. 70.

[4] *Corres.* III, p. 127.

de penser au critique français en lisant le mot de Sidney Smith : « si le monde était un échiquier Grote serait un politique important ». Au physique les traits fort marqués, le grand nez, le lourd menton s'affaissant sur le large col, l'air combatif de ce « vrai gentleman » ont fait dire à Taine que Grote ferait un beau sujet de portrait pour Van Dyck.

Chez Grote, Taine eut la bonne fortune de se trouver à côté du philosophe Alexander Bain, qui avait entretenu avec Grote une correspondance sur l' « *Intelligence* » de Taine tout l'hiver[1]. Cet Ecossais « sharp and acute » avec qui il avait causé des progrès qui restaient à faire à la psychologie, cherchait comme son confrère français à expliquer les états de l'esprit en termes de physiologie, et comme lui il se méfiait de la métaphysique. Taine devait écrire en 1874 quelques pages assez bienveillantes sur les ouvrages philosophiques de Bain[2].

Avec Grote nous prenons congé de ceux des amis anglais de Taine qui appartiennent à la politique, pour le suivre à Oxford où il se crée des relations parmi l'élite des théologiens et des érudits. Dans sa première excursion à Oxford, Taine avait pour guides les deux théologiens Stanley et Milman ; ces deux *Deans* lui donnèrent tous les renseignements possibles sur l'université et sur la théologie anglaise. Elève à Rugby du docteur Arnold, dont il écrivit plus tard une biographie restée célèbre, dépeint lui-même sous les traits d' « Arthur » dans « Tom Brown's Schooldays », livre dont Taine a tiré beaucoup de renseignements sur l'éducation anglaise, Stanley dut à ses ouvrages, pour la plupart historiques, d'être élevé à la dignité de Doyen de Westminster. Lors de la visite de Taine il était professeur d'histoire ecclésiastique à Oxford. Matthew Arnold, son ami, dans une lettre écrite en français, le définit comme « le chef très brillant et très adroit de la minorité libérale du clergé anglican. Mieux que personne il a l'instinct de la politique qu'il faut suivre, politique très réservée pour le fond des doctrines, très ferme pour tout le reste[3] ». Stanley était très tolérant, très large d'esprit, pour ne pas dire vague et flottant ; l'archevêque de Cantorbéry disait de lui « Il est presque bigot contre

[1] *Ibid.* cf. A Baïn *Autobiography*, p. 309.
[2] *Derniers Essais de Critique et d'Histoire*, 3e éd. p. 202.
[3] M. Arnold, *Letters*, t. II, p. 101.

la bigoterie et presque intolérant contre l'intolérance[1] ». Il disait lui-même qu'il était impossible d'accepter littéralement aucun credo ; il cherchait à concilier les écoles les plus diverses et soutenait que l'essence du christianisme était presque indépendante de tous les dogmes, rites et cérémonies. Il admirait et louait l'œuvre accomplie par les dissidents non moins que celle du clergé orthodoxe. En 1844 il avait fait avec Jowett un voyage en Allemagne et tous deux y avaient étudié de près les doctrines de Kant et de Hegel[2] ; celles de Hegel, agissant comme un dissolvant puissant sur leurs croyances, les avaient laissés peu attachés aux dogmes religieux. Beaucoup des contemporains de Stanley[3], de ses disciples même, blâmaient comme une trahison envers l'église cette largeur de vues. Elle était cependant de nature à ravir Taine, et on voit nettement l'impression que firent sur lui Stanley et les autres membres de son parti, dans les pages si bienveillantes consacrées dans les *Notes sur l'Angleterre* à la religion officielle.

L'autre *Dean*, Henry Hart Milman, qui avait été l'ami de Macaulay et qui avait visité Guizot à Val Richer en 1859, s'était distingué comme historien et comme littérateur. Avant de devenir doyen de Saint Paul, il avait fait ses débuts dans les lettres avec le drame de « *Fazio* », représenté avec succès à Covent Garden et sur trois autres scènes, et suivi de poésies maintenant oubliées. Comme historien il fut disciple de Gibbon et ce fut après avoir édité l'histoire romaine de son prédécesseur qu'il donna son « History of Latin Christianity » (1854), considérée comme un chef-d'œuvre. Ses articles de critique littéraire dans la *Quarterly Review* avaient attiré sur lui le couplet foudroyant dans les « English Bards and Scotch Reviewers » où Byron lui attribue, par hypothèse, la mort de Keats[4]. En tant que théologien, Milman appar-

[1] G. G. Bradley, *Recollections of Arthur Penrhyn Stanley*, p. 116 (1883).
[2] Walker, *Literature of the Victorian Age*, p. 105.
[3] Carlyle, qui l'aimait, dit cependant : « There goes Stanley boring holes in the bottom of the Church of England ».
[4] « Who killed John Keats? »

« I », says the Quarterly
So savage and Tartarly
« Twas one of my feats ».
« Who shot the arrow ? »
« The poet-priest Milman
(So ready to kill man)
Or Southey, or Barrow ».

tenait, comme Stanley, à l'Eglise large, et ses doctrines, semblables à celles de son confrère, représentaient un compromis. Il dit lui-même, en réponse à une accusation de rationalisme, qu'il avait pu « suivre toutes les découvertes merveilleuses de la science... de la critique historique, ethnologique, linguistique, dans la sereine confiance qu'elles sont entièrement étrangères à la vérité du christianisme ». Cette façon de penser, beaucoup plus rare dans l'Angleterre victorienne que de nos jours, n'était pas pour déplaire à Taine qui admirait le libéralisme dont faisaient preuve les théologiens anglais, le comparant à la sévérité dogmatique qui régnait en France et dont il avait eu personnellement à souffrir.

Le révérend Benjamin Jowett, avec qui Taine lia connaissance en même temps qu'avec Stanley et Milman, était le type du savant d'Oxford. Il passa toute sa vie à Oxford. Etudiant, puis professeur de grec, il devint successivement « fellow », « tutor » et enfin principal de son collège de Balliol, d'où son influence pénétra profondément partout dans les milieux universitaires. Avant l'époque où Jowett occupa la chaire de grec, l'enseignement existait à peine dans l'université. En même temps qu'il ressuscita les études de grec, Jowett s'efforça d'abaisser les barrières qui séparaient les professeurs du monde extérieur ; il invitait à dîner dans son collège des personnes de tous les milieux. Autrefois, rien, en dehors de la théologie, des langues classiques et des mathématiques, n'intéressait les professeurs et les « Dons ». On affirme même que le Vice-Chancelier, recevant en 1852 une visite de Thackeray, avoua au romancier qu'il n'avait jamais entendu parler de lui [1].

Jowett fut un des protagonistes dans les disputes religieuses qui sévissaient pendant la première moitié du siècle et sa collaboration aux « *Essays and Reviews* » lui valut dans les cercles ecclésiastiques et académiques, une notoriété qu'il dut trouver souvent très gênante. Il fut même traduit devant le tribunal du Vice-Chancelier, mais l'accusation d'hérésie tomba. Lui-même assez tolérant pour dire que Voltaire avait fait plus de bien que tous les pères de l'église [2], il avait lutté

[1] Plowman « *In the Days of Victoria* », p. 307.
[2] Mrs. H. Ward, *A Writer's Recollections*, p. 131.

pour la tolérance lorsque ses adversaires, les disciples de Newman, étaient persécutés à Oxford. Taine, qui faisait beaucoup de cas de Jowett, le décrivit comme un « savant libéral assez voisin de Renan » ; il discutait avec lui sur les méthodes de la critique et de la philosophie, sur la nature et l'origine du langage. De Renan, en effet, Jowett avait l'aversion des systèmes, faisant preuve en philosophie comme en religion d'un certain flottement. Comme les autres champions de l'Eglise large, il tendait vers le compromis en matière religieuse.

Bien que Taine n'ait fait sa connaissance qu'en 1871, il convient de considérer ici un autre collaborateur des *Essays and Reviews*. Mark Pattison, doyen de Lincoln College, avait, comme Jowett, passé sa vie entière dans son collège, — dans « ce joli nid de vieille architecture avec lierre et grands arbres » qui ravit Taine. Pareil à Jowett, Pattison était « philosophe commentateur de Platon », comme lui, très libéral. Mais tandis que Jowett n'avait jamais eu de sympathie pour le « mouvement d'Oxford », Pattison avait vécu dans l'intimité de Newman lorsque le futur cardinal demeurait dans sa retraite de Littlemore. La vague qui avait jeté Newman sur le rocher de l'église romaine avait laissé Pattison échoué dans les marécages du scepticisme, ce qui ne l'empêcha pas de rester clergyman. Pattison cacha une timidité et une sensibilité morbides sous un masque d'âpreté et, comme tous ceux qui ont connu Pattison, Taine trouva en lui « quelque chose de perçant, tranchant et même aigre ». Il est intéressant de constater que Pattison lui fit part de ses craintes pour l'avenir de l'Angleterre, prévoyant à vingt ans de date un bouleversement pareil à la Commune qui agitait Paris en ce moment-là.

Mais la société d'Oxford, pour préoccupée qu'elle semblât être de problèmes ecclésiastiques, ne comprenait pas seulement des théologiens ou des hommes de lettres qui entraient volontiers dans le champ clos de la théologie pour y rompre une lance de temps à autre. Elle avait aussi ses poètes et ses critiques et ils semblent s'être trouvés à leur aise dans les milieux théologiens. Ce fut chez Jowett que Taine rencontra pour la première fois Matthew Arnold, son frère Thomas, un converti au catholicisme, et Swinburne. Arnold ne se désintéressait pas des questions religieuses ; bien au contraire

sa correspondance et son livre sur « La Littérature et le dogme » prouvent que pour lui, comme pour la plupart de ses contemporains, les problèmes religieux avaient une grande importance. Fils du célèbre docteur Arnold de Rugby, dont Taine avait un moment pensé faire une étude afin de clore le volume des « Contemporains » par le portrait d'un moraliste, Matthew Arnold était surtout critique et poète. Il remplit pendant de longues années les fonctions d'inspecteur des écoles primaires et ainsi aurait pu fournir à Taine d'utiles indications sur l'éducation anglaise.

Arnold connaissait déjà avant 1871, plusieurs des amis français de Taine — entre autres Prévost-Paradol, Guizot, qui admirait en lui son « amour des choses de l'esprit [1] », Mme Mohl, Renan et Sainte-Beuve. Ressemblant à Renan par son esprit aussi flou, conciliant et nuancé que celui de Taine est dur, résistant et métallique, Arnold comparait volontiers son rôle en Angleterre à celui de Renan en France. Sainte-Beuve, plus proche de lui par son esprit que Taine, semble avoir influencé ses vues critiques. Selon Sainte-Beuve, Arnold est « un Français et un romantique égaré là-bas » [en Angleterre]. « C'est piquant, ajoute-t-il, chez le fils du respectable Arnold, le grand réformateur de l'instruction publique en Angleterre. Depuis qu'il s'est marié il s'est réglé, et dans ses poésies il reste fidèle au culte des anciens et de l'art [2] ». George Sand avait dit un jour à Renan que Matthew Arnold lui faisait l'effet d'un « Milton jeune et voyageant [3] ». Au physique Taine dépeint ainsi celui qui devait devenir son ami : « grand, poils noirs plantés très bas, figure tourmentée et grimaçante, mais très courtoise et très aimable ». Malgré les grandes différences qui les séparent comme critiques, Lui et Taine semblent avoir quelques traits en commun : culte fervent de Marc Aurèle ; une certaine ressemblance dans leurs vues sur le caractère des peuples français et anglais [4]. Mais de ce dernier trait nous dirons davantage en étudiant les observations de Taine sur l'état politique et

[1] E. Gosse, « *Modern English Literature* », p. 370.

[2] Lettre inédite de Sainte-Beuve à Mme de Solms (1860), publiée dans les *Débats* (4 déc. 1921) au cours d'un compte rendu d'un article de la « *French Quarterly* ».

[3] Matthew Arnold, *Letters*, I, 151.

[4] *Id. ibid*, p. 227.

social de l'Angleterre. En tout cas, de l'influence que Matthew Arnold a pu exercer sur Taine, on ne voit aucune trace ni dans les *Contemporains* ni dans les *Notes sur l'Angleterre*.

Swinburne, l'autre poète qui se trouva chez Jowett ce soir-là, était à cette époque le poète favori des jeunes gens d'Oxford et de Cambridge [1], comme nous le dit Arnold, qui ailleurs le définit comme « une sorte de pseudo-Shelley ». Mais si la musique aérienne de ses poèmes faisait songer à Shelley, la liberté de ton et l'indifférence morale qu'il afficha dans les « Poèmes et Ballades » de 1866, rappelaient les poésies de Byron. Comme son prédécesseur, Swinburne avait eu la malchance d'aborder le public pendant un des accès de moralité sévère dont la société anglaise du XIXe siècle semble avoir souffert périodiquement. Comme Byron, il devint la victime expiatoire, et la rumeur d'indignation soulevée par les poésies de 1866 ne s'apaisa pas pendant des années. Taine n'aimait pas le genre de poésie que cultivait Swinburne, le croyant malsain [2]. « Son style est d'un visionnaire malade qui par système cherche la sensation excessive » écrit-il d'Oxford [3] ; et il ajoute un croquis du poète : « petit homme roux en redingote et cravate bleue, ce qui faisait contraste avec tous les habits noirs et cravates blanches ; il ne parle que raidi, rejeté en arrière, avec un mouvement convulsif et continu des membres comme s'il avait le delirium tremens ». Taine ajoute ce dernier trait comme un trait permanent de Swinburne, faisant sans doute un rapprochement mental entre le tempérament et l'œuvre. Il paraît cependant que le malaise du poète étonna plus d'un des invités. La cause en était bien simple, à en croire les mémoires d'une des personnes qui assistèrent à cette scène. Derrière le pauvre Swinburne flambait un grand feu et, en l'absence d'un écran, le poète faillit être rôti. Ses contorsions avaient pour but d'attirer l'attention des domestiques. Pas d'écran dans la maison. Le pauvre Swinburne ayant obtenu un numéro du « *Times* » le mit sur le dossier de sa chaise, et pendant tout le dîner il resta « silencieux et les yeux hagards » luttant avec acharnement pour maintenir le journal à sa place. Il n'est donc pas

[1] *Letters*, II, p. 50 (9 nov. 1870).
[2] *Corres.* IV, 327.
[3] *Corres.* III, 145.

surprenant que Taine n'ait rien dit sur les propos de table de Swinburne [1].

En plus des deux poètes célèbres il y avait à Oxford toute une société d'hommes de lettres et de savants qui, pour être moins connus que Swinburne et Arnold, ne laissaient pas de jouir d'une réputation dans le monde des érudits, tant étranger qu'anglais. Tels Max Müller, le professeur de grammaire comparée, Ingram Bywater, le savant helléniste, Smith, professeur de géométrie, Robinson, qui professait la philosophie, sans parler de Kitchin, de Christ Church College, ou de Jackson, un des curateurs du Taylor Institute [2]. Tous ces gens ont fréquenté Taine à Oxford et, parmi eux, il y en a plusieurs avec qui il est resté en relations.

Le plus connu en France de ce groupe est sans aucun doute Max Müller. Fils d'un poète allemand, il avait consacré sa première jeunesse à la musique et avait eu des rapports avec Weber et Mendelssohn. Il abandonna la musique pour le sanscrit et, à vingt ans, publia une traduction d'un ouvrage hindou. Quelques années après, il vint à Oxford et entreprit de traduire pour l'East India Company, le « Rig Veda ». A Oxford il se lia avec le parti libéral et devint l'ami intime de Stanley. Lorsqu'il fit la connaissance de Taine, il était depuis plusieurs années professeur au Taylor Institute. Comme indice de l'esprit d'Oxford à cette époque, notons que la majorité cléricale de la *Convocation* de l'Université s'opposa, en 1860, à la nomination de Max Müller à la chaire de sanscrit, ayant surtout en horreur « l'intelligence, cette chose affreuse » (« that d — d intellect ») [3]. Max Müller doit sa réputation au fait que, le premier, il fonda en Angleterre les sciences de la grammaire comparée, de la mythologie comparée, et de l'étude comparée des religions; il exposa ses idées sur ces questions avec une maîtrise de la langue anglaise assez rare chez les Anglais eux-mêmes. Méthodique, grand travailleur comme Taine, Müller était peut-être davantage homme du monde et de la Cour. Avec lui, Taine discutait la nature et l'origine du langage [4]. Plus tard ils s'entretiennent par correspondance de questions de philosophie et autres [5].

[1] Mrs. H. Ward « *A Writer's Recollections*, p. 117.
[2] Voir *Corres.* III, p. 130-154.
[3] Grant Duff, *Out of the Past.*, t. II, p. 53.
[4] *Corres.* III, 133.
[5] *Corres.* III, 233, IV, 151.

Les rapports de Taine et de Bywater, « Fellow » d'Exeter College, ne furent pas moins cordiaux ni moins continus. Ce fut après une visite chez lui, que Taine s'écria : « Que de gens instruits et sympathiques ici ! » Il admirait la modestie du savant, non moins que son érudition et trouvait « parfaitement aimables et sensés » les quelques amis que Bywater avait réunis pour le rencontrer. C'est peut-être de ses conversations avec Bywater, que Taine a tiré l'impression qu'il n'y avait pas de recherches véritables à Oxford. Bywater et Pattison ne se lassaient pas de parler des savants étrangers, de Renan, de Ranke, et de Curtius, et d'apprécier, au désavantage de l'Université anglaise, l'esprit scientifique qui animait les recherches dans les facultés étrangères. Chose curieuse, ils se plaignaient que le système d'éducation pratiqué à Balliol College ne fût bon qu'à produire des fonctionnaires [1]. Taine trouva au contraire que le système anglais produisait des hommes d'État et reprocha au système français de ne former que des fonctionnaires.

Henry Smith [2], ancien étudiant à la Sorbonne, avait fait preuve de la même aptitude pour les langues classiques que pour les études mathématiques. Jowett et Huxley témoignaient tous deux de ses grands talents et de son intelligence extraordinaire. Il était cependant sans ambition ni initiative et il se dévoua principalement à la philanthropie et aux progrès de l'éducation. C'est lui qui donna à Taine des renseignements sur la condition politique et sociale de l'Angleterre de 1871 [3]. Ces renseignements furent complétés par ceux que lui fournirent Kitchin, avec qui il visita le village d'Iffley, et Jackson, dont les indications sur les paysans, consignées par Taine dans une lettre à sa femme [4] se retrouvent presque sans changement dans les *Notes sur l'Angleterre*.

Bien qu'il mentionne leurs noms dans une lettre datée d'Oxford, Taine ne dit pas s'il y rencontra, en 1871, J. Stuart Mill et M. Frédéric Harrison, chef de l'école positiviste anglaise.

Si, à Londres et à Oxford, Taine avait rencontré une bonne partie de ce que la société anglaise comptait d'hommes

[1] Mrs. Humphry Ward, *ouvrage cité*.
[2] Henry J. S. Smith (1826-1883).
[3] *Corres.* III, 135.
[4] *Ibid.* 155 cf. *Notes sur l'Angleterre*, p. 183

distingués dans la politique, l'église et les lettres, il avait en même temps fait la connaissance de nombreuses Anglaises dont plusieurs étaient, ou devaient être plus tard, connues dans les lettres. Elles ne mirent pas longtemps à faire la conquête du visiteur français qui, dans sa première lettre datée de Londres compare « la cordialité, le bon cœur et le bon sens » de ses hôtesses [1] avec les « petites gentillesses parisiennes » dont il avait été l'objet dans les salons qu'il fréquentait.

La correspondance n'en dit pas long sur les Anglaises que rencontra Taine en 1860 et en 1862. Le troisième voyage nous valut bien plus de renseignements et quelques croquis. D'abord la femme politique, en la personne de Mrs Grote. La célèbre Harriet était un type de bas bleu ; grande, masculine et gauche d'allure — c'est son amie Mrs Simpson qui la dépeint [2] — elle poussait le mépris des convenances jusqu'au point de refuser de modifier la coupe de ses robes malgré les fluctuations de la mode. Taine a esquissé ainsi son portrait : « Elle a 65 ans, elle est économiste, légiste, oratrice : *a stout woman in the whole sense of the word*, voix assez forte, elle parle dans les *meetings* avec gestes ou mains derrière le dos, pour les droits politiques des femmes, avec beaucoup d'éloquence et d'*humour*. Elle s'est occupée d'économie politique, de questions sociales, mais solidement, pratiquement, en voyant les choses avec ses yeux » [3]. Elle donna à Taine quelques brochures écrites à la suite de ses enquêtes sociales et il s'en est servi pour les *Notes sur l'Angleterre* [4].

Pendant les quelques jours qu'il resta à Londres, en 1871, il passa une soirée chez Mrs Simpson, fille de William Nassau Senior, l'économiste, et qui, par la publication des œuvres posthumes de son père et de quelques volumes de mémoires, mérite comme son amie Mrs Grote, le nom de femme de lettres.

Dans ses visites à Oxford, Taine lia connaissance avec d'autres « intellectuelles ». Le *leading mind* de la société

[1] *Corres.* II, 201. Il ne les nomme pas, les indiquant par les phrases « Miss T., la fille du romancier, Mrs. C., la femme de mon nouvel ami ». Il s'agit sans doute de Miss Thackeray (depuis Mrs Ritchie), et de Mrs Clark ou plutôt Lady Clark. Mrs Ritchie était auteur elle-même de romans.

[2] M. C. M. Simpson « *Many Memories of Many People* », pp. 73-74.

[3] *Corres.* III, 127. Mrs Grote avait également écrit une *Vie d'Ary Scheffer*.

[4] *Notes*, p. 184, 185

féminine, à Oxford, dans le domaine de la littérature et des arts fut Mrs. Mark Pattison [1]. Cette toute jeune femme n'avait que 26 ans, tandis que son mari approchait de la soixantaine. Cette alliance d'un homme mûr, un savant, avec une jeune femme jolie et intelligente, avait suggéré à George Eliot la Dorothea et le Casaubon de *Middlemarch* [2]. Dans son salon meublé à la mode française et encadré de lambris blancs, avec de vieilles girandoles et des miroirs, « Mrs. Pat » comme on l'appelait familièrement — plus tard elle devait être encore plus célèbre sous le nom de Lady Dilke — réunissait une société artistique et littéraire. Elle avait fait de Lincoln College le centre de toute la vie intellectuelle, non seulement d'Oxford, mais d'un cercle plus étendu, Taine semble admirer autant son charme, sa grâce, son « visage frais et presque mutin » que ses connaissances en littérature et surtout en peinture. Travaillant elle-même, comme son mari, huit ou dix heures par jour, « passionnée pour toutes les occupations d'esprit », écrivant des articles de critique d'art dans l'*Academy* et la *Saturday Review* [3], Mrs. Pattison fit remarquer à son visiteur que les étudiants cultivaient leurs muscles aux dépens de leur cervelle.

« Cette jolie jeune Mme Pattison », selon le mot de Taine, était très liée avec la nièce de Matthew Arnold. Jowett présenta le critique à Miss Arnold, « a very clever girl ». La future Mrs Humphry Ward, auteur de *Robert Elsmere* [4], *Marcella*, et maint autre roman, était alors une jeune fille brune et gracieuse de vingt ans. Taine remarque qu'elle est habillée avec goût — ce qui est rare ici, ajoute-t-il — que, comme Mme Pattison, elle sait « quantité de langues », mais qu'elle n'est pas pour cela le moins du monde pédante. Examinant la jeune fille anglaise comme un nouveau spécimen pour sa collection psychologique, Taine fait « la plus douce patte de velours », et son interlocutrice lui confie des détails sur ses études de vieil espagnol et sur l'article relatif au « Poema del Cid » qu'elle écrivait pour *Mac Millan's Magazine*. Des remarques que Taine lui fit, une seule a survécu : il

[1] *Corres.* III, pp. 130, 131, 146, 147.

[2] Je dois cet intéressant détail à M. J. E. Courtenay-Bodley.

[3] Mrs Pattison écrivit un beau livre sur « *l'Art français au* XIXe *siècle* ».

[4] Voir la critique de Taine sur ce roman : *Corres.* IV, pp. 278-279.

disait qu'il y avait trop de « magenta » dans les toilettes des dames, trop de poivre dans la cuisine anglaise ! [1]

Chez les intellectuelles comme chez les professeurs, Taine constate que, dans tout ce qu'il lit ou qu'il entend, il ne voit nulle part le fin sentiment littéraire, le don ou l'art de comprendre les âmes et les passions éteintes. « Ils ne sont guère qu'érudits et solides », voilà sa conclusion [2] — jugement étrange sur une société qui comptait Swinburne et Matthew Arnold, Pater et Pattison.

A Oxford, Taine avait fait la connaissance du traducteur de son *Histoire de la littérature anglaise*, H. Van Laun, qui lui apporta la première moitié de l'ouvrage imprimé, le tout devant paraître en octobre de la même année (1871). Puisque quelques mots bienveillants de Taine dans la préface de la traduction lui ont valu, de la part d'une revue anglaise [3], l'accusation de ne pas savoir l'anglais, il n'est pas sans intérêt de donner ici le vrai jugement de l'auteur sur son traducteur. Selon lui, Van Laun « sait sa langue et traduit avec vivacité les passages littéraires ; mais la culture philosophique et les habitudes de raisonnement serré lui font défaut et, dans la préface surtout, il y a nombre de contre-sens et de non-sens » [4].

Taine connaissait déjà Haye [5] qui traduisait l' « *Intelligence* ». Ce *barrister* de quarante ans, « fatigué, très nerveux et timide » ne parlait pas le français. D'après les *Notes* ce fut lui qui montra à Taine les « Inns of Court » et lui expliqua l'organisation judiciaire.

On peut également citer ici l'autre traducteur anglais de Taine, W. Fraser Rae, qui a beaucoup contribué à faire connaître Taine en Angleterre, par ses articles dans la *Westminster Review* aussi bien que par son *Introductory Chapter* qui précède les *Notes on England*. *Barrister* comme Haye, Fraser Rae avait de bonne heure quitté le barreau pour la presse. Son style, calqué sur celui de Macaulay, était admirablement adapté à rendre en anglais les œuvres de Taine,

[1] Mrs Humphry Ward, *A Writer's Recollections*, p. 116.
[2] *Corres*, III, 147.
[3] *Fraser's Magazine* (mars 1872)
[4] *Corres*. III, 274.
[5] *Ibid*. 111, 122.

également disciple de Macaulay. Fraser Rae devint un ami du critique français et fut souvent reçu par lui en Savoie [1].

Ayant passé en revue les Anglais que Taine a connus dans la période 1860-1871, nous sommes à même de nous demander, en laissant de côté pour le moment ses études livresques, quelle idée il a pu se faire de la société anglaise en général. D'abord il avait vu surtout l'aristocratie politique et la bourgeoisie intellectuelle, la société de Londres et d'Oxford. Parmi les représentants de l'aristocratie, il avait vu en Milnes et dans la famille Russell, surtout peut-être dans son chef, le duc de Bedford, des aristocrates prenant au sérieux leurs devoirs envers le peuple ; témoin le programme politique de Milnes, et le programme, tout pratique, du duc pour améliorer la condition de ses fermiers. De plus, Taine avait vu, en tous ses amis politiques, l'Anglais qui a voyagé et dont les idées ont pour base, non la spéculation abstraite, mais l'observation sur place des conditions et des événements à l'étranger.

A Oxford, Taine avait fréquenté, dans les milieux ecclésiastiques, les seuls libéraux, les champions de l'« Eglise large ». Des protagonistes des autres partis, ritualistes ou catholiques romains, il semble avoir ignoré jusqu'aux noms [2], quoique Pattison et ses amis eussent pu lui en dire long à ce sujet. De même, à en juger d'après sa correspondance, en ce qui concerne les Anglaises, Taine semble avoir été présenté aux seules « intellectuelles », et avoir très peu vu celles dont l'horizon était borné par les soucis domestiques.

Somme toute, on peut dire que Taine n'a pas suffisamment pratiqué les diverses classes et les divers milieux. Il n'a presque vu que quelques groupes épars, et ce qui pis est, des groupes homogènes. C'est pour cela, qu'il sera porté à ne pas assez apprécier la diversité des groupements politiques, littéraires et ecclésiastiques.

Nous avons arrêté notre enquête à 1871, année de la dernière « visite d'observation » de Taine. De ses ouvrages sur l'Angleterre contemporaine, l'un, le tome V de la *Littérature anglaise*, avait paru, tandis que les matériaux pour l'autre, les *Notes sur l'Angleterre*, étaient déjà réunis. Taine conti-

[1] *Corres.* IV, 14.

[2] Il a eu cependant une conversation avec un clergyman puseyiste dans un dîner à Christ Church (juin 1871). *Corres.* III, 148.

nuait cependant ses rapports avec ses amis d'outre-Manche, notamment avec Max Müller [1] qui lui envoyait ses livres et qui lui demanda de présenter à l'Académie des Sciences morales et politiques son ouvrage sur « The science of Thought ». Parmi les Anglais avec lesquels il est entré en correspondance on peut relever le nom d'Oscar Browning, professeur d'histoire à Cambridge, qui lui écrit pour lui demander un avis sur une publication qu'il allait faire et plus tard pour lui faire l'offre des distinctions honorifiques que voulaient décerner à Taine l'Université de Cambridge et la Royal Historical Society [2]. Les études qu'il faisait pour ses *Origines* le mirent aussi en relations avec Bernard Mallet [3], auteur d'un livre sur Mallet du Pan et la Révolution française.

A ces relations épistolaires, il faut ajouter le commerce des Anglais qui voyageaient en France. Etabli rue Cassette, depuis 1884, Taine y recevait presque tous les Anglais éminents qui se trouvaient de passage à Paris. Là il connut Lecky, auteur de l' « Histoire des mœurs européennes », John, depuis lord Morley, critique et homme politique, lord Aberdare, ministre de l'intérieur dans le gouvernement de Gladstone, le duc de Bedford, lord Lytton, lord Reay, le chanoine Fremantle, clergyman libéral d'Oxford que Max Müller lui recommanda et dont il goûta les écrits sur les rapports de la science et de la religion. Il y renoua ses relations avec Matthew Arnold et Mrs Humphry Ward. Vers 1887, il fit la connaissance de la jeune poétesse Mary Robinson, aujourd'hui Mme Duclaux, par qui il se faisait lire les poètes anglais, surtout les Browning, dont il ne se lassait jamais de parler pendant les longues promenades, sous les arbres, le long des quais de la Seine.

A Annecy, il avait pour voisin un Anglais qui a beaucoup contribué à faire connaître en Angleterre la France moderne : M. J. E. Courtenay-Bodley, qui lui avait été présenté à Paris, en 1890, par Albert de Mun, et à qui il donna des conseils sur la façon dont il fallait étudier la France, lui recommandant, avec une pointe d'humour, de se faire naturaliser Français et de se faire nommer sous-préfet. Le mot illustre

[1] *Corres.* III, 166, 233, IV 151.
[2] *Ibid.* IV, 175, 198, 324.
[3] *Ibid.* IV, 195.

bien un principe de Taine : la vie d'un pays se révèle dans les provinces. Nous verrons que les regards de Taine se tournaient le plus volontiers vers la vie campagnarde anglaise. Melchior de Vogüé raconte que, pendant une réception chez Mme Taine, où M. Bodley avait été présenté à plusieurs Français éminents, Taine fit observer à Renan, comme le visiteur sortait du salon : « C'est l'Arthur Young du XIXe siècle. » « Peut-être », répondit Renan énigmatiquement, « il faudra voir... »[1].

Parmi les autres Anglais que Taine connut, on peut citer Cotter Morison, le positiviste, qui lui consacra une étude dans une revue anglaise, et Robert Browning avec qui il dîna en 1889 lors de son dernier voyage en Angleterre. Taine était alors très recherché dans les cercles mondains. Lord Coleridge voulut le retenir pour un grand dîner de la « Literary Society » (le 3 juin 1889) mais la vie mondaine épuisait trop sa santé défaillante et il dut refuser[2]. On ne sait pas s'il rencontra Herbert Spencer au cours de cette visite; en tout cas, sachant, par les Russell, que Taine se trouvait à Londres, Spencer chercha une rencontre afin de lui présenter quelques amis.

[1] *R. D. M.* 1er juin 1901, « Un regard anglais sur la France »
[2] Grant Duff, *Notes from a Diary*, 1889-1891, t. I, p. 74

Chapitre III

TAINE ET LA LITTÉRATURE VICTORIENNE

I. *Les écrivains de l'époque victorienne.*

a) *Le but de l'*Histoire de la littérature anglaise : *une définition de l'esprit anglais.*
La méthode employée au tome V (Les contemporains).
Le tome V de la Littérature anglaise. *Peu de lien avec le reste. Recueil d'articles écrits avant et après le voyage de contrôle.*
Le livre est incomplet comme tableau de la période étudiée. Auteurs discutés par Taine dans les Notes *et la* Correspondance : *George Eliot, R. et E.-B. Browning, Swinburne, Ruskin, Mrs. Craik.*
b) *Le choix des auteurs dans les* Contemporains. *La place accordée à J.-S. Mill.*
c) *La formule de la littérature contemporaine.*
La littérature et le milieu — un contraste éclatant.
Jugement général de Taine sur l'époque.

II. *Les aspects de l'esprit anglais manifestés par les écrivains.*

a) *L'imagination et la sensibilité germaniques : l'esprit positif et pratique.*
Dickens et Carlyle, Macaulay et Mill.
b) *L'humour anglais. Taine le confond avec la satire.*
Carlyle, Macaulay, Dickens et Thackeray.
c) *L'Anglais artiste.*
L'art et la morale. Dickens, Thackeray, Macaulay.
La littérature et la peinture.
L'artiste dilettante. Tennyson.

III. *L'influence littéraire des écrivains victoriens sur Taine.*

Toute l'enquête de Taine sur l'Angleterre se présente sous deux aspects : elle ne consiste qu'en psychologie appliquée,

faite d'abord d'après les livres, ensuite faite sur place. Dans les *Notes sur l'Angleterre*, l'auteur accumule une immense quantité de petits faits qui, après triage, auraient pu servir de base à une étude de la psychologie du peuple anglais. Chose étrange chez un psychologue, Taine avait énoncé ses généralisations dans la *Littérature anglaise* avant de réunir ses matériaux, car, en 1860, lorsqu'il commença ses observations sur place, la *Littérature* était en grande partie achevée.

Avant donc de suivre Taine dans l'étude de psychologie que l'état politique, social et religieux de l'Angleterre lui a fournie, considérons l'étude psychologique fournie par les livres des écrivains anglais. C'est là, en effet, l'aspect de la littérature qui l'a vraiment intéressé. Il l'a constaté lui-même en décrivant, dans une lettre adressée à son ami Edouard de Suckau, l'objet de cette entreprise « énorme » l'*Histoire de la littérature anglaise* : « Mon idée principale, affirme-t-il, était celle-ci : écrire des généralités et les particulariser par les grands hommes, laisser le fretin. Le but était d'arriver à une définition de l'esprit anglais »[1]. Cette phrase est précieuse, car elle définit, non seulement le but, mais la méthode. « Ecrire des généralités et les particulariser par les grands hommes », c'est précisément cela que Taine a fait dans les *Contemporains* plus encore que dans les autres volumes de la *Littérature anglaise*. D'un portrait-définition de l'Anglais, sorte de type étalonné, fait à l'avance, il prend quelques traits généraux et il les applique à chaque écrivain à tour de rôle. C'est-à-dire qu'il ne les applique pas tous au même écrivain. Si un écrivain montre seulement un trait de ce portrait idéal c'est assez pour prouver qu'il est Anglais. Mais on peut se demander s'il était besoin de cet appareil compliqué, de ce grand système, pour arriver à une conclusion pareille.

Cette méthode, d'après laquelle les conclusions précèdent la documentation, n'est pas sans danger. Si l'on se met à l'œuvre avec une définition incomplète, un portrait trop simple, une accumulation insuffisante d'idées générales, ou

[1] *Corres.* II, 156, cf. Ce que dit Taine du contraste entre sa méthode et celle des Allemands : « Mon livre serait pour eux une série de biographies et dissertations philosophiques et littéraires à propos des écrivains anglais ». Il constate que le livre ne serait pas considéré par les Allemands comme une histoire de la littérature. *R. D. M.* 1er déc. 1920 « *Voyage en Allemagne* (1870) ».

rétrécit l'écrivain qu'on étudie, car on ne cherche en lui que les traits de ce portrait idéal et composé auquel on veut qu'il ressemble. Et comment faire un portrait assez « composé » pour s'appliquer avec exactitude à tous les écrivains d'une nation ? On exige, par exemple, que tout écrivain anglais se montre d'une austérité puritaine à l'égard de la morale — et on trouve sur son chemin Swinburne et Rossetti. Dans un dilemme pareil on est obligé de rejeter ou la définition ou quelques caractéristiques de l'auteur qu'on étudie. D'un autre côté, on risque d'attribuer à un écrivain des traits qu'il *devraient* posséder du fait qu'il est Anglais, mais qu'effectivement il ne possède pas.

La méthode de Taine dans les *Contemporains* est celle qu'il emploie dans les *Origines* pour peindre Napoléon. C'est la méthode d'ailleurs de Balzac et des romanciers romantiques et elle consiste à faire le portrait d'un type conventionnel fixé par une formule.

Il est évident qu'une méthode pareille doit se trouver en se qui concerne le « fretin », face à face avec une difficulté presque insurmontable. Quelquefois on a de la peine à appuyer ses conclusions en se servant des seuls grands hommes. Mais s'efforcer de le faire avec tous les écrivains d'une époque complexe, c'est vraiment une gageure impossible. Taine a senti cela. Réfléchissant sur sa *Littérature anglaise* il écrit : « j'hésite à la faire, ce sera trop long, il faudra entrer dans des jugements sur de trop petits personnages. Les idées générales se trouvent dans les grands hommes et l'on n'a qu'à les répéter, quand on rencontre les petits ou les genres accessoires. Peut-être ne ferai-je qu'une suite d'articles sur les grands hommes et les grands genres, une série de spécimens au lieu d'une carte détaillée » [1]. Dans le volume où il étudie les contemporains, il a choisi, en effet, une demi-douzaine d'écrivains et a laissé de côté le reste.

On pourrait lui faire cette objection, que ce sont justement les « petits » qui montrent le plus clairement les influences de leur milieu. Dans la préface du tome V, il avoue avoir laissé de côté le très grand nombre d'hommes de talent qui écrivent dans les revues et qui « comme les soldats dans une armée, manifestent parfois plus clairement que les généraux,

[1] *Corres.* II, 207.

les facultés et les inclinations de leur temps et de leur nation ». Mais ce n'est pas là le seul « fretin » que néglige Taine. S'il a étudié des historiens comme Macaulay et Carlyle, il ne nous dit rien sur Hallam, Buckle et Grote. Parmi les romanciers on cherche en vain les noms de Bulwer Lytton, de Brontë, de Gaskell ou de George Eliot, parmi les poètes celui d'E.-B. Browning ; et parmi les philosophes Hamilton, Bain et Spencer sont absents. Taine lui-même a reconnu ces lacunes [1].

Avant de critiquer le choix de Taine, rappelons que ce tome V de la *Littérature anglaise* a peu de lien avec le reste ; il consiste en un recueil d'articles détachés, écrits avant et après le voyage de contrôle et à des dates diverses — l'étude sur Macaulay est de 1855, celles sur Mill et sur Tennyson, de 1861. Ce recueil n'est pas issu d'une étude suivie et complète de la période, il ne représente pas non plus la somme des connaissances de Taine sur l'époque victorienne.

Des allusions éparses dans la *Correspondance* et dans les *Notes sur l'Angleterre* nous renseignent sur l'opinion que Taine s'est faite de plusieurs auteurs qu'il n'étudie pas dans les *Contemporains* ; l'absence de Robert Browning est surtout susceptible de nous étonner dans un traité sur la littérature victorienne. Taine peut très bien s'excuser par le fait que, de 1850 à 1870, l'opinion anglaise regarda Browning plutôt comme une curiosité, un phénomène excentrique, et l'on ne pensait guère à l'aimer ni à le suivre [2]. Le critique français, en choisissant les auteurs contemporains se laissait diriger par l'opinion régnante, comme pour Keats et pour Shelley. Il semble d'ailleurs que Taine n'ait lu Browning que très tard [3] et que cette lecture ne lui plût pas toujours. « De Browning, écrit-il en 1890, sauf des morceaux de 50 à 100 vers, je n'ai jamais rien goûté, excepté, bien entendu, *The Ring and the Book*, qui est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre intelligible et suivi. Probablement dans le reste il y a aussi du génie, mais ce qui empêche le lecteur de comprendre, c'est que l'auteur écrit sa pensée pour lui-même, sans songer qu'il aura des lecteurs, sans préparer, expliquer, sacrifier.

[1] *Litt. angl.* V. *Préface*. Cet avertissement a été supprimé dans les dernières éditions.

[2] E. Gosse. *History of Modern English Literature*, p. 740.

[3] *Corres.* IV, 232. Lettre du 3 mars 1887.

Par exemple, *A Death in the Desert*, après cent vers incomparables, me semble un vagabondage indéfini de la même idée monotone, comme d'une source qui s'épancherait sans songer qu'il y a des vases pour la recevoir »[1].

Sur Mrs Browning, il exprime un jugement autrement favorable. Il admirait tant *Aurora Leigh* qu'il fit apprendre des passages de ce poème à sa fiancée. Sa nièce, Mme St. René-Taillandier, remarque que, pour parler d'*Aurora Leigh*, il avait ce sourire secret que l'on a pour ce qu'on préfère intimement ; sur la garde de son exemplaire il avait tracé de sa fine écriture le mot : *Desideratum* ; son admiration allait avec tant d'élan à Mrs. Browning, qu'il disait à sa nièce : « Si je devais passer quelques mois dans une île déserte, j'emporterais avec moi la *Chartreuse de Parme*, de Stendhal, et *Aurora Leigh* »[2]. Dans les *Notes sur l'Angleterre*[3] il décrit le poème avec beaucoup d'éloquence : « C'est la confession d'une âme généreuse, héroïque, passionnée, en qui le génie surabonde, dont la culture a été complète, philosophe et poète, qui habite parmi les plus hautes idées et dépasse encore l'élévation de ses idées par la noblesse de ses instincts, toute moderne par son éducation, par sa fierté, par ses audaces, par le frémissement continu de sa sensibilité tendue, montée à un tel ton que le moindre attouchement éveille en elle un orchestre immense et la plus étonnante symphonie d'accords ». Il affirme avoir lu vingt fois cette « œuvre étrange qui est un chef-d'œuvre ». Ailleurs, il écrit « E.-B. Browning n'a fait qu'un chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre d'un tel ordre que Tennyson, ni aucun des poètes du siècle (sauf Byron) n'a rien d'égal »[4]. Peu d'années après, il la compare à

[1] *Ibid.* 309-310.

[2] Mme St. René-Taillandier. *Revue Hebdomadaire*, le 7 oct. 1922

[3] *Notes*, p. 361. Le poème avait été le sujet d'un article de Montégut dans la *R.D.M.* du 15 mars 1857. Serait-ce dans le premier livre d'*Aurora Leigh* que Taine aurait pris l'idée que le paysage anglais fait penser à des choses matérielles, comme, par exemple, la nourriture ?

[4] *Corres.* IV, 34. Un jugement sur ce passage des *Notes* se trouve dans la correspondance de l'auteur d'*Erewhon*. Dans une lettre à Miss Savage (1871) il dit : « Je vous envoie votre Taine. Je ne puis sympathiser avec tous ces éloges des Browning. J'ai parcouru des pages d'*Aurora Leigh* et après dix vers je n'en pouvais plus ; je la déteste ; quant aux passages cités dans la traduction de la P. M.G. [*Pall Mall Gazette*], le premier en est révoltant, le second, banal... Je n'aime pas cette femme ; aussi ai-je eu de la répugnance pour Taine qui, lui aussi, me semblait avoir beaucoup de surface et peu de fond (much cry and little wool) ». H. Festing Jones, *Samuel Butler* (1919), t. I, p. 143.

Verlaine et défend à sa fille de lire ses poésies lyriques [1].

Taine n'a pas non plus ignoré Ruskin, dont il discute les théories artistiques dans les *Notes*. Après avoir exposé l'idée générale des *Modern Painters* et des *Stones of Venice*, il conclut d'une manière caractéristique : « Voilà bien l'esthétique d'un homme du Nord, spiritualiste et protestant ; et tous ses jugements y sont conformes » [2].

Quant à George Eliot, Taine la considère comme un psychologue et un moraliste d'une espèce supérieure. Le seul romancier vivant qui la dépasse est, selon lui, Tourgueneff. « Elle va aussi loin dans la connaissance des sentiments, dans la génération graduelle et insensible des caractères. Mais elle moralise (*Adam Bede*, *Deronda*) on voit qu'elle a été méthodiste, qu'elle a prêché en public. D'autre part, elle écrit mal, obscurément, avec des mots disproportionnés... D'ailleurs elle compose mal, elle traîne en longueur, elle a des hors d'œuvres disproportionnés, elle ne sait pas faire une fable (*Deronda*, *The Mill on the Floss*, *Félix Holt*). C'est un grand génie, mais un artiste incomplet » [3].

Disons un mot de Mrs Craik, dont les romans avaient beaucoup de succès à cette époque, mais dont on ne lit guère plus que *John Halifax, Gentleman*, connu et cité par Taine [4].

Ayant achevé la lecture de son roman *Hannach*, il déclare que, pour touchant, noble, idéaliste que soit ce livre, comme tout ce que Mrs. Craik écrit, il est dangereux à lire pour les jeunes filles, à cause de son principe « qu'il ne faut se marier qu'avec un sentiment extraordinaire, unique, éternel, que, si on ne l'éprouve pas, on commet un sacrilège » [5].

Pour la poésie de Swinburne et de Rossetti, il est encore plus sévère. Il la tient, avec les ouvrages de Daudet, Bourget et les décadents, pour « décidément malade ». Il compare l'effet qu'ont ces lectures sur l'esprit à celui du haschisch ou de la morphine. Il reproche à ces auteurs de n'estimer et de ne comprendre que la partie sensible, l'expression vive, familière, véhémente d'une sensation personnelle et momentanée ; ils

[1] *Corres.* IV, 327.

[2] M. J. Bardoux, dans son étude sur *John Ruskin* considère le jugement de Taine sur Ruskin comme « définitif ».

[3] *Corres.* IV, 34, 35.

[4] *Notes*, p. 196

[5] *Corres.* IV, 242.

négligent la partie intellectuelle, l'idée d'ensemble, le plan rigoureux qui devraient conduire à un effet total et final [1].

Les deux Browning, Ruskin, George Eliot, Mrs Craik, Swinburne et Rossetti manquent au tableau de la littérature victorienne que Taine nous trace dans les *Contemporains*. Beaucoup d'entre eux, tous peut-être sauf George Eliot, lui étaient probablement inconnus en 1864, date de la publication du volume. Il eût été intéressant de voir comment il se serait arrangé pour prouver que Swinburne, le plus attique des poètes, manifeste des caractéristiques bien anglaises.

Du cardinal Newman, auteur de l'*Apologia pro vita sua*, Taine semble avoir ignoré jusqu'au nom. Il aurait sans doute vu dans la tentative faite par Newman pour trouver une *via media*, la tendance anglaise à faire des compromis. Mais George Borrow [2], que son génie bizarre empêche de classer dans n'importe quel groupe victorien, aurait présenté des difficultés peut-être insurmontables. Taine, occupé du grand courant littéraire de chaque époque, laisse volontiers de côté ceux dont l'œuvre est comme un ruisseau coulant à l'écart. Ainsi il a négligé des affluents, parfois même il a négligé des sources d'où sortent des fleuves larges et puissants, comme lorsqu'il n'a pas songé à remonter, par les livres de Matthew G. Lewis et de Mrs Radcliffe, aux origines d'un des grands affluents du romantisme.

Peut-on dire que, malgré les lacunes, le tome V représente fidèlement la littérature de l'époque ? Les « hommes représentatifs » selon le mot d'Emerson, sont-ils bien choisis ? Chacun reçoit-il la place qui convient à son importance ?

Admettons tout de suite que l'absence des Browning, de Ruskin, et de George Eliot détruit la perspective. Il est difficile d'accepter sur ce point l'avis de M. Victor Giraud qui dit, à l'instar de Montégut et de Fraser Rae que le tableau de la littérature anglaise est exact et complet, que « l'auteur ne s'est pas trompé une seule fois sur la valeur des écrivains qu'il avait à juger, non plus que sur le rang qu'il devait leur assigner » [3]. Il s'est fait depuis Fraser Rae et Montégut une sorte de tassement. Taine, se fondant sur l'opinion contemporaine,

[1] *Ibid.* 327.

[2] Montégut avait présenté Borrow au public français, *R. D. M.*, 1er sept. 1857.

[3] *Pages Choisies de Taine*, p. 197.

se trouve naturellement d'accord sur cette question avec des critiques contemporains. Actuellement on donnerait une moindre place à Macaulay, dont l'étoile brille, en Angleterre sinon en France, avec bien moins d'éclat. De même Tennyson s'éclipse dans une certaine mesure devant le génie plus robuste d'un Browning.

Dans un tableau de la littérature victorienne on est étonné de voir que J. Stuart Mill occupe une place au premier plan. Personne ne voudrait nier l'importance de Mill comme philosophe ; jusqu'en 1870 l'influence de ce *Purveyor General of Thought for the Early Victorians* était prédominante à Oxford [1]. Mais c'était le penseur plutôt que le littérateur que l'on tenait en estime. Taine, non plus, ne considère pas Mill du point de vue littéraire. Les chapitres qu'il lui consacre contiennent un exposé du système philosophique de Mill. Ici Taine artiste cède le pas à Taine philosophe. A part une très belle évocation d'Oxford, on n'y rencontre que de longues démonstrations, des sommaires, le raccourci d'un cours de logique ; Taine ne pense plus à la littérature. On comprend cependant pourquoi cette étude sur le positivisme anglais figure avec tant d'importance dans ce traité. C'est que Taine s'intéresse bien plus à la pensée d'une époque qu'à la littérature pure. Cette préoccupation historique et philosophique se manifeste partout dans l'ouvrage, car il recherche des idées plutôt que la seule beauté artistique.

Quelles sont les idées qui « gouvernent » cette période ? Taine ne prétend certes pas les mettre en système puisqu'elles étaient en voie de formation et que le recul nécessaire était impossible en 1864. Il avait cependant cherché depuis 1861 « la formule de son XIXe siècle » ; cette même année il l'a énoncée : « Le XIXe siècle chez nous, panthéistique, scientifique, critique, historique correspond à Alexandrie... Le caractère des siècles classiques, c'est de faire la classification nette, régulière de toutes les idées, avec leur subordination, leur ordre, leur développement, leurs étiquettes exactes. Cela achevé, les nouveaux venus, les esprits qui arrivent, sentent qu'il y a autre chose à faire, sont inquiets, cherchent, s'élar-

[1] H. H. Asquith « *Some Aspects of the Victorian Age* ».

gissent par la connaissance des civilisations passées ou voisines, et trouvent des idées embrassantes, des universaux assez vastes, mystiques et panthéistes, pour expliquer et réunir toutes les choses divisées par la classification. De là naît un genre d'imagination et de poésie distinct, des passions neuves, une façon nouvelle de comprendre la religion, la société et le reste »[1].

En énonçant cette formule Taine pensait surtout au romantisme ; s'il avait présentes à l'esprit les choses anglaises, ce qui est probable, car il venait de discuter la *Littérature anglaise*, il pensait sans doute à Carlyle. Mais on aurait de la peine à faire entrer dans cette définition des écrivains comme Dickens, Thackeray, Tennyson, et surtout Macaulay. Comme une robe trop ample elle cache dans ses vastes plis les contours qu'elle enveloppe au lieu de les révéler en épousant de près leur forme.

Mais Taine a fait une tentative pour serrer dans une formule plus précise la multitude d'esprits divers qui donnent son caractère à l'époque victorienne. Il y distingue deux traits saillants. D'un côté, et cela est particulier à l'Angleterre, cette littérature est « une enquête instituée sur l'homme, toute positive et partant médiocrement belle, ou philosophique, mais très exacte, très minutieuse, très utile, en outre très morale, et cela à un tel degré que parfois la générosité ou la pureté de ses aspirations l'élèvent jusqu'à une région que nul artiste ou philosophe n'a dépassée »[2].

Avant de considérer l'autre partie de la définition, demandons-nous si cette formule s'applique uniquement à la littérature anglaise de l'époque. « Une enquête sur l'homme », cela est un peu vague. N'est-ce pas d'ailleurs ce que Balzac se proposa, et ce qu'il réalisa dans la *Comédie humaine*? Puis Stendhal avait tenté une recherche positive et Taine lui-même suivait ce chemin. Quant au côté philosophique de l'enquête Taine pensait évidemment en premier lieu à Carlyle. Mais Michelet, selon lui, était un « Carlyle français ». Somme toute, cette généralisation n'est pas assez nette pour servir à différencier avec exactitude les écrivains anglais et ceux de France.

[1] *Corres.* II, 220-221.

[2] *Préface. Litt. anglaise* V.

Jusqu'à quel point cette formule embrasse-t-elle les écrivains étudiés dans les *Contemporains*? Les deux romanciers, Dickens et Thackeray, s'occupent naturellement d'une enquête sur l'homme — c'est là la province des romanciers. Mais ce n'est pas ce trait qui les distingue de Balzac et de George Sand. Nous ne comprenons pas mieux Macaulay ni Tennyson en les considérant sous cet aspect. Comme nous l'avons dit, Carlyle ne répond pas à la définition de l'écrivain anglais telle que la donne Taine. Seul Mill présente un exemple rêvé de l'auteur voué à une enquête positive.

Considérons maintenant l'autre partie de la définition, la partie commune aux divers peuples de l'époque : « Cette littérature, écrit Taine, subordonne les croyances et les institutions régnantes à l'examen personnel et à la science établie, je veux dire à ce tribunal irrécusable qui se dresse dans la conscience solitaire de chaque homme et à cette autorité universelle que les diverses raisons humaines rectifiées l'une par l'autre et contrôlées par la pratique, empruntent aux vérifications de l'expérience et à leur propre accord ».

Encore une fois, dans cette définition bien générale, il faut distinguer. Dickens et Thackeray soumettent à une forte critique personnelle les institutions régnantes, mais non pas les croyances; en outre leur critique ne se fonde pas sur la science établie. Et Macaulay? Il se garde bien de critiquer les institutions que l'Angleterre doit aux Whigs, et il fait beaucoup plus de cas des précédents que de la science, même de la science politique. Si Tennyson, comme Browning, s'est parfois occupé de questions théologiques, sociales, voire politiques, ce n'est pas précisément du point de vue scientifique qu'il a critiqué les institutions victoriennes. Mill et Carlyle semblent être les seuls écrivains envisagés par Taine lorsqu'il énonce cette formule. Peut-être Matthew Arnold et Clough, dans leurs poésies écrites entre 1850 et 1860 témoignent-ils plus nettement que la plupart de leurs contemporains, de l'impossibilité d'accepter les croyances officielles ; pour eux les étoiles séculaires étaient éteintes et ils interrogeaient avec inquiétude un monde qui paraissait sombre et vide. Mais à cette date Taine ignorait sans doute cette poésie pessimiste qui, moins éclatante que celle qu'il admirait chez Tennyson, montre comme une paille sur la rivière la direction que prend le courant.

Quelques années avant la date de la préface des *Contemporains*, une nouvelle école de poésie, éclose en Angleterre, donnait un démenti absolu à cette définition de la littérature victorienne que formule Taine. Les préraphaëlites comme Dante G. Rossetti, laissant là les préoccupations sociales, religieuses et politiques, poursuivent plus volontiers la beauté et la passion, et cela non pas tant dans le monde moderne, que dans les histoires romanesques des héros de jadis, en Grèce, à Rome, dans les contes et romans du moyen âge et dans les légendes scandinaves.

Enfin on voit la difficulté de faire entrer dans la formule de Taine non seulement les écrivains qu'il a ignorés mais ceux même qu'il cite en exemple ; cela prouve une fois de plus combien ces gros jugements sur les littératures nationales sont imparfaits, puisqu'on ne les obtient qu'en excluant beaucoup d'aspects et des plus importants [1].

Quel rapport Taine a-t-il pu établir entre le milieu victorien et la littérature? De loin l'Angleterre victorienne nous paraît bourgeoise par son idéal et bourgeoise par ses mœurs ; une Angleterre vouée au confort, aimant ses aises, voulant se reposer et remettre au lendemain les questions épineuses ; une Angleterre vivant en paix avec ses voisins et nullement portée à jouer un rôle héroïque sur la scène du monde ; une Angleterre puritaine enfin, se rendant tous les dimanches dans ses temples pour s'approvisionner de maximes morales : peu d'éléments pittoresques dans la vie urbaine des commerçants ni dans la vie campagnarde des nobles ruraux. Et c'est cette Angleterre qui a produit une floraison intellectuelle et littéraire d'une abondance et d'une qualité telles qu'on n'en avait guère vu depuis les années fécondes du règne d'Elisabeth. Devant ce contraste éclatant on demande à Taine une explication. Il en essaie une pour Tennyson, fixant ses regards d'abord sur la vie tranquille de la campagne anglaise et puis, en guise d'opposition, les reportant sur la vie intense et malsaine des boulevards parisiens. Mais il n'explique pas plus le rapport entre le milieu et l'ensemble de la littérature qu'entre le milieu et l'absence de drames nationaux. Il ne l'explique que pour Tennyson et non pas pour les autres écrivains.

[1] A. Angellier, dans son livre sur *Robert Burns*, a fait la même observation à propos du poète écossais.

Taine paraît oublier la diversité du milieu ; la vie large et féodale qu'il évoque pour expliquer Tennyson, ne fut pas celle de Dickens. Sur le milieu écossais où est éclos le génie de Carlyle, sur l'influence qui dessécha les jeunes années de Stuart Mill, sur la sphère morale et sociale dans laquelle évoluèrent Thackeray et Macaulay, il n'a rien à dire. Il semble même qu'il renonce un moment à la théorie du milieu lorsqu'il écrit à propos de Dickens : « Cette histoire intérieure du génie ne dépend pas de l'histoire extérieure de l'homme ».

Notons aussi que le « moment », la « vitesse acquise », ce qui revient à dire l'ensemble des lectures de chaque auteur, n'est invoqué que pour Carlyle et même fort incomplètement. Car le moment diffère pour chaque auteur, il varie aussi pendant la vie de l'auteur. Dans les *Contemporains* Taine a un peu délaissé son système en ce qui concerne le milieu et le moment. Comme cela lui arrivait assez souvent lorsqu'il trouvait une partie de son système difficile à appliquer, il a recours à une autre partie de ce même système. Ici c'est la race, la faculté maîtresse, qu'il invoque le plus souvent pour subvenir aux besoins de sa thèse.

Quel était le jugement de Taine sur l'ensemble de l'époque? A plusieurs reprises, en passant en revue la littérature contemporaine, il a affirmé la supériorité des Anglais comme poètes. La poésie est le seul des arts où ils sont vraiment grands. « A mon sens, écrit-il en 1871, il n'y en a point qui vaille la leur, qui parle si fortement et si nettement à l'âme, qui la remue plus à fond, en qui les mots soient si chargés de sens, qui traduise mieux les secousses et les élans de l'être intérieur, dont la prise soit aussi efficace et aussi poignante, qui saisisse en nous les cordes personnelles et profondes pour en tirer des accords si magnifiques et pénétrants » [1].

Dans une lettre publiée par le *Journal des Débats* en mars 1887, il exprime ses opinions sur la littérature moderne française et anglaise : « Je crois que la poésie anglaise, surtout la poésie lyrique et narrative, depuis Byron, Keats et Shelley, jusqu'à Tennyson et aux deux Browning, est en

[1] *Notes*, p. 361, Cf. Sainte-Beuve. Lettre à M. l'abbé Constantin 1861, cité par Anatole France : *Le génie latin*. « Les Anglais ont une littérature poétique bien supérieure à la nôtre et surtout plus saine, plus pleine... Je n'ai été, poète, qu'un ruisselet de ces beaux lacs poétiques, mélancoliques, et doux ».

Europe la première de toutes. En revanche nous avons en France les plus grands dramatistes vivants, M. Augier et M. Alexandre Dumas. En prose, les Français me semblent au moins les égaux des Anglais... aucun critique, dans aucune littérature, ne peut être comparé à Sainte-Beuve »[1].

II

Dans le chapitre VII de cette étude nous examinerons les conclusions de Taine sur l'esprit anglais en considérant surtout les aspects qui l'avaient frappé pendant son séjour en Angleterre. Ici nous allons étudier quelques conclusions sur l'esprit anglais qu'il a énoncées à la suite de ses études littéraires ; nous nous bornerons à considérer les caractéristiques qui se rapportent tout particulièrement à l'esprit anglais tel qu'il se manifeste dans la littérature. Ce sont justement à ces caractéristiques que Taine fait allusion lorsqu'il parle de « généralités » qu'il devait particulariser par des exemples.

Une étude du volume de la *Littérature anglaise* consacré aux *Contemporains* nous met à même de dégager plusieurs de ces généralités ; elles portent sur l'imagination et la sensibilité germaniques avec leur contrepoids, l'esprit pratique et positif ; sur l'humour anglais, et sur la conception anglaise de l'art et de la morale.

C'est en partant de ses idées générales sur ces trois aspects de l'esprit anglais que Taine essaie de démontrer en quoi les écrivains qu'il étudie sont anglais. Ces idées sont autant de *rouages*, pour parler comme lui, dans le mécanisme de l'esprit anglais et ces rouages portent tous la marque nationale. Le génie de chaque écrivain est décrit comme s'il ressemblait à une horloge et comme si, dans le génie ainsi que dans la structure mécanique, il existait un grand ressort. Taine cherche à distinguer ce ressort, à exposer le fonctionnement de la maîtresse pièce, et à montrer l'enchaînement, les engrenages par lesquels le ressort imprime son mouvement à tout le reste. Soulignons en passant l'inexactitude de cette comparaison. Elle fige, pour ainsi dire, le génie de l'écrivain et ne laisse aucune place à son développement. Pour Taine l'évolution intime n'existe pas ; il subordonne, en outre, toutes

[1] *Corres.* IV, 232.

les caractéristiques d'un écrivain à une unique faculté maîtresse dont elles dérivent. C'est trop simplifier ; la déconcertante complexité du génie échappe à cette armature trop étroite. Taine se rendit compte de bonne heure de la difficulté de « trouver un trait caractéristique et dominant duquel tout peut se déduire géométriquement » [1].

Seuls se laissent expliquer ainsi certains génies qui sont tout d'une pièce ; tel celui de Macaulay. Lorsqu'un écrivain n'aime toute sa vie que les livres, les gens, et les endroits qu'il a aimés depuis son enfance ; lorsque, ayant assimilé, dès son adolescence, un système d'idées, il y fait entrer toute l'énorme accumulation de connaissances acquises pendant le reste de son existence ; lorsqu'il se consacre à exposer ses idées et, pour se faire comprendre, emploie toutes les ressources d'une rhétorique savante, on peut, sans trop de danger, le classer comme orateur, et déduire les caractéristiques de son style. C'est ce que Taine a fait, et pour une fois sa théorie d'une faculté maîtresse n'a rien enlevé à la complexité de l'écrivain à qui il l'applique.

Souvent Taine identifie la faculté maîtresse avec l'apport de la race. C'est le cas pour l'imagination. Comme Mme de Staël, pour qui l'imagination, une imagination sans contrainte, est ce qui caractérise l'esprit germanique [2], Taine trouve ce trait partout dans la littérature anglaise. Selon Mme de Staël le climat explique ce trait : « Ce sont les délices du Midi ou les rigueurs du Nord qui ébranlent fortement l'imagination. Soit qu'on lutte contre la nature, ou qu'on s'enivre de ses dons, la puissance de la création n'est pas moins forte, et réveille en nous le sentiment des beaux arts ou l'instinct des mystères de l'âme » [3].

Taine, d'accord avec son prédécesseur sur la nature de l'imagination de l'homme septentrional, et voyant en lui l'être doué de l'instinct des mystères de l'âme, l'explique non seulement par le climat mais par la façon de voir les objets. Les différences dans la façon de concevoir tiennent à la race. Tandis que le Français conçoit vite et distinctement, du premier coup, il laisse de côté « tous les profonds prolongements enchevêtrés par lesquels l'idée plonge et se ramifie

[1] *Corres.* II, 7 (Lettre du 24 juillet 1853).
[2] *De l'Allemagne*, 1re partie, ch. II, ch. IV.
[3] *Ibid.* ch. V. Cf. *De la Littérature*, ch. XIV.

dans ses voisines ». C'est-à-dire que le Français est superficiel. L'Anglais au contraire, en concevant l'objet tel qu'il est, complexe et d'ensemble, est gagné par « un trouble intérieur, une fermentation préalable d'idées confuses et violentes qui, à la fin concentrées et élaborées » font éruption par un cri [1]. En d'autres mots, chez l'Anglais l'imagination s'allie à une sensibilité frémissante, à l'émotion violente.

Sans nous préoccuper ici de demander si cette différence d'imagination est fondée sur une différence physiologique — ce que l'ethnologie n'a pas encore prouvé — voyons de quelle manière sa conception de l'imagination a influencé les vues de Taine sur les écrivains de l'époque victorienne.

L'imagination étant chez Dickens, comme d'ailleurs chez tous les romanciers, la faculté maîtresse, c'est elle qui, selon Taine, explique toutes les caractéristiques de son œuvre même son manque de goût, ses sympathies, ses haines. Mais s'agit-il là vraiment d'une simple question de vision et d'observation? Ne serait-ce pas plutôt l'éducation de Dickens, les expériences inoubliables de sa jeunesse malheureuse, qui ont déterminé ces caractéristiques?

Plus loin nous découvrons que l'imagination de Dickens trahit sa race. Dans une description des méfaits du vent, Taine voit une manifestation de l'imagination sombre de l'homme du Nord. Mais, demande-t-on, les imaginations sombres sont-elles nécessairement septentrionales? Et l'image de l'Enfer tracée par Dante se glisse dans notre esprit.

La sensibilité frémissante ne manque pas à cette imagination anglaise. « L'ardente et forte imagination » de Dickens « se prend trop fortement aux choses pour glisser légèrement et gaiement sur leur surface », l'écrivain, fortement ébranlé, subit la « fermentation » intellectuelle qui s'allie avec la sensibilité germanique. Notons en passant que, malgré sa théorie, Taine signale dans Victor Hugo une imagination pareille à celle de Dickens — une « vision violente » — et qu'il associe les deux noms dans son essai sur Balzac [2].

Chose curieuse, Taine voit dans ce genre d'imagination une espèce de folie. Il aurait accueilli le jugement de Dryden :

> « Great wits are sure to madness near allied,
> And thin partitions do their bounds divide ».

[1] *Littérature anglaise*, I, 85-86.
[2] *Nouveaux Essais*, 7e éd. p. 18.

Il ne cesse pas de se servir de ce mot de folie à propos de Dickens : « Dans cette folie, il n'y a vague ni désordre » ; « c'est l'imagination visionnaire qui forge les fantômes du fou et qui crée les personnages de l'artiste »[1]. « L'imagination de Dickens ressemble à celles des monomanes ». « Ces excentricités sont le style de la maladie plutôt que de la santé ». C'est la violence de l'imagination entraînant le désordre que Taine ne comprend pas. Il avoue dans une lettre qu'il lui a fallu de grands efforts pour disséquer Dickens[2]. Ces efforts lui ont valu de trouver un ordre là où il n'en soupçonnait point au début.

L'imagination de Carlyle, comme celle des puritains ses ancêtres, est également envisagée par Taine comme un genre de folie, une « tension forcenée ». Mais tandis que l'imagination de Dickens n'embrasse que les petites choses, les détails d'une scène, celle de Carlyle voit des ensembles à travers l'hallucination d'un « *voyant* » puritain. Il a une imagination germanique et métaphysique. Il anime les conclusions abstraites de Kant et des autres philosophes allemands et les rend propres à l'esprit anglais en leur faisant revêtir des formes sensibles. Il concrétise les abstractions : ainsi la théorie allemande de l'*idée* qui gouverne une époque devient pour lui la théorie des *héros*. En lui Taine retrouve l'imagination typique des races germaniques : « l'homme inspiré, passionné, pénètre dans l'intérieur des choses ; il aperçoit les causes par la secousse qu'il en ressent ». Par son sentiment des « choses intérieures », son intuition (insight) Carlyle arrive à une sorte de divination philosophique. C'est la « fermentation », le « trouble intérieur », l'émotion qui donne son caractère spécial à *Sartor Resartus*, que Taine aimait à lire à Renan[3]. Des descriptions comme celle de la ville de Weissnichtwo la nuit, des jeunes années de Teufelsdröckh, du North Cape, sont des visions, que Taine aurait pu citer, dans lesquelles Carlyle semble entrevoir l'infini à travers les choses qui ne sont que des symboles.

[1] F. Marzials critique l'assertion que les fous de Dickens sont horribles. Il refuse de suivre Taine lorsque celui-ci voudrait faire croire que seule la race mélancolique et atrabilaire a pu produire de tels monstres [*Life of Dickens*].

[2] *Corres.* II, 116.

[3] *Corres.* II, 243.

Taine cite Carlyle lui-même sur la façon dont son imagination procède : « La méthode n'est jamais celle de la vulgaire logique des écoles, où toutes les vérités sont rangées en file, chacune tenant le pan de l'habit de l'autre, mais celle de la raison pratique, procédant par de larges intuitions qui embrassent des groupes et des royaumes entiers systématiques ».

Cette façon d'imaginer, Taine l'étend aux siècles romantiques et aux races germaniques, tandis que la façon contraire, qui procède par étapes, selon des méthodes progressives et l'analyse graduelle, caractérise les siècles classiques et les races latines. Mais voilà qu'il donne comme exemple de cette dernière façon un écrivain anglais : « Macaulay est le modèle le plus achevé de ce genre d'esprit ». Macaulay doit donc appartenir aux races latines, si les généralisations de Taine sont valables [1]. En effet Taine reconnaît en lui plusieurs traits qu'il a souvent affirmé appartenir au génie latin : goût de la démonstration, des développements oratoires, clarté, et, le trait le moins anglais de tous, le don de rendre l'histoire intéressante. Il va même jusqu'à écrire : Par la structure de son esprit, par son éloquence et par sa rhétorique, il est latin ».

Macaulay contredit donc la thèse de Taine sur l'imagination déterminée par la race. Mais à défaut de l'imagination sensible et de l'intuition, on peut prouver qu'il est typique de sa race pour d'autres raisons. Changeant sa position, Taine se rabat sur sa théorie de l'Anglais pratique et positif. Macaulay est Anglais par sa philosophie. Il ne cherche que l'utile et pour cette raison il laisse là la dialectique subtile, les systèmes sans cesse renversés par d'autres systèmes, il fait fi des théories et s'attache à l'application. En le voyant s'appuyer sur les faits les plus certains, sur les principes les plus clairs, afin d'arriver à l'exacte vérité, on comprend, nous dit Taine, pourquoi les Anglais accusent les Français d'être légers et les Allemands d'être chimériques. Somme toute Macaulay, tout latin qu'il soit, « manifeste le génie de sa nation » par ses qualités solides, son énergie, sa profonde passion politique,

[1] Cf. *Litt. Anglaise* V, p. 153 : « Les Anglais... ne sont pas plus propres que les anciens Romains aux abstractions de la dialectique subtile et des systèmes grandioses ». Cependant les anciens Romains durent posséder, semble-t-il, « l'esprit latin ».

ses préoccupations de moraliste, ses habitudes d'orateur, sa puissance limitée en philosophie, son style un peu uniforme sans flexibilité ni douceur, son sérieux éternel, sa marche géométrique vers un but marqué. Ce dernier trait, comme celui d'orateur, avait trouvé place cependant dans la définition du génie latin.

L'exemple le plus éclatant de l'esprit positif et pratique, esprit qui voit le concret des choses, enveloppées de tous leurs attributs, dispersées, incohérentes, non-systématisées, se trouve chez J. Stuart Mill. Ce chef de l'école utilitaire, dernier de la grande lignée de penseurs qui, de Bacon, continue par Hobbes, Newton, Locke et Hume, montre l'esprit de sa race par le fait qu'il marche pas à pas, un peu lentement, et souvent terre à terre, à travers une multitude d'exemples. Si la philosophie anglaise se réduit aux questions de fait, aux dissections menues, si la métaphysique est absente, c'est qu'on craindrait, selon Taine, d'ébranler la constitution et la morale. « En Angleterre, écrit-il, on voit des moralistes, des psychologues, mais point de métaphysiciens ; si l'on en rencontre un, par exemple M. Hamilton, il est sceptique en métaphysique »[1]. Mill représente cette tradition d'empirisme. Son biographe, Sir Leslie Stephen, est d'accord avec Taine pour trouver dans cette attitude d'esprit une tendance permanente de l'esprit national[2]. Mill, selon la phrase spirituelle de Taine, s'est coupé les ailes pour fortifier les jambes ; rarement, ajoute-t-il, un homme a mieux représenté par ses négations et ses découvertes, les limites et la portée de sa race.

L'imagination violente et l'esprit pratique et positif ne s'excluent pas. L'esprit religieux, mystique, exalté, avec l'imagination vive, existe à côté de l'esprit pratique dans Carlyle, par exemple, chez qui « les folies de l'imagination sont contenues par le sentiment du réel, qui est l'esprit positif ». Philarète Chasles avait déjà distingué en lui : « L'observation positive et la pratique anglaise s'alliant à l'érudition mystique de l'Allemagne moderne ». D'autres diraient que c'est son bon sens écossais qui l'a guidé dans son voyage périlleux à travers la métaphysique de Kant. Taine ne s'est jamais

[1] *Litt. Angl.* V, 153.
[2] *The English Utilitarians*, t. III, *John Stuart Mill*, p. 77.

demandé jusqu'à quel point cet élément positif est l'apport de la race écossaise. Il ne paraît pas soupçonner l'opposition, que les Anglais reconnaissent volontiers, entre l'esprit dur, résistant, le sentiment du réel, le « hardheadedness » des Ecossais et l'esprit anglais plus rêveur, plus mystique [1]. Il est curieux d'observer que tous les exemples qu'il choisit, dans les *Contemporains*, de l'esprit positif anglais sont justement des écrivains de race écossaise.

Le mot *humour*, selon la remarque d'un critique spirituel, ressemble à l'enseigne d'une auberge hospitalière où logent des gens d'origine et de caractère fort divers. Il en existe une déconcertante variété de définitions. Ainsi pour les Anglais *l'humour* s'applique en général à tout ce qui est opposé au grave et au sérieux et comprend les extravagantes farces d'un Smollett ou d'un Fielding, aussi bien que l'urbanité plaisante d'un Addison, les sarcasmes amers d'un Swift, aussi bien que l'ironie souriante et douce d'un Charles Lamb. Les Allemands, planant dans l'air raréfié de la métaphysique, voient la chose de plus haut. Pour eux l'humour est « le résultat d'un libre mélange de l'absolu et du contingent » [2], ou bien c'est « la moderne conscience de la dissonance intime » [3].

Taine ne se lance pas dans la métaphysique de l'humour et nous nous abstiendrons également d'une excursion dans ces régions de fantaisie aérienne. Restons sur la terre ferme et voyons ce que l'humour signifiait pour les humoristes victoriens et pour Taine lui-même. Pour Thackeray la chose est simple : « le mérite d'un véritable humoriste est de rire et de faire rire » [4]. Carlyle y ajoute l'élément de sensibilité : il s'agit de « voir la vie commune, même la vie vulgaire, sous une lumière nouvelle de gaieté et d'amour » [5]. Macaulay n'exige pas cet élément ; il considère l'humour simplement comme « le pouvoir de tirer de la gaieté des incidents qui se

[1] Cf. Charles Lamb sur l'esprit écossais : « Il ignore les tâtonnements du doute intérieur, hypothèses, conjectures, pressentiments, intuitions vagues, demi-conscience, illuminations partielles, sourds instincts, conceptions embryonnaires, tout cela n'a pas de place ni dans son cerveau ni dans son vocabulaire ». *Essays of Elia* (Imperfect Sympathies).

[2] Novalis, cité par M. F. Baldensperger : « *Gottfried Keller* ».

[3] Eichendorff, *Ibid.*

[4] English Humourists.

[5] Essai sur Schiller.

présentent chaque jour et des petites singularités de caractère et de manières qui peuvent se trouver dans l'homme »[1]. Les définitions plus modernes de Lilly et de Meredith sont également larges. Pour Lilly l'humoriste est « un artiste qui nous donne sous une forme plaisante son intuition du monde et de la vie humaine »[2]. Pour Meredith, ce qui distingue l'humour de l'esprit (wit), c'est justement l'élément de sensibilité qu'exige Carlyle et que Meredith appelle, « l'appréciation, la sympathie, l'amour »[3].

Dans toutes ces définitions il n'y a rien de purement national. Les Anglais en général ne restreignent pas le mot *humour* à un phénomène anglais, mais, comme Lilly, Meredith et Carlyle, accueillant Aristophane, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Henri Heine, et Cervantes comme maîtres du genre. Les Français, au contraire, ont presque toujours voulu voir quelque chose d'exotique dans la conception de l'humour. Depuis Voltaire[4], ils croient volontiers qu'il y a quelque ingrédient anglo-saxon ou germanique essentiel à la fabrication de l'humour authentique[5]. Après Voltaire, Mme de Staël constate que les humoristes anglais amusent sans le vouloir et font rire sans avoir ri[6]. Elle trouve de la morosité, presque de la tristesse, dans leur gaieté. Ils écrivent dans une disposition sombre et mettent de la misanthropie là où les Français mettent de la sociabilité ; ils sont presque irrités contre vous de ce qu'ils vous amusent[7].

Taine accepte cette vue de l'humour, et comme ses devanciers, il veut y voir une caractéristique de la race anglo-saxonne. Avec ses théories sur les races, cette idée a pour lui une importance particulière ; il applique à chaque écrivain sa définition de l'humour comme une sorte de pierre de touche. L'humour selon lui est le genre de talent qui peut amuser des Germains, des hommes du Nord, et qui convient

[1] Essai sur Addison.
[2] W. S. Lilly : « Four English Humorists ».
[3] G. Meredith. Essai sur la comédie, trad. H. D. Davray.
[4] Lettre à l'abbé d'Olivet, 2 avril 1762.
[5] Pour les raisons générales qui font de l'humour une chose plutôt germanique que latine voir L. Cazamian « *Etudes de psychologie littéraire* », p. 157.
[6] *De l'Allemagne*, II, 28. Sur le contre sens impliqué dans l'expression « humour involontaire, inconscient », voir M. L. Cazamian « *Etudes de psychologie littéraire*, p. 100.
[7] *De la littérature*, ch. XV

à leur esprit comme la bière et l'eau de vie. Pour les Français cet esprit est trop âpre, trop amer pour être agréable. Le mot *humour* est intraduisible en français, assure-t-il, parce que la chose manque en France [1].

Lorsqu'il veut définir l'humour de Dickens, de Macaulay, de Thackeray et de Carlyle, Taine définit chaque fois l'humour anglais. Il généralise. Ainsi chez Carlyle il démêle très justement les divers éléments : l'oubli du public, le goût des contrastes, les irruptions de jovialité violente, les éclats d'imagination imprévus ; il ajoute que parfois l'indécence saugrenue apparaît brusquement, la bête humaine se dressant soudain et rejetant sa robe solennelle. Tout cela est très vrai de Carlyle. Mais les modalités de son humour ne sont pas celles de tous les autres écrivains. Aussi faut-il modifier la définition si l'on veut l'appliquer à Macaulay. Avec lui il ne s'agit plus de jovialité violente ni d'indécence. Au contraire. Macaulay garde plus volontiers le style noble et la phrase ample au moment où il fait rire tous ses auditeurs. Ce genre, l'héroïcomique, n'est pas particulier à l'esprit anglo-saxon ; il s'en faut de beaucoup, quoi qu'en dise Taine. Depuis Scarron avec son *Virgile Travesti* et Boileau avec son *Lutrin* le genre n'a pas manqué en France.

Il y a aussi chez Macaulay un aspect de l'humour qui correspond à l'esprit positif et pratique comme l'humour de Carlyle correspond à l'imagination violente et sensible des Germains. C'est l'habitude d'employer contre les gens des arguments de commerçant, des faits positifs, des contrastes bizarres tirés de la vie vulgaire. Cela surprend et démonte le lecteur qui, tombant brusquement sur quelque détail familier et grotesque, reçoit un choc violent, et éclate de rire sans beaucoup de gaieté. Il y a de cela chez Carlyle aussi. C'est un genre d'humour dans lequel l'imagination a moins de place que la logique. En un mot, c'est l'humour sec, *dry humour*, que les Anglais considèrent comme caractéristique des Ecossais.

Chez Thackeray, nous dit Taine, l'humour est réfléchi, âpre et amer. La violence de la satire est rendue nécessaire par le caractère de la nation. « Leur tempérament vous demande des émotions fortes ; leur esprit vous demande des

[1] *Littérature anglaise*, V, 238.

démonstrations précises; il ne faut pas égratigner mais supplicier le vice... Il y a dans la drôlerie anglaise un sérieux, un effort, une application étonnante ». Taine entend toujours chez Thackeray les accents violents de la colère. Mais il ne paraît pas comprendre que cette colère n'était que la réaction d'une nature tendre, furieuse d'avoir été désappointée, et que, si Thackeray se sert du fouet, c'est lui-même qui souffre le premier des blessures que fait sa main. L'humour de Thackeray n'est pas misanthropie comme celui de Swift à qui Taine le compare. Louis Blanc avait mieux compris la vraie nature de la satire chez Thackeray [1]. Ce satiriste était bien un idéaliste à sa façon ; il croyait à la vérité, à la bonté, à la pureté. C'est le peindre trop en noir que d'insister trop sur l'amertume dont il fit preuve quelquefois. Le caractère du colonel Esmond, ce Bayard de la littérature anglaise, prouve suffisamment que Thackeray n'était pas misanthrope au fond. Et puis, Taine semble ignorer les histoires purement comiques comme *Rebecca et Rowena*, parodies dans lesquelles Thackeray, sans souci de son rôle de satiriste, donne libre jeu à un humour vraiment gai.

De même, à force d'ignorer une partie de son œuvre, Taine s'est fait une idée inexacte de l'humour de Dickens. « Dickens, écrit-il, a un rire qui est voisin des larmes... Blessé par les travers et par les vices, il se venge par le ridicule. L'imagination du romancier prend trop fortement aux choses et s'il se joue, s'il essaie de s'amuser, il est triste au fond comme Hogarth ». Cela est parfaitement vrai d'une partie de l'œuvre de Dickens ; il y a bien chez lui de la sensibilité passionnée — ce que ceux qui ne l'aiment pas appellent sa sensiblerie (mawkishness). Mais comment Taine a-t-il pu ignorer complètement les *Aventures de M. Pickwick*, le premier en date des chefs-d'œuvre de Dickens et le plus lu peut-être aujourd'hui? Flaubert les connaissait et y trouvait « des parties superbes » [2]. Bien curieux l'esprit qui trouverait des larmes dans *Pickwick*, cette immense bouffonnerie si pleine de gaieté sans arrière-pensée, de farces, de bonne humeur — si l'on en pleure, c'est à force de rire. Taine n'avait jamais lu *Pickwick* ou bien il l'avait écarté parce qu'il ne cadrait pas avec sa thèse. En tout

[1] *Lettres sur l'Angleterre*, série II, t. II, p. 252.
[2] *Correspondance*, IV, p. 109, Lettre à G. Sand, 12 juillet 1872.

cas un tel oubli est impardonnable chez un historien de la littérature victorienne. S'il l'avait lu, aurait-il pu écrire que Dickens, comme les autres humoristes anglais, n'a jamais connu le vrai rire franc, sans arrière-pensée?

En définitive l'humoriste, selon Taine, est un homme rarement bienveillant et jamais heureux. Sentant et accusant fortement les dissonances de la vie, il ne s'en amuse pas, mais au fond il en souffre, il s'en irrite. Comment expliquer la conception que Taine s'est faite de l'humour? D'abord, il était persuadé que le fond du caractère anglais est l'incapacité d'être heureux, legs du protestantisme dans une certaine mesure. Il conclut les *Notes sur l'Angleterre* par la formule : « L'Anglais est plus fort et le Français plus heureux »[1]. L'humour sensible correspond à un aspect de l'imagination germanique. Puis l'humour est essentiellement individuel et par cela marque la forte individualité de l'Anglais. Le mépris d'ordre et de logique qui caractérise l'humour se retrouve dans d'autres aspects de la vie nationale. Chez Carlyle c'est le barbare germanique qui fait son apparition. Par toutes ces considérations la conception que Taine s'est faite de l'humour se relie à ses idées sur la race en général. Un moment il semble étendre sa définition jusqu'à comprendre Rabelais et Montesquieu. Mais il ajoute qu'il faut chez ces Français retrancher un « élément étranger — la verve française, la joie et la gaieté ».

La genèse de la définition est expliquée par les théories de Taine sur la race. La définition s'applique-t-elle à tous les humoristes de la race? Nous avons déjà critiqué l'explication fournie par Taine de l'humour de Dickens et de Thackeray. Carlyle est bien caractérisé. Mais la définition ne peut s'appliquer ni à Lamb, ni à Addison, ni à Burns.

Il semble que Taine ait pensé seulement à la satire en cherchant à définir l'humour. De bonne heure les écrivains anglais du XVIIIe siècle lui avaient été familiers; il a dû prendre Swift comme type de l'humoriste anglais et, faute de souplesse, il a voulu retrouver partout ailleurs les traits qu'il y avait démêlés. Le piquant de l'affaire, c'est que Taine veut voir un trait anglo-saxon dans un genre d'humour qui est tout à fait le

[1] Cf. Mme de Staël. *De la Littérature*, ch. XIV. « La disposition commune à la plupart des Anglais n'excite point leurs écrivains à la gaieté ».

sien — témoin le *Graindorge*, sans parler de maint passage satirique dans la *Littérature anglaise* et dans les *Notes sur l'Angleterre*.

Taine attribue son âpre humour, tel qu'il en mettait dans les pages des *Origines*, à des influences anglaises. Dans une lettre, écrite probablement à propos de la préface du *Gouvernement révolutionnaire*, il s'exprime ainsi : « Quand on est arrivé au bout de l'indignation, il ne reste plus que l'ironie froide ; je croyais que tel était le ton de cette préface. Probablement j'ai été trop anglicisé par le commerce de Swift, Sidney Smith, Thackeray, ce qui est un tort lorsqu'on s'adresse à des Français [1].

Plus tard Taine a élargi sa conception de l'humour et a pu mettre en opposition « l'humour en général » et « l'humour anglais ». En même temps il donne une liste de ce qu'il regarde comme les chefs-d'œuvre de l'humour — liste significative par l'absence de tous les humoristes du genre de Lamb, Sterne et Goldsmith, et par la présence des seuls satiristes. La liste comprend le *Conte du Tonneau*, la *Lettre du Drapier*, le *Livre des Snobs*, Arbuthnot sur *Miss Ecosse et M. John Bull* et « deux ou trois des bonnes ironies d'Addison ». Il met en regard Courier (*Chambord* et le *Pamphlet des Pamphlets*), Voltaire (*Candide* et le début de *Jenny*), Montesquieu (*Lettres Persanes*, sur Louis XIV, sur les choses impures, les Courtisanes — et l'*Esprit des Lois* : sur l'esclavage) [2].

Somme toute, pour Taine l'humour est la satire anglaise. Cette conception, fondée sur une idée *a priori* du caractère anglais, l'a empêché d'apprécier un bon nombre d'écrivains, tout en lui permettant de définir d'une manière très juste ceux qui se trouvaient avoir les mêmes qualités de satiriste que lui.

Taine a formulé de bonne heure ses théories sur l'Anglais artiste. Pendant qu'il préparait son étude sur Dickens, une des premières en date de celles qui devaient figurer dans la *Littérature anglaise*, il marqua nettement, dans une lettre d'octobre 1855, son point de départ et le définit dans des phrases qui jettent une vive lumière sur son attitude devant

[1] *Corres.* IV 187. Lettre datée du 8 nov. 1884.
[2] *Corres.* IV 249.

cette question. « Dickens, écrit-il [1], est un type et nous apprend une infinité de choses sur le goût anglais. Une sensibilité souffrante, jamais le ton du récit simple, partout des élégies ou des satires. Les personnages ne sont pas aimés pour eux-mêmes, par goût de la logique, par plaisir de développer une force comme dans Balzac. Il ne fait jamais abstraction de la morale ; il blesse, il loue, il raille, il attendrit, il admire, il ne peint pas. Il n'a pas cette indifférence de l'artiste qui produit le bien et le mal comme la nature et ne se soucie que de produire, de produire beaucoup, de produire de grandes choses; il n'aime pas les passions en elles-mêmes ; il s'attache uniquement à développer les émotions du cœur, à rendre aimables la vie et les sentiments de famille ; il fait, mais mieux, ce que font les tableaux anglais de l'Exposition. Ces gens ne se doutent pas que la peinture consiste uniquement dans l'amour du bleu et du rouge, de la ligne droite et de la ligne courbe, dans le bonheur de voir exister et vivre de grandes choses corporelles ; et ils font de petits logogriphes moraux, ingénieux, comme le Loup et l'Agneau, ou des vignettes froides comme Obéron et Titania. Ils blessent les yeux avec une cruauté atroce, et se croient agréables avec un charivari de couleurs. Ce genre est moins choquant en psychologie et en littérature, mais pourtant, en sortant de Dickens, on a les nerfs agacés ; et l'on se repose avec Balzac ou George Sand, comme on se repose avec Rousseau et Decamps, en quittant les baigneuses chlorotiques de Mulready et les tableaux cadavéreux de M. Millais ».

Ce passage forme la base, non seulement de l'étude de Dickens, mais de tous les jugements de Taine sur les écrivains anglais contemporains comme de ses appréciations de l'art victorien. Ainsi, examinant l'œuvre de Thackeray, il affirme que la présence assidue d'une intention morale nuit aux romans comme au romancier : « nous fermons le livre et le conseillons comme pilule à notre petit cousin ». Il ne peut pas pardonner à l'auteur de laisser là ses marionnettes pour entretenir le lecteur de ses réflexions personnelles. D'aucuns se plaisent à la révélation du caractère de Thackeray dans ces passages, non point Taine. Enchanté d'*Esmond*, le chef-d'œuvre de Thackeray, Taine regrette, au nom de l'art, que

[1] Lettre à G. Guizot, *Corres.* II, 112, sqq.

dans les autres ouvrages les intentions morales aient détourné du but de si belles facultés [1].

Macaulay pèche également dans ses essais critiques. Au lieu de s'astreindre, comme la plupart des critiques français, à vouloir faire comprendre et faire revivre un auteur, il s'improvise président du jugement dernier, « où la diversité des talents, des caractères, des rangs, des emplois, disparaîtra devant la considération de la vertu et du vice, et où il n'y aura plus d'artistes mais un juge entre des justes et des pécheurs » [2].

De même Carlyle, sous l'influence du sentiment puritain, regarde non pas l'art de l'écrivain, mais l'idée qu'il apporte, le fond et non pas la forme [3]. De là le peu de justice que Carlyle accorde à Voltaire, tandis que, pesant la valeur morale de l'homme avec l'œuvre, il accorde à Samuel Johnson une plus haute place que *Rasselas*, *London* et ses autres écrits n'auraient méritée.

Evidemment il y a entre le principe posé par Taine et celui d'où partent les écrivains victoriens une antinomie irréductible. Taine argumente en naturaliste et en disciple de Balzac ; à Bâlzac et à George Sand il oppose à maintes reprises les romanciers anglais. Pour lui, un romancier est un psychologue qui met la psychologie en action. Regardant la psychologie comme une branche de la physiologie, Taine n'a que faire d'une idée morale dans un roman. Pour lui, l'âme, dirait-on, est une expression poétique comme la religion est un beau poème. En face d'un problème psychologique il ne s'inquiète pas plus si les sentiments dépeints sont justifiés ou non qu'il ne s'occupe de la morale d'un problème de mécanique. Dans les deux cas, il ne s'agit que de forces ayant des directions et des grandeurs différentes ; le lecteur prend plaisir à observer la grandeur d'un sentiment nuisible ou le mécanisme d'un caractère pernicieux comme un médecin ou un aliéniste peut admirer un beau cancer ou une folie intéressante. Le romancier doit ressentir les émotions de ses personnages, les analyser, les reproduire ; il ne doit pas les blâmer, les punir ou les mutiler. « Nous reconnaissons l'art

[1] *Littérature anglaise* V, 141.

[2] *Littérature anglaise*, V, 154.

[3] Cette observation avait été faite par Philarète Chasles, *R.D.M.* 1er oct. 1840.

dans cette puissance créatrice, indifférente et universelle comme la nature, plus libre et plus puissante que la nature, reprenant l'œuvre ébauchée ou défigurée de sa rivale pour corriger ses fautes et effectuer ses conceptions [1] ».

Tandis que, vers 1855, Taine crible de ses sarcasmes la façon sermonnaire dont Dickens et Thackeray traitent dans leurs romans les problèmes moraux de la vie humaine, en 1862 il émet un avis qui contraste singulièrement avec cette attitude première. Dans une lettre du 30 avril il écrit : « Quiconque pense doit élaborer sa pensée de manière à la rendre utile et publique; celui qui connaît les mœurs, qui a pénétré la nature humaine, qui peut mettre en scène des vérités, construire un idéal, celui-là doit aux autres cet idéal et ces vérités ; mettre au monde quelques âmes nobles et fines, c'est enseigner la psychologie et prêcher la morale : Olivier Goldsmith a fait plus avec son *Vicar* que cent prédicateurs avec cent sermons [2] ».

De telles paroles semblent indiquer déjà un changement dans l'attitude de Taine. D'abord faisant fi de la morale dans l'art et n'y cherchant que la manifestation de la force et de la vérité, il s'est préoccupé, dans la suite, des effets moraux [3]. Son point de vue, d'esthétique qu'il était, devient éthique. Pour ce qui a trait à la vie réelle, il s'est montré toujours d'une austérité presque puritaine. Sur le tard cette attitude se manifeste dans sa critique de la littérature — témoin ses sévérités pour Swinburne, Rossetti et les décadents, et ses louanges d'une « littérature saine ».

Selon sa coutume, Taine cherche à expliquer l'attitude des écrivains anglais par le climat et par le caractère et les institutions de la nation. C'est le protestantisme surtout, sorti d'un instinct poétique, religieux et sévère qui, avec ses conventions morales, défend plus strictement qu'ailleurs la représentation de la passion aux créations de l'imagination artistique : « Nous sommes protestants, disent les Anglais, et nous avons gardé quelque chose de la sévérité de nos pères contre la joie et les passions ». Puis c'est l'esprit pratique,

[1] *Litt. anglaise*, V, 118. Il y a là en germe une théorie développée et poussée à outrance par J. K. Huysmans. « *A Rebours* ».

[2] *Corres.* II, 249.

[3] Voir la *Philosophie de l'Art* où il donne comme un critère la quantité de bien que fait un personnage.

chez un Macaulay comme chez un Dickens, qui pousse l'écrivain à vouloir rendre ses livres utiles à la société. En outre le climat septentrional, émoussant les sens, ne permet pas la jouissance de la beauté artistique comme dans le Midi, et, avec le protestantisme, tourne les esprits vers la méditation grave. Ajoutons que la littérature anglaise s'adresse à tous et qu'il n'existe pas de littérature spéciale pour jeunes filles. De là une contrainte nécessaire chez les romanciers.

On est un peu surpris que Taine n'ait invoqué sa théorie de l'imagination sensible des Anglais. Si, comme il le dit, l'Anglais est incapable de jouer avec des idées parce que, chez lui, toute idée tend à devenir action par suite de la violence de la « fermentation intérieure », des peintures telles que les Anglais en ont reproché à Balzac, présenteraient en Angleterre un danger autrement grave qu'en France.

Si Taine a très bien défini l'attitude victorienne envers le problème de l'art et de la morale, il est allé trop loin en voulant parfois y voir une attitude nationale permanente. L'Anglais n'a pas toujours fait preuve d'un puritanisme si sévère. Témoin la comédie de la Restauration, les artistes qui commençaient à écrire vers 1860, Swinburne et les préraphaélites. Ne perdons pas de vue non plus que les convenances étaient, à l'origine, verbales. Dickens et Thackeray ne se refusent pas le droit de s'occuper de toutes sortes de situations. Mais, par suite d'un « compromis », ils consentent à laisser passer « dans les coulisses » bien des scènes que Balzac aurait représentées devant le lecteur. Leur attitude est un peu celle de Racine qui, avec un sujet scabreux comme celui de la *Phèdre*, ne laisse paraître sur la scène que ce qu'il convient d'y montrer. De même, comme Philarète Chasles l'a fort bien dit, Thackeray fait seulement deviner les détails corrompus que Balzac se complaît à montrer, le malin plaisir de Thackeray étant d'indiquer ce qu'il ne montre pas [1].

L'attitude de Dickens et de Thackeray est si peu purement anglaise que l'un et l'autre eussent pu signer ce que Racine avait écrit dans la préface de *Phèdre* : « Les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des

[1] *R.D.M.*, 15 fév. 1849.

couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer ».

Le point de vue des romanciers victoriens, comme celui de Racine dans cette préface, diffère du point de vue de Taine par ce fait : pour Taine l'art est son propre but ; l'Anglais, au contraire, considère l'art comme une partie de la vie. A Dickens et à Thackeray il semblait impossible de traiter la conscience, la responsabilité morale, les habitudes, autrement dans le roman que dans la vie. L'art, selon eux, doit servir à l'homme, l'aider à rendre meilleur le monde des âmes, le monde social. De là l'étonnement du public et l'accusation de paradoxe lancée contre les promoteurs du mouvement esthétique qui soutenaient que « l'émotion pour l'émotion est le but de l'art » [1].

En dehors de sa position vis-à-vis de la morale, l'Anglais artiste se distingue, selon Taine, par deux autres caractéristiques : « l'hypertrophie du moi », et la reproduction exacte et minutieuse du détail. On pourrait rattacher ces deux caractéristiques aux deux éléments principaux que Taine avait discernés dans l'esprit anglais : l'imagination forcenée et l'esprit positif et pratique. Les Anglais ne réussissent pas dans la peinture, à l'en croire, parce que le moi se manifeste avec trop de force. Il l'avait dit, à propos de Dickens, bien avant de visiter les musées de peinture de Londres ; sa visite ne changea en rien sa conviction ; il s'en alla persuadé que bien des peintres anglais sont « des écrivains ou des poètes dévoyés » [2]. Ainsi Landseer, le peintre des animaux, humanise ses bêtes et a des intentions philosophiques, morales et sentimentales ; Taine en conclut à un trait de l'esprit anglais. Cependant c'est justement cette caractéristique qui distinguait Landseer des autres peintres d'animaux en Angleterre.

Mais Taine a très bien estimé, en somme, les traits distinctifs de l'art victorien. Depuis Hogarth, fondateur de l'école anglaise, les peintres ont été surtout des réalistes. En outre la plupart des toiles des peintres victoriens avaient pour sujet des thèmes empruntés à l'histoire, aux poètes ou aux roman-

[1] Oscar Wilde « *Intentions* ».
[2] *Notes*, p. 350.

ciers. L'attention des peintres étant absorbée par l'anecdote, ils ont perdu de vue le souci du dessin, de la beauté exprimée dans la forme et par la couleur. La doctrine de la « vérité imitative », promulguée par les préraphaélites, a agi dans le même sens, en négligeant la faculté de sélection nécessaire au grand art. Comme l'observe un critique anglais [1], le mouvement préraphaélite nous a donné un groupe de peintres dont les intentions sont non moins didactiques et littéraires qu'artistiques, et les œuvres de quelques-uns parmi ses adhérents ont plus de valeur comme documents que comme expression personnelle d'émotion.

Le même critique observe, et ce qu'il dit peut servir aussi d'appui aux idées de Taine, que le public anglais s'est toujours intéressé à ce qui est narration, anecdote, situation dramatique, caractère. Loin d'apprécier la beauté plastique pour elle-même, il cherche dans les toiles ces qualités littéraires. Au milieu du XIXe siècle les peintres se préoccupaient d'idées du même ordre, comme Taine l'a très bien démontré. De nos jours seulement, tandis que le grand public continue à s'intéresser à l'art anecdotique et moral, un groupe d'artistes s'est orienté vers l'art pour la beauté plastique.

Taine avait essayé de démontrer, avec le succès que l'on sait, en quoi les écrivains contemporains étaient typiques de leur race telle qu'il la concevait. Mais la ferveur violente de l'imagination, l'éducation pratique et positive, l'énergie native, qui donnent ensemble la formule de l'Anglais « tainien », sont en contradiction absolue avec le Tennyson qui nous apparaît dans les pages de la *Littérature anglaise*. L'Anglais, disait Taine, a l'imagination forcenée qui éclate en passion : Tennyson manque de passion ; l'Anglais, occupé des choses positives, néglige la beauté plastique : Tennyson rappelle la Renaissance par son « adoration voluptueuse de la forme et de l'âme et son divin sentiment de la beauté » ; l'Anglais fait preuve d'une énergie et d'une volonté incomparables : Tennyson est un charmant rêveur, menant une vie sans soucis parmi les livres et les fleurs, se désintéressant de la vie courante et des problèmes sociaux. En un mot, Tennyson est l'artiste dilettante, produit étrange et exotique de ce

[1] J. L. Caw, *Scottish Review*, juillet 1897 : « *Victorian Art* ».

pays septentrional, dont les habitants, absorbés dans les affaires, ne connaissent pas l'idée de sensation heureuse, se méfient de la volupté, et ne pensent que pour agir. Par un seul trait le Tennyson de Taine se montre bien anglais : ses poésies sont morales et saines.

Comment Taine a-t-il pu se figurer un artiste anglais si peu conforme à sa définition? Nous avons vu [1] que de bonne heure il s'était fait, d'après les premières poésies, une idée de Tennyson qu'il avait eu de la peine à modifier. De cette idée préalable il est resté des traces dans les pages où il nous le représente presque comme « the idle dreamer of an empty day », dont la poésie ressemble aux soirs d'été tranquilles et dorés, un poète qui se promène dans la nature et dans l'histoire, occupé à cueillir indifféremment dans les parterres des châteaux ou à la haie des cottages, des fleurs rares ou champêtres dont l'éclat ou le doux parfum le tente ; un constructeur de palais aériens ou de châteaux imaginaires, qui sait utiliser adroitement des formes données, mais à qui l'imagination créatrice fait défaut. Il vante ses portraits de femmes, le miroitement de ses adaptations et de ses imitations, l'harmonie de ses vers, le dessin correct et calme de ses peintures.

Il y a certes de cela chez Tennyson, et si Taine a tant insisté sur cet aspect de son œuvre, c'est sans doute parce qu'il voulait préparer le beau contraste entre le dilettantisme de Tennyson et la passion vibrante et désespérée d'Alfred de Musset. Mais Tennyson n'a-t-il été que le poète délicat des mélodieuses poésies lyriques, le poète des « Keepsakes » dignes d'amuser des connaisseurs par une après-midi de pluie? Remarquons d'abord que Taine se borne à étudier de près seulement *Locksley Hall*, la *Princesse* et les *Idylles du Roi*. Il dispose en quelques lignes du poème « *In Memoriam* ». Tennyson « mène le deuil, dit-il, en gentleman correct avec des gants parfaitement neufs, essuie ses larmes avec un mouchoir de batiste, et manifeste pendant le service religieux qui termine la cérémonie toute la componction d'un laïque respectueux et bien appris ». Il refuse de considérer Tennyson comme un penseur, malgré les questions philosophiques traitées dans « *In Memoriam* » où Tennyson marque sa position en face de la science, et il affirme que c'est ailleurs que le poète trouvera ses sujets. Il admet cependant que dans « *Locksley Hall* »

[1] Voir Ch. II, *supra*.

se trouvent l'accent libre et l'émotion pleine, et observe que « la prose de Dickens et de Thackeray ne serrait pas de plus près les mœurs réelles et présentes ». Mais l'accès de passion fini, ajoute-t-il, Tennyson retomba dans « ses langueurs dorées », dans son tranquille rêve.

On dirait que, pour Tennyson comme pour Dickens, il a ignoré ou oublié une grande partie de son œuvre. Tennyson avait pris une part bien plus active à la politique et aux mouvement sociaux que Taine ne l'imaginait. Qui aurait deviné, dans le poète que la *Littérature anglaise* nous dépeint, celui qui fit vibrer les cœurs patriotiques par son *Ode sur la mort du duc de Wellington*, par sa *Charge de la Brigade légère*, et par sa « *Revenge* » surtout, auxquels songe tout Anglais lorsqu'il pense à Tennyson? De même l'ardeur avec laquelle Tennyson découvre, dans « *Locksley Hall* », les ravages de la morale bourgeoise, lui a échappé complètement, car il n'y voyait, comme dans *Maud*, que la révélation d'une âme pour une fois vibrante sous le coup de l'émotion. Sur la suite de *Locksley Hall* (*Locksley Hall 60 ans après*) il ne dit rien.

Dans ses drames (*Harold*, *Becket*, *Queen Mary*, *The Foresters*) Tennyson a cherché, par le choix de ses sujets, à réveiller l'enthousiasme pour l'histoire de l'Angleterre, dont il est fier. Loin de vivre toujours à l'écart, absorbé dans des rêves éthérés, il avait l'intention de réformer le théâtre, alors dominé par la farce et la comédie légère, et d'agir sur les masses par ses drames patriotiques et moraux. Il voulait attirer l'attention de ses compatriotes sur la nécessité de prendre parti pour la liberté politique et intellectuelle dans le passé, s'ils tenaient à l'affermir dans le présent. Rien de ce Tennyson poète national n'apparaît dans l'étude de Taine.

Il se tait également sur les poèmes comme *Enoch Arden*, *Aylmer's Field*, *the Northern Farmer*, où Tennyson délaisse ses rêves exotiques et couleur de rose, ses visions d'harmonie idéale, pour peindre avec sympathie la vie anglaise dans ses aspects moins romanesques. Dans ces poèmes, comme dans *Locksley Hall*, le Tennyson romantique et dilettante cède la place au Tennyson réaliste.

Un critique allemand [1] fait observer que Taine n'a pas un

[1] H. Engel, article du *Zeitschrift fur franz. und engl. Unterrict.* No. 1, 1921

mot pour des poésies comme « *First Quarrel* », qui sont pleines du tragique de la destinée, ni pour d'autres comme « *Tiresias* » où la métaphysique de Tennyson reflète l'esprit du temps qui a été bouleversé par les recherches sur la Bible et par les nouvelles théories naturalistes. Le même critique remarque qu'un sombre ton mineur se fait entendre dans les poèmes d'idées de son âge mûr ; on tombe toujours à nouveau sur le mot « mort » et le poète s'enfonce dans les énigmes insolubles de l'existence, craignant pour l'avenir de l'humanité harassée de chagrin et de soucis.

On s'explique comment Taine, gêné par les besoins de sa thèse, par une lecture incomplète et parfois superficielle, a pu ignorer ou écarter le penseur, le poète patriote, le poète dramatique. Mais on comprend moins facilement qu'il n'ait pas saisi, dans les poèmes qu'il connaissait, un trait susceptible d'être cité comme exemple de l'esprit scientifique moderne, ou comme une preuve que Tennyson partageait les goûts des artistes victoriens : partout dans la poésie de Tennyson on rencontre une observation exacte de la nature, des détails burinés avec une minutie qui prouve une étude longue et patiente des petites choses. Par là Taine aurait pu le classer avec les peintres réalistes victoriens.

Tout bien considéré, le portrait de Tennyson dans les *Contemporains* est plutôt incomplet qu'inexact ; c'est un Tennyson de la première période qu'il nous montre, et ce Tennyson cadre moins bien peut-être avec la « formule nationale » de Taine que ne l'aurait fait un Tennyson plus entier. Mais la vérité, non pas du portrait, mais de l'esquisse, est attestée par ce fait : bien que Tennyson sache trouver les symboles visuels et rythmiques susceptibles d'éveiller dans l'esprit du lecteur l'émotion que le poète ressent lui-même, cette émotion n'est pas ordinairement d'une intensité bien forte.

III

Il ne peut être question de discuter ici l'influence générale des penseurs anglais sur les idées de Taine. Le sujet, trop vaste et trop complexe, déborderait le cadre que nous nous sommes tracé dans cette étude. On sait que Taine correspondit avec J.-S. Mill qui qualifia de magistral l'article consacré à sa philosophie dans les *Contemporains* ; on sait également qu'il

arriva, comme cela se voit dans l'*Intelligence*, à des conclusions très semblables à celles de Mill et de Spencer sur la formation de notre perception du monde extérieur et sur la nature de la perception. La définition : « la sensation est une hallucination vraie » se trouve déjà dans les *Philosophes Classiques* (1857). Dans la *Correspondance*[1] il nie avoir rien emprunté à Spencer, tout en faisant observer qu'il a fait des emprunts à Mill et à Bain. La connaissance des habitudes de l'esprit anglais en philosophie, observe M. André Chevrillon, fut décisive dans l'histoire de la formation de l'esprit de Taine[2].

Ici nous nous bornerons à considérer l'influence littéraire ou artistique que les écrivains victoriens ont pu avoir sur lui. Bien que Vacherot eût dit, lorsque Taine était élève à l'Ecole normale, que personne n'exerça la moindre influence sur sa façon de penser, il paraît que, lorsqu'il chercha à former son style, il se mit consciemment à l'école de Macaulay.

Comme Flaubert, Taine, malgré son fond romantique, qui se trahit dans son culte pour Byron et Alfred de Musset, était excédé du vague et du faux inhérents au romantisme, et subissait une forte réaction qui s'exprima par un besoin de vérité. De ce besoin naquit le désir de convaincre, qui le poussa à cultiver l'art de la preuve. Dès l'Ecole normale, il paraît avoir fait la connaissance de Macaulay, et à lui allait sa plus grande admiration. Il le considérait comme l'un des grands maîtres de la preuve, de la composition, et du raisonnement parmi les modernes, et le mettait avec le Pascal des *Provinciales*, avec Cicéron et avec Platon.

Dans la *Correspondance*, des allusions fréquentes à l'historien anglais prouvent à quel point Taine s'est préoccupé de lui. Parmi les notes personnelles, datées du mois d'octobre 1862, où il s'examine lui-même et fait le bilan de ses qualités et de ses défauts littéraires, nous trouvons cette phrase significative : « Je tâche, par principe, d'aligner des idées à la Macaulay, et, en même temps, je veux avoir l'impression vive de Stendhal, des poètes et des reconstructeurs »[3]. Vers la même époque il conseille à son ami Edouard de Suckau de développer ses idées de la même façon que Macaulay : « La

[1] *Corres.* III, 216-218 (Lettre du 11 janv. 1873).
[2] Voir aussi Barzellotti, *La Philosophie de Taine.*
[3] *Corres.* II, 261.

règle fondamentale, en littérature comme en stratégie, est de charger par masses... Vois Macaulay, là est toute sa force ». Pour convaincre le lecteur « il faut le presser, l'assiéger, l'accabler, réfuter, railler, admirer à fond, avec un surcroît de sensations et de preuves » [1].

Le vif intérêt que portait Taine à Macaulay ne s'émoussa pas avec les années. Voyageant en Allemagne en 1870, il parla souvent de lui aux Allemands qu'il rencontra [2]. En 1888 il écrit au vicomte M. de Voguë : « Vous avez bien raison de relire et d'aimer Macaulay ; c'est la tête la plus saine et le cœur le plus sain ; et pour l'art, le style, il n'a pas son égal en Europe. En Angleterre, on le goûte moins qu'autrefois ; tant pis pour le public anglais » [3].

A son neveu, M. André Chevrillon, Taine donnait Macaulay pour modèle et le premier travail qu'il lui fit faire fut l'analyse des arguments pour les prêtres non-jureurs dans l'*Histoire d'Angleterre*, et la recomposition du raisonnement sur cette analyse. La supériorité de Macaulay se manifeste, disait Taine, dans les images simples et familières dont il sait si bien se servir, et il regrettait de ne pas pouvoir en trouver lui-même comme il l'aurait voulu. Persuadé que l'art de Macaulay pouvait s'apprendre, il se considérait néanmoins comme bien inférieur à son modèle.

Ce même sentiment d'admiration reconnaissante avait décidé Taine à insérer son étude sur Macaulay dans la *Littérature anglaise*, quoique Macaulay n'offrît aucun appui à sa thèse, et risquât plutôt de l'invalider.

Si l'exemple de Macaulay a aidé Taine à perfectionner son appareil de démonstration, à nouer les mailles de son raisonnement dans un enchaînement invincible, il n'est pas moins vrai que l'action de son modèle a renforcé chez lui la tendance à employer des couleurs crues, à chercher des antithèses éclatantes, à construire des tableaux impressionnants. La volonté de se faire comprendre, de pousser ses arguments à bout, d'étourdir le lecteur à coup de preuves et d'exemples, ce talent d'avocat, ne va pas sans quelque exagération, et les nuances n'y trouvent pas leur compte. Peut-être, en gagnant

[1] *Corres.* II, 208.
[2] *R. D. M.* 1er déc. 1920.
[3] *Corres.* IV, 275, 276.

en force par son culte de Macaulay, Taine a-t-il perdu le goût et le souci des demi-teintes, des appréciations délicatement nuancées à la Renan ; cela se voit surtout dans les contrastes heurtés, les oppositions saisissantes qu'il établit avec un plaisir manifeste dans maint endroit des *Notes* et de la *Littérature anglaise*.

Serait-ce aussi une sourde influence de Macaulay qui fait que Taine se préoccupe si souvent dans ses études littéraires des aspects historiques ou sociologiques de son sujet? Ce qui est sûr, c'est que Taine, tout comme son devancier, abandonne volontiers les questions purement artistiques pour étudier les diverses manifestations sociales ou historiques que son sujet lui suggère.

A l'action de Macaulay sur Taine, on pourrait ajouter celle de Buckle, qui, comme Mill, a la religion des « petits faits, des enquêtes minutieuses et méthodiques, du document révélateur ». Mais le changement que cette action a produit dans le style de Taine n'est qu'un aspect d'un problème bien plus vaste : la nouvelle orientation d'esprit due à des influences anglaises ; d'abord préoccupé de l'enchaînement des abstractions, et de la déduction, il a senti par la suite le besoin du concret, du « petit fait significatif », et l'induction a remplacé, dans une certaine mesure, le culte de la déduction. Comme illustration de ce changement, qui n'est du reste pas total, on peut citer le contraste qui existe entre la *Littérature anglaise* et les *Notes sur l'Angleterre*.

Si l'art de Macaulay peut s'apprendre il en est tout autrement de celui de Carlyle, expression d'un génie visionnaire. On n'enseigne pas certes à avoir du génie. Carlyle pourtant a exercé une action sur l'art de Taine. J. Texte trouva que l'action de Carlyle sur Taine fut éclatante [1]. Selon lui, c'est chez Carlyle qu'il faut chercher les sources de l'amertume, de l'ironie, de l'énormité des boutades dans *Graindorge* ; à lui aussi, Taine aurait été redevable de quelques-unes de ses violences de jugement et de ses visions apocalyptiques dans les *Origines* ; nous avons vu que Taine lui-même attribue son âpre ironie au commerce de Sidney Smith, Swift, et Thackeray. En tout cas, il est curieux que Taine, ayant protesté contre les rigueurs de Carlyle à l'égard des révolutionnaires,

[1] Dans Petit de Julleville, t. VIII.

ne fait plus allusion à lui après avoir adopté un point de vue pareil au sien. A ce propos un critique, rapprochant les opinions de Carlyle et de Taine sur la Révolution française, remarque que Taine « a dû sans doute connaître l'ouvrage de Carlyle sur la Révolution » ![1].

---

[1] H. Schutz-Wilson « *History and Criticism* », p. 238.

Chapitre IV

TAINE ET L'ANGLETERRE POLITIQUE.

a) *Les idées politiques de Taine avant son premier voyage en Angleterre : une aristocratie utile, l'initiative des particuliers ; le caractère d'un peuple : base de sa constitution. Ces idées le dirigent dans son enquête.*

b) *L'Angleterre politique contemporaine et ce que Taine en a vu. La « machine constitutionnelle » : le Parlement, le souverain, les élections.*
Taine regarde surtout les bases de l'organisation politique dans le pays. Il arrive par l'enquête aux mêmes conclusions que par ses études préalables.

c) *L'attitude de Taine en face de la vie politique en Angleterre : absence de centralisation ; l'empirisme.*

d) *L'influence de la politique anglaise sur les idées de Taine.*

> Besides, how was it possible for a Foreigner to pierce thro' their Politicks, that gloomy Labyrinth, in which such of the English themselves as are best acquainted with it, confess daily that they are bewildered and lost ?
>
> Voltaire. Préface de l'édition anglaise des *Lettres philosophiques.*

Taine, lors de son premier séjour en Angleterre, ne tarda pas, comme le prouve sa correspondance, à se féliciter de la justesse des formules qu'il s'était faites avant d'observer de ses propres yeux la vie anglaise. De même il avait formulé, avant d'étudier le fonctionnement du gouvernement anglais, tout un système d'idées sur la constitution politique. Ceci est tout à fait dans la manière de Taine, et montre bien sa façon de travailler. Après avoir jeté un coup d'œil sur l'ensemble des faits qu'il a à sa disposition — dans le présent cas un ensemble de faits livresques, d'études historiques et politiques — il en tire une ou plusieurs formules. Ces formules une

fois énoncées l'orientent dans ses études postérieures et plus approfondies. Elles forment pour ainsi dire des casiers, et tout l'effort de l'écrivain semble dirigé vers le seul but de les remplir ; il ira en Angleterre, mais le choix des observations qu'il y fera sera fixé d'avance par les idées générales qu'il aura déjà énoncées. Ces théories lui mettent pour ainsi dire des œillères ; tous les phénomènes, toutes les institutions, tous les aspects de la vie politique, sociale et religieuse de l'Angleterre qui ne cadrent pas avec elles, il les ignorera. Aveuglé par ses idées préconçues, ne voit-il pas les faits, ou, les voyant, et se rendant compte qu'ils ruineraient le bel édifice qu'il a construit, se décide-t-il volontairement à les passer sous silence? Quelques critiques n'ont pas manqué de l'accuser de mauvaise foi. Cependant le caractère de Taine, l'acharnement à la recherche de la vérité qui se révèle dans toute son œuvre, tout porte à croire à sa sincérité ; s'il passe sous silence les aspects d'une question qui ne sont pas en harmonie avec ses théories, il est presque certain que Taine était incapable de les apercevoir. Dans le cas où, malgré ses préventions, son expérience personnelle lui témoigne qu'il a tort, il se rétracte, comme par exemple dans la question de la raideur des Anglais. Il faut avouer cependant que le plus souvent l'illusion persiste.

Les idées de Taine sur la politique de l'Angleterre, idées qui devaient fixer les limites de son enquête personnelle, furent exposées en 1857 dans un article [1] provoqué par un livre de Montalembert intitulé « De l'avenir politique de l'Angleterre ». Dans cet article Taine qualifie le gouvernement de l'Angleterre d' « aristocratie libérale », résultant de circonstances politiques et de dispositions morales toutes particulières aux Anglais et diamétralement opposées à celles qui se rencontrent en France. Se fondant pour ses faits sur Guizot et sur Macaulay, il soutient la thèse suivante : l'explication de la constitution actuelle est fournie par l'histoire et par la physiologie. Par l'histoire, car c'est la conquête de 1066 qui a institué une « aristocratie démocratique » capable de liberté [2],

[1] *Essais de critique et d'histoire*, 4e éd. p. 269, sqq.

[2] Cf Renan « *La Réforme intellectuelle et morale* », p. 329 : « l'Angleterre est arrivée à l'état le plus libéral que le monde ait jamais connu jusqu'ici en développant ses institutions du moyen âge et nullement par la révolution. La liberté en Angleterre vient de son histoire entière ».

la conquête qui maintient, à huit cents ans de distance, les institutions et les habitudes grâce auxquelles dure encore aujourd'hui la liberté. Par la physiologie, car le caractère anglais, fait de volonté énergique et persistante, d'orgueil et de sens pratique, est expliqué par une forme de cerveau originelle, dont la force croissante est due à l'hérédité et peut-être à l'alimentation. Au cours d'un long parallèle, ou plutôt d'un long contraste, qu'il établit entre la politique française et celle de l'Angleterre, Taine démêle plusieurs facteurs constants dans le système anglais. D'abord le rôle joué par l'aristocratie et la « gentry », avec ses corollaires, l'absence de centralisation et l'activité politique des individus ; le respect pour la tradition, le progrès assuré par des méthodes empiriques, point par la spéculation abstraite ; tout cela résultant en une liberté durable [1]. Serait-ce Montalembert qui a convaincu Taine de la valeur de l'institution aristocratique? En tout cas la tendresse dont Taine fait preuve pour elle ici fait contraste avec force boutades dans *La Fontaine* et dans le *Voyage aux Pyrénées*.

Telles étaient les idées de Taine sur l'Angleterre politique lorsqu'il alla observer sur place le fonctionnement de la constitution. Dans quelle mesure la condition du pays devait-elle lui donner raison?

Pour un voyageur débarquant en 1860 l'Angleterre présentait sous son aspect politique le calme presque absolu. On était au début d'une longue période de tranquillité, pour ne pas dire de stagnation. Comme dit lord John Russell en 1864, l'attitude du pays était une attitude de « rest and be thankful ». Le premier ministre, lord Palmerston, ce « compromis vivant », gouvernait avec l'appui des deux partis opposés, les libéraux et les conservateurs, qui s'étaient mis d'accord pour écarter jusqu'à une époque plus éloignée les troublantes questions de politique domestique qui restaient à résoudre. Ainsi le système de partis ne fonctionnait plus d'une façon normale, quoique Taine ne semblât pas s'en apercevoir. Une crise momentanée dans les relations des deux chambres, qui sévissait au moment même de l'arrivée de Taine, fut traversée

[1] *Essais de critique*, p. 304-322, cf. un article de Villemain qui dut passer sous les yeux de Taine (R.D.M. 1er sept. 1856) : « L'Angleterre demeure à la fois stable et progressive, et gardant de ses institutions anciennes ce qui fait la force et la durée comme ce qui fait la liberté.

sans émeutes malgré les agitations et les meetings auxquels elle donnait lieu. Taine ne manqua pas d'admirer le flegme d'un peuple qui pouvait ainsi se maîtriser et montrer sa volonté sans avoir recours à la violence [1].

Quels étaient les détenteurs du pouvoir politique en 1860? Ce n'était pas l'oligarchie whig et tory qui en avait eu le monopole jusqu'à 1832. Ostensiblement les grandes familles exerçaient toujours une influence prédominante dans le gouvernement. Cependant la période de leur prédominance touchait à sa fin [2]. Ce n'était pas non plus la démocratie. La Réforme de 1832, tout en transférant une part de pouvoir politique à la haute et moyenne bourgeoisie, avait écarté la petite bourgeoisie et les classes ouvrières. Du vif sentiment de déception éprouvé par les classes exclues de toute participation au gouvernement naquit le mouvement chartiste. Après de nombreuses émeutes, dont plusieurs sanglantes, l'inquiétude générale fut telle qu'en prévision de manifestations violentes on avait organisé à Londres en 1848 une force de policiers volontaires de 200.000 hommes. Cette même année, le chartisme échoua piteusement. Si Taine avait visité l'Angleterre avant 1848 il aurait pu modifier ses idées sur l'absence totale de violence qui, selon lui, y donne une empreinte particulière à l'agitation politique [3]. Mais, ne s'y rendant qu'en 1860 il ne trouva que le calme après l'orage. Pour le moment, la question qui avait autrefois soulevé les masses cessait d'intéresser même les classes ouvrières. Charles Kingsley peut écrire en 1862 que personne ne se soucie de la réforme [4] et Gladstone constater que les tendances de son époque sont toutes contraires [5].

[1] *Notes sur l'Angleterre*, p. 241.

[2] Morley « *Life of Gladstone* » II, p. 94.

[3] Cf. A. Alison « *England in* 1815 *and* 1845 », p. 13. Les insurrections populaires rendaient nécessaire, tous les deux ans, l'application de l'état de siège dans quelque partie du pays ». (1846).

[4] *Alton Locke*. Préface de 1862.

[5] Morley, *Life of Gladstone* II, 29. « We live in anti-reforming times, all improvements have to be urged in apologetic, almost in supplicatory tones » (Lettre à Graham du 27 nov. 1860). Lorsque Gladstone (1863), parlait à une délégation ouvrière de l'apparente indifférence à la réforme électorale les membres lui répondirent : « Depuis l'abrogation des lois sur les céréales, nous avons abandonné l'agitation politique ; nous avons senti que nous pourrions faire confiance au gouvernement ». *Id. ibid.* p. 96.

Durant les années qui s'écoulent entre 1860 et 1871 la machine politique fonctionne sans à-coups, mais, en fait de réformes intérieures, elle produit peu. Le seul grand événement, la réforme de 1867, qui élargit la base électorale sans aucunement donner le suffrage universel, fut le résultat, non pas d'une lente et longue pression populaire, mais d'une agitation toute passagère. Les masses, indifférentes d'abord, se remuèrent seulement lorsqu'un projet de loi formulé par les libéraux eut échoué. Alors, se voyant refuser ce qu'on leur avait offert, elles s'émurent, et par un phénomène politique bien anglais, ce fut le parti conservateur qui leur accorda la réforme préconisée et élaborée par les libéraux. Sur cette question, Taine n'a qu'un mot à dire. Il lui semble que « le changement qui s'est fait et qui va continuer n'est que la suite du changement qui s'opérait déjà »[1].

S'il paraît ignorer la trêve parlementaire qui dure de 1859 jusqu'à la mort de Palmerston (1865), s'il traite d'une façon bien sommaire la réforme de 1867, est-ce que toute son attention est attirée par la machine gouvernementale elle-même, avec ses divers rouages, le souverain, les deux chambres, les élections? Pas du tout. Taine, ne s'arrêtant pas longtemps à regarder le système constitutionnel, est loin d'exprimer l'admiration un peu superficielle d'un Stendhal qui « considère comme mal moral en 1822 tout gouvernement qui n'a pas deux chambres »[2] ; il n'affirme pas hardiment comme Stendhal que c'est grâce à sa constitution que l'Angleterre « petite île brumeuse et infertile, qui à liberté égale aurait été vingt fois conquise par sa voisine, est devenue l'égale de la France ». Lorsque Taine visite le parlement, ses réflexions ont trait au manque d'apprêt, à l'absence de tribune, et par conséquent, à la façon moins théâtrale, plus pratique d'envisager le travail parlementaire. Il remarque également qu'il n'y a pas dans le monde des assemblées aussi compétentes qu'en Angleterre. Mérimée, qui assista en juillet 1861 à un

[1] *Notes sur l'Angleterre*. Préface (nov. 1871), Taine n'avait aucune sympathie pour le suffrage universel. « Dix millions d'ignorances ne font pas un savoir, » écrit-il dans la préface de l'*Ancien régime*, cf. *Derniers Essais*, 3e éd. p. 150. Sur le bill d'élargissement du suffrage (1884) il s'exprime ainsi : « Ce que fait M. Gladstone me semble risqué ; nos sottises ne nous ont pas servi de leçons et n'en serviront pas aux autres ». *Corres*. IV, 183.

[2] Cité par D. Gunnell « *Stendhal et l'Angleterre* ».

débat sur la Sardaigne, en remporta une impression bien moins favorable : « Il est impossible, écrit-il, d'être plus verbeux, plus gobe-mouche et plus blagueur que la plupart des orateurs et notamment lord John Russell »[1].

Le rôle du souverain dans la constitution, devenu plus important à mesure que l'influence de l'oligarchie diminuait, est défini par Taine comme celui d'un modérateur[2]. Il ne voit pas l'extension du pouvoir de la couronne de 1840 à 1861, due au Prince Albert, ni sa diminution progressive à partir de 1861, due à l'avènement de grands ministres comme Gladstone et Disraeli. Mais il remarque le vif sentiment d'affection pour la reine que manifeste la nation entière, même les meneurs révolutionnaires[3]. Cependant il ne semble pas s'apercevoir que ce sentiment était une chose assez récemment développée, et due en partie à la sympathie que tout le peuple avait éprouvée pour la Reine lorsque mourut le Prince Consort en 1861. Vers 1848 la révolution avait menacé d'engloutir tout, souverain, aristocratie, église, et on avait parlé ouvertement d'une république[4]. De même, quoiqu'il n'en dise rien dans les *Notes*, Taine avait décrit dans une lettre à sa femme (21 mai 1871) un meeting à Londres en faveur de la république sociale ; les orateurs disaient que la Reine était une femme usée, un vieux rouage social rouillé, qu'il fallait mettre la magistrature suprême en élection. Taine ajouta un trait qui dut l'étonner : « Les policemen faisaient cercle et empêchaient qu'on ne troublât les orateurs »[5].

Taine consacre une page aux mœurs électorales, qui étaient extrêmement curieuses à cette époque, et il cite les élections de Wakefield comme exemple de la pratique d'acheter des votes[6]. Ajoutons quelques détails. En 1859 un témoin dépose qu'il a acheté douze à quinze mille francs un certain nombre de boxeurs, gagés à Manchester pour maintenir l'ordre pendant l'élection du candidat tory. « Ce qui signifie que lesdits

[1] *Lettres à une inconnue*, ed. 1873, t. II, p. 168.

[2] *Notes*, p. 239. Sur le rôle du souverain, voir Lytton Strachey *Queen Victoria* (1921), p. 300-303.

[3] *Notes*, p. 238, cf. Kingsley, Alton Locke, Préf. de 1862 : « The throne can take good care of itself... the present sovereign has made heresif morally necessary to the people ».

[4] Voir Matthew Arnold, *Letters*, t. 1, p. 8.

[5] *Corres.* III, 121.

[6] *Notes*, p. 246.

boxeurs avaient mission d'assommer, au besoin, les partisans du candidat whig ». Ce dernier, nous assure-t-on, n'avait pas manqué de se pourvoir d'une garde pareille [1]. Jusqu'en 1872 l'électeur, obligé de nommer à haute voix le candidat qu'il préférait, était épié par des assistants qui informaient la foule de son choix ; s'il n'avait pas voté pour le candidat populaire, on le bousculait et le sifflait. A cette époque chaque candidat faisait son entrée dans le chef-lieu de son département (county town) précédé, non seulement par une musique et des drapeaux, mais par tous ses fermiers, montés à cheval et portant ses couleurs. « Dans ce temps où il y avait une demi-douzaine de postulants pour chaque ferme vacante, et où le propriétaire pouvait dicter ses conditions, bien courageux celui qui votait selon ses convictions personnelles si elles n'étaient pas celles de son propriétaire ; ainsi chaque candidat pouvait faire parade d'un beau cortège de vassaux » [2].

On aurait pu prévoir, par une étude de l'article sur Montalembert, que ce ne serait ni les relations entre les chambres, ni le rôle du souverain, ni les élections, mais la base plus étendue du gouvernement, « les assises de la constitution », qui allaient attirer l'attention de Taine en Angleterre. C'est vers les racines même de la constitution qu'il se tourne. Lorsqu'il s'agit d'estimer la valeur du gouvernement, il dirige ses regards avant tout sur le pays lui-même et surtout vers la campagne, vers les villages perdus parmi les arbres, où se dressent le clocher de l'église et les tourelles de quelque château de noble, ou la solide *mansion-house* d'un *squire*. Cet aspect de la vie anglaise devait le frapper, non seulement à cause de ses théories de 1857, mais aussi par suite de ses relations parmi la gentry du pays. Comme nous l'avons vu, il ne passa que quelques semaines en Angleterre et il est impossible à un étranger de se faire une idée bien fondée de la vie politique d'un pays sinon à la suite d'un séjour de plusieurs années. Taine devait donc juger d'après les rapports que lui firent ses amis anglais, rapports qu'il traduisit selon ses théories préconçues.

[1] A. Kervigan « *l'Angleterre telle qu'elle est* » (Paris 1860), cité par H. Bordeaux « *Les Ecrivains et les Mœurs* », article sur Ed. Demolins.
[2] T. F. Plowman « *In the Days of Victoria* ».

Il n'y a en conséquence rien d'étonnant à ce qu'il remarque surtout l'activité politique locale des représentants des classes supérieures. En eux il voit des administrateurs, des patrons, des promoteurs de réformes, de bons gérants de la chose publique, des hommes appliqués, instruits, capables, les citoyens les plus éclairés, les plus indépendants, les plus utiles de la nation. Il les loue d'être demeurés en communication avec le peuple, et d'avoir ouvert leurs rangs aux talents pour s'adjoindre comme recrues l'élite de la roture [1]. Sans aristocratie, ajoute-t-il, une civilisation n'est pas complète [2]. Il compare la gentry aux parcs parsemés entre les jardinets et les cultures. « L'un fournit les arbres séculaires, les pelouses de velours, la délicieuse féerie des fleurs accumulées et des poétiques avenues. L'autre entretient certaines élégances de mœurs et certaines nuances de sentiments, permet la grande éducation cosmopolite, nourrit une pépinière d'hommes d'état » [3]. Taine insiste sur la nécessité de la résidence ancienne : pour représenter un district en Angleterre il faut que la famille y plonge depuis plusieurs générations et profondément par toutes ses fibres. Il oublie un peu qu'à cette époque les grandes familles perdaient leur primauté autrefois indisputée. Elles ne produisaient plus d'hommes d'état possédant des idées originales ni du génie. Dans la période dont nous nous occupons les trois hommes d'Etat les plus remarquables furent Gobden, Gladstone et Disraeli, dont pas un ne naquit dans les classes dirigeantes [4].

L'activité politique locale des grandes familles n'est qu'un aspect de l'activité politique générale en Angleterre qui présente sous ce rapport, dit Taine, un contraste frappant avec la France. Pour lui les Français n'aspirent qu'à être des fonc-

[1] *Notes*, p. 194, cf. Villemain *R. D. M.*, 1er sept. 1856. « Cette pairie privilégiée se recrute sans cesse dans la masse nationale ; on la voit attirer et promouvoir au partage de sa dignité des noms nouveaux enrichis dans le commerce, distingués dans les affaires et la guerre, et lui apportant une dot d'influence et d'activité ».

[2] *Notes*, p. 208 cf. *Carnets de Voyage*, p. 78 « Plus j'avance, plus je me convaincs de la tournure plate de notre démocratie... C'est un idéal atteint, mais c'est un idéal inférieur ».

[3] Cf. Renan, *La Réforme intellectuelle*, p. 5 et p. 45. Renan est persuadé de la grande valeur de l'aristocratie et de la gentry anglaises.

[4] Cf. Morley, *Life of Gladstone* II, 94.

tionnaires, ou bien, se soumettent docilement à un régime de fonctionnaires et se désintéressent de la chose publique. Tandis qu'en France il n'y a pas d'opinion publique [1], Taine constate en Angleterre la dissémination sur tout le pays, par les journaux et par les meetings, d'un « grand parlement et de beaucoup de petits parlements », qui « préparent, contrôlent et achèvent la besogne des deux chambres [2] ». De même les villes comme Manchester s'administrent elles-mêmes, paient et choisissent leur police, se gouvernent presque sans l'intervention du gouvernement. Les citoyens parlent et s'associent comme il leur plaît [3]. Au lieu de se détacher des affaires politiques ils les considèrent comme les leurs. De cette activité, rendue possible sans heurts par le tempérament flegmatique des Anglais, Taine voit plusieurs « génératrices » : le besoin d'agir, le loisir que donne la richesse, fruit du dur travail, la tradition du *self-government* entraînant les connaissances nécessaires, et, enfin le pouvoir de faire des choses ennuyeuses, c'est-à-dire, faculté d'attention plus grande [4].

Le résultat de ce régime de *self-government* lui parut, comme en 1857, se manifester dans la liberté durable, la stabilité. « Si la cime du gouvernement est emportée, écrit-il, le reste demeure intact. Ailleurs il remarque que l'édifice repose sur des « milliers de colonnes indépendantes et non pas sur une seule comme le nôtre ; les accidents, les chutes subites, comme nos révolutions de 1830, de 1848, de 1852 sont impossibles » [5]. L'état d'esprit que produisent chez Taine ces bouleversements le pousse à admirer le caractère empirique de la politique anglaise, « l'adaptation graduelle et ménagée des anciennes pièces aux nouveaux usages », et tout cela

[1] De même Renan, *Ouvrage cité*, p. 48, cf. Taine « *L'Opinion en Allemagne et les conditions de la paix* (9 oct. 1870).

[2] *Notes*, 241.

[3] *Ibid.* 318, 390.

[4] *Ibid.* 232.

[5] *Ibid.* 218, cf. *Corres.* IV, 183. « Une révolution, une grande secousse aurait sur ce monde-là un plus grand et plus désastreux effet qu'en France, parce que si je ne me trompe, presque tout le monde en Angleterre mange son gain ou son revenu, et qu'en France, au moins dans la province, les habitudes d'économie subsistent encore » (Lettre du 12 sept. 1884).

« sans explosion ni dislocation » [1]. Pour décrire l'Angleterre il se serait volontiers servi des vers de Tennyson qui vantent :

A land of settled government
A land of just and old renown,
Where Freedom slowly broadens down
From precedent to precedent.

Avec son habitude de voir les choses comme constantes, de figer pour ainsi dire, l'histoire à un moment donné et d'en déduire ses conclusions, Taine généralisa l'accalmie de 1860 et des années suivantes et en conclut à la stabilité permanente de l'Angleterre.

Cette stabilité dont il fait crédit à l'Angleterre, il l'explique comme en 1857, non pas par telle ou telle institution ni même par l'ensemble des institutions, mais par le caractère de la nation [2]. Mais au lieu qu'autrefois il semblait porté à considérer comme fondement du caractère politique des Anglais l'orgueil et la volonté, l'observation personnelle modifie légèrement ses idées. Dans les *Notes sur l'Angleterre*, il expose comme facteur essentiel de la politique, le sentiment du respect universel et profond pour : la Reine, la constitution, l'église, les nobles et les gentlemen [3]. C'est pour cela, affirme-t-il, que malgré les nombreux « sécularistes » dans les rangs des classes ouvrières, la nation est en somme conservatrice, et se prête aux réformes sans se livrer aux révolutions. Il est intéressant de comparer sous ce rapport, un mot de Gladstone dans un discours prononcé à Liverpool en 1865 : « tout le sentiment du pays est, dans le sens le meilleur et le plus large, conservateur [4] ». Taine aurait dit de l'Anglais en général ce que Gladstone a dit de

[1] Cf. Les réflexions de Taine à Oxford, *supra*, Ch. I.

[2] Cette idée n'est pas nouvelle, cf. Ch. de Rémusat « La Réforme et le Socialisme en Angleterre », *R.D.M.*, 15 janv. 1855 : « Les institutions sont de faibles garanties si l'esprit de la nation n'est pas la première de toutes ». Cf. aussi A. Esquiros, *L'Angleterre et les Anglais* (1860), t. I, p. 129.

[3] Dans la *Littérature anglaise* il pousse son analyse psychologique un peu plus loin : « Si enfin le sentiment d'obéissance a pour racine l'instinct de subordination et l'idée du devoir vous apercevrez comme dans les nations germaniques... la déférence innée pour les dignités établies, la superstition du passé, le maintien des inégalités sociales, le respect naturel et habituel de la loi » (Tome I, Introduction, p. 38).

[4] Morley, *Ouvrage cité*, II, p. 136.

lui-même à cet égard : « Je n'aime pas les changements pour eux-mêmes, un changement ne me plaît que lorsqu'il est nécessaire pour transformer quelque chose de mauvais en quelque chose de bon, ou quelque chose de bon en quelque chose de meilleur. J'ai beaucoup de respect pour la tradition ».

Du moment que Taine fait sortir leur constitution et leur politique du caractère même des Anglais et qu'il constate chez ses compatriotes des dispositions tout à fait opposées, il s'en suit que la constitution anglaise ne peut pas être appliquée à la France. Cette idée avait été déjà mise en avant, à ne pas s'y méprendre, dans l'article sur Montalembert, où Taine réfute ceux qui préconisent l'établissement en France du système anglais. Il la répète à plusieurs reprises dans les *Notes*. La constitution, dit-il, est une chose organique, un autre pays ne peut en copier que les dehors. En France l'absence de représentants naturels, c'est-à-dire de la gentry locale, la dissémination d'un sentiment égalitaire et jaloux là où les Anglais ressentent le respect, le manque chez les hommes politiques français de l'éducation spéciale nécessaire pour être un homme d'Etat, l'indifférence générale pour ce qui concerne la gestion des affaires publiques, tout cela rend impossible le transfert à la France de la constitution à laquelle Taine a voué une si grande admiration.

On a attribué cette admiration pour le système politique anglais à un penchant aristocratique chez Taine. « *Les Notes sur l'Angleterre*, écrit Faguet, sont inspirées sourdement par une pensée aristocratique. L'auteur y a voulu prouver que l'existence d'une classe supérieure, l'influence politique et surtout morale de cette classe sur une nation... sont encore les meilleures conditions de stabilité et de force pour un peuple » [1]. Faguet semble laisser entendre que si Taine parle tout haut de l'Angleterre, c'est pour parler tout bas d'autre chose et que les *Notes* sont un pamphlet de propagande aristocratique. Cependant Taine est loin de vouer un culte aveugle au système aristocratique [2]. Il n'est pas du tout monarchiste, il admire et il connaît de l'aristocratie et de la gentry anglaises

[1] *Politiques et Moralistes*, IIIe série.

[2] Un critique espagnol a écrit très justement de Taine : « Era aristocrata, pero no de la sangre ni del dinero, sino de la inteligencia que era lo unico que respetaba », Pompeyo Gener. « *Amigos y Maestros* », p. 152.

surtout, ou peut-être exclusivement, les libéraux. La clef qui ouvre le secret du système politique de Taine, c'est sa passion pour la connaissance, pour toutes les connaissances ; pour que cette passion ait libre essor, il faut que la forme du gouvernement se prête au libre développement de l'individu. Il semble à Taine que le système anglais favorise infiniment mieux que celui du second empire cet épanouissement de l'individu [1]. C'est pour cela qu'il étudie les différences qui séparent les deux régimes ; c'est pour cela qu'il s'écrie, en lisant les *Speeches* de Macaulay, « Quel bonheur de naître dans un pays où l'on peut être libéral ! » [2]

Lorsque Taine parle d'aristocratie il faudrait peut-être le plus souvent entendre *gentry*. Cette classe, intermédiaire entre la noblesse et la bourgeoisie, et difficilement distinguée par un étranger d'avec l'aristocratie, exerçait par son nombre une plus grande influence politique que la véritable noblesse. Malgré l'avènement de l'époque industrielle, l'accroissement continu de la puissance et de la richesse de la bourgeoisie, grands manufacturiers, maîtres de forges, armateurs, les électeurs préféraient confier leurs mandats aux candidats émanant de la gentry. La raison en est facile à découvrir. On voulait des membres de parlement qui eussent fait leur apprentissage, car on considérait que la politique est un métier comme un autre, et que pour le bien exercer il ne fallait pas seulement s'y adonner, comme les industriels, pour trouver un emploi de son temps après fortune faite, mais s'y attacher dès le début de sa carrière. Cette façon de voir est illustrée par la composition du parlement de 1866, dans lequel sur 658 membres, 480, c'est-à-dire plus de trois cinquièmes, appartenaient à des familles nobles ou à celles de la gentry [3].

Cette idée des électeurs anglais, que pour devenir homme d'Etat il faut des loisirs et un apprentissage sérieux, semble avoir été partagée par Taine, et il est loin d'admettre que la vie de fonctionnaire, l'éducation d'un avocat ou la routine d'un chef de bureau, « bagage ordinaire de l'homme politique français », soient suffisants [4]. Si la France depuis 1879

[1] Cf. *Notes*, p. 390, où Taine définit le bon gouvernement comme celui qui respecte le plus l'initiative des individus.

[2] *Corres.* IV, 28.

[3] Voir l'article sur « *l'Angleterre en* 1865 », de Xavier Raymond, *R.D.M.* 1er mars 1866.

[4] *Notes*, p. 222.

a donné le spectacle d'une série de révolutions et de bouleversements sanglants, c'est qu'elle est comme « un cheval vicieux monté par de mauvais cavaliers »[1], et ces mauvais cavaliers sont justement ces politiciens mal entraînés. Mais autant il détestait ce système de fonctionnaires payés qui arrivent au gouvernement, autant il admirait le système anglais dans lequel toute une classe se dévouait, librement et gratuitement, à la gestion de la chose publique. En cela il ne fit que suivre un principe de sa philosophie. Pour garder en soi des équilibres sains, on doit, selon lui, « vivre pour autre chose que pour soi, en se subordonnant à quelque objet supérieur... et pour la plupart des hommes quelque œuvre collective, celle d'un groupe où l'on s'intègre »[2]. Ainsi le culte de la petite patrie — le *local government* — est un premier pas hors de l'égoïsme et sert de préparation au service de la grande patrie. Ce même principe — c'est peut-être son observation de l'Angleterre qui le lui a inspiré — explique son attitude envers l'étatisme qui, restreignant les possibilités d'action et d'association des individus, réduit chacun à lui-même.

L'action des écrivains politiques anglais que Taine pratiquait le plus, a dû s'exercer dans ce sens. La thèse de Herbert Spencer dans *Social Statics* (1851) est celle-ci : réduire au minimum l'action de l'Etat. Les théories politiques de Spencer s'accordent très bien pour la plupart avec celles de Taine. L'attitude de Buckle est semblable ; il dit sans ambages dans son *Histoire de la Civilisation* que « les défauts des Français proviennent de l'intervention perpétuelle d'une longue suite de gouvernements arbitraires »[3]. Taine cite quelque part un mot de Macaulay au sujet d'un Etat qui agit en dehors de son rôle : l'Etat alors réussit mal « comme une compagnie de gaz qui serait en même temps une société d'éducation enfantine élèverait mal les enfants et éclairerait mal les rues »[3].

Taine était-il toutefois justifié en voyant dans la politique anglaise au milieu de l'époque victorienne une politique purement empirique et où le rôle de l'Etat était réduit au minimum ? Il est vrai que le système de « laisser faire » n'avait pas

[1] *Corres.* IV, 31, cf. II, 332 : « En dehors du fonctionnaire nous n'avons plus d'éléments d'association ni d'organisation... l'avenir est à la Prusse, à l'Amérique, et à l'Angleterre » (2 janv. 1867).

[2] A. Chevrillon « Taine. Notes et Souvenirs ». *R. de Paris*, 1er mai 1908.

[3] *Histoire de la Civilisation*, trad. A. Baillot, t. I, 268.

[4] Cité par A. Aftalion « *Les théories politiques de Taine* ».

cessé de gagner du terrain pendant la première moitié du siècle de sorte que, à partir de 1846, la bataille était gagnée par le libre-échange. Cependant au moment même de la première visite de Taine, l'Etat commençait à élargir la sphère de son activité et à s'immiscer dans les affaires commerciales et industrielles, témoin le traité de 1860 avec la France, témoin la série d'enquêtes sur les enfants employés dans l'industrie (2e enquête 1861-1866) et qui aboutirent aux lois de 1864 et de 1867. Ce furent là les commencements du régime de l'interventionnisme qui s'est développé depuis et qui est devenu le fait le plus remarquable peut-être dans l'orientation politique de l'Angleterre depuis cette date jusqu'à nos jours.

En même temps que le rôle de l'Etat devenait plus important, « l'intellectualisation de l'empirisme anglais » selon l'expression de M. Cazamian, était en train de s'effectuer. M. Cazamian reproche à Taine de n'avoir vu dans l'Angleterre de 1860 que les marques profondes de l'empirisme et, en cela, d'avoir fait preuve d'une connaissance insuffisante de l'évolution historique moderne ; il proteste que « l'exemple de l'Angleterre moderne ne peut plus être légitimement invoqué pour défendre l'idéal du conservatisme résigné seulement aux capitulations nécessaires » [1]. C'est à cette intellectualisation que pense M. Paul Mantoux lorsqu'il dit si bien : « L'empirisme anglais est action non doctrine : il n'exclut rien, pas même les idées abstraites » [2]. Le nouveau développement était invisible aux yeux des observateurs contemporains comme le prouvent les essais sur l'Angleterre de Karcher [3], Prévost-Paradol [4], Xavier Raymond [5] et des autres écrivains qui s'occupaient des institutions anglaises à cette époque.

Quelle influence l'idée que Taine s'était formée de l'Angleterre victorienne a-t-elle eue sur l'orientation de son esprit dans les années qui suivirent ses voyages? D'abord elle lui a fourni un idéal. Persuadé que le gouvernement en France était, sinon tout à fait mauvais, du moins défectueux et vicieux dans ses principes, il part dans toutes ses spécula-

[1] L. Cazamian « *L'Angleterre moderne* », p. 87.
[2] « *A travers l'Angleterre contemporaine* (1909).
[3] Théo Karcher. « *Etudes sur les institutions politiques et sociales de l'Angleterre* (1867).
[4] et [5] articles cités.

tions politiques de l'idée qu'il existe en Angleterre ce bon gouvernement qui, selon lui, « n'est qu'une exception et qu'un répit dans le cours des choses humaines » [1]. Consciemment ou inconsciemment il a toujours ce modèle devant les yeux. C'est ainsi que, dans son grand ouvrage, les *Origines de la France contemporaine*, il laisse percer, malgré sa conviction que chaque peuple a le gouvernement que comportent son caractère et son histoire, un regret vivement senti que la France ne soit pas l'Angleterre. Regardant la première d'une série de révolutions qui, dans sa pensée, avaient amené une suite de catastrophes, il voit et il loue, « chez d'autres peuples », « le vieil édifice central plusieurs fois raccommodé » [2]. Bien qu'il affirmât, et sans doute de bonne foi, avoir entrepris cette grande enquête sur la Révolution afin d'être à même d'arriver à une conception politique, il avait déjà conçu son idéal. C'était l'idéal anglais, tel qu'il le comprenait, un peu d'après son expérience, surtout d'après ses lectures. Toutes ses idées générales sur la politique, exposées dans ses études sur l'Angleterre : rôle que doit jouer la gentry, respect de la tradition, haine de l'étatisme et de la centralisation, tout cela se retrouve dans les *Origines* [3].

Certains critiques, examinant les théories politiques énoncées dans les *Origines* semblent trop oublier la part de l'Angleterre dans la fixation, je ne dis pas l'évolution, des idées de Taine. Ainsi Aftalion paraît croire que Taine « asservit la réalité sous la fixité des principes éternels»[4] et Boutmy observe qu'on l'a accusé d' « élaborer des règles pour un Etat abstrait qui n'existe pas »[5]. La vérité n'est-elle pas plutôt que, dans les *Origines*, les regards du théoricien sont tournés vers l'Angleterre qu'il croit plus heureuse et mieux gouvernée que son propre pays ; les réformes ou les modifications qu'il préconise ne lui sont-elles pas inspirées par ce qu'il a vu, ou par ce qu'il a cru voir, dans l'Angleterre contemporaine, et non pas par des conceptions abstraites?

C'est également à l'influence anglaise qu'on doit attribuer

[1] A. Sorel. *Discours de réception à l'Académie française.*

[2] *Ancien régime.* Préface.

[3] Voir surtout *Régime Moderne*, I, 186-187 ; *Révolution* III, 419, 423-424.

[4] A. Aftalion, *ouvrage cité.*

[5] E. Boutmy, *Taine, Scherer, Laboulaye.*

la grande part prise par Taine à la fondation de l'Ecole libre des Sciences politiques en 1872. « Il ne se contenta pas d'approuver, écrit Boutmy, il voulut agir. C'est chez lui que se tinrent les premières réunions où le rêve prit corps, où les adhésions décisives qui devaient en entraîner d'autres furent acquises à l'œuvre de relèvement que nous méditions. La fondation accomplie, Taine devint un des administrateurs de l'Ecole et le resta jusqu'à sa mort »[1]. Dans une lettre au Prince Impérial, Taine décrit ainsi cette institution : « un centre où le politique véritable, l'homme d'action, trouvera un jour l'ensemble des renseignements qui le conduiront à une connaissance approfondie, méthodique, progressive de tous les grands intérêts européens »[2]. Dans un article qu'il écrit pour les *Débats* (17 octobre 1871) il oppose les idées politiques que possèdent un Anglais ou un Américain « bien élevé » aux notions vagues des Français[3]. Nous avons vu qu'il avait été frappé par l'éducation politique meilleure, les connaissances plus étendues en histoire politique chez les parlementaires anglais — chez un Grant Duff, par exemple. Bientôt après son troisième voyage outre-Manche, il écrit : « Je tiens beaucoup aux jugements politiques que les Anglais et les Américains compétents ont portés *de visu* sur la France ; ils sont en politique ce que nos dilettanti et nos critiques sont en fait d'art »[4]. Certain que le sentiment égalitaire de ses compatriotes rendait impossible en France le système anglais, il travailla de son mieux à fonder une pépinière d'hommes d'Etat qui devait correspondre à celle dont il avait constaté l'existence dans les rangs de la gentry anglaise. Son idée directrice, et c'est là la clef de voûte de son système politique, était celle qu'il avait exposée dans les *Notes* après avoir passé en revue l'éducation des classes dirigeantes en Angleterre : « Songez que, sans chefs capables, un Etat ne peut prospérer, et qu'il y a telle occurrence où, faute d'un grand homme, un Etat croule. Pouvez-vous payer trop cher une recrue certaine de chefs capables et la chance fréquente d'un grand homme d'Etat? »[5].

[1] *Id. ibid.*
[2] *Corres*, IV, 40.
[3] Recueilli dans *Derniers Essais.*
[4] *Corres.* III, 173.
[5] *Notes*, p. 224.

Taine avait-il raison de proposer l'Angleterre comme modèle dans les « *Origines* »? L'opinion très favorable des institutions politiques anglaises, qui se fait jour ça et là dans cet ouvrage n'était pas partagée par tous les amis anglais de Taine. Un d'entre eux, James Macdonell, rédacteur du *Times*, qui avait étudié la question de plus près, était peu porté à voir tout couleur de rose. Après avoir consacré au second volume des *Origines* un article de fond, il écrit longuement à Taine pour lui faire part de ses critiques à cet égard. Faisant observer que l'auteur se montre, non pas homme politique pratique ni homme de parti, mais étudiant scientifique, il constate qu'il attend trop des institutions représentatives, et, en effet, de toute forme de gouvernement. « Ce serait une bonne chose, certes, si on étudiait les questions politiques avec autant de calme et de soin qu'un savant examine les lois de l'électricité ; mais quelle assemblée politique a jamais montré pareil calme ou équilibre de jugement? Certainement pas notre Chambre des Communes. Elle est souvent très bruyante, sans dignité, frivole et superficielle. Vous seriez souvent choqué par sa conduite. Pourtant, à la longue, elle arrive à exprimer à peu près l'opinion moyenne du pays. Mais si elle se trouvait en face d'abus semblables à ceux que l'Assemblée nationale eut à affronter en 1789, je ne suis guère sûr qu'elle n'eût commis des fautes aussi graves que celles dont ce corps était coupable, bien que d'un genre différent. Je doute que notre peuple soit par nature plus raisonnable que le vôtre. En tous cas la façon dont les Français se sont conduits pendant les dernières élections générales, après les graves provocations du 16 mai, excita l'admiration de ce pays. Je suis sûr que, si un Mac-Mahon, un de Broglie, et un de Fourtou avaient essayé de nous imposer leur volonté, la paix ne se serait pas maintenue pendant vingt-quatre heures. Grâce à votre grande classe paysanne, vous pouvez avoir, à une époque peu éloignée, une société plus stable que la nôtre, qui sera de plus en plus affaiblie par la pression exercée par nos institutions aristocratiques.

Voici où je voulais en venir : lorsque le gouvernement d'une nation devient aussi mauvais que celui de la France en 1789, il n'est guère possible de trouver un autre remède qu'une révolution violente, destructrice, déplorable. Vous dites qu'on aurait dû confier le gouvernement aux hommes expérimentés, tels que les intendants, les nobles éclairés, le clergé éclairé.

Cela est vrai ; mais, tant que les passions humaines restent ce qu'elles sont, une telle sagesse ne serait qu'une aspiration. Je suis certain, du moins, que nous autres Anglais, nous n'aurions pas entrepris le travail de réforme dans un esprit de calme scientifique ou impartial. A la suite d'une provocation bien moins grave que celle subie par les Français, les Anglais décapitèrent un roi, en exilèrent un autre, et détruisirent une dynastie. Il nous fallut cent ans pour nous remettre de notre petite révolution cromwellienne, c'est-à-dire plus de temps qu'il ne vous en fallut pour vous remettre de votre grande révolution » [1].

---

[1] Lettre inédite de J. Macdonell à Taine (21 mars 1876).

Chapitre V

TAINE ET L'ANGLETERRE SOCIALE

Taine voit dans l'Angleterre sociale les mêmes caractéristiques que dans l'Angleterre politique : (1) Rôle prépondérant de l'aristocratie ; la méprise de Taine à ce sujet. (2) L'initiative des particuliers ; œuvres de bienfaisance, les volontaires.
L'éducation anglaise selon Taine.
La justice.
Le côté sombre du tableau — ouvriers et slums.

> Des siècles, des pays étudiez les mœurs ;
> Les climats font souvent les diverses humeurs.
>
> Boileau. Art Poétique, III.

« A mesure que les observations se multiplient, elles convergent ; il n'y a pas de plus grand plaisir en voyage que de voir de petits faits nouveaux s'insérer dans les précédents, s'ajouter comme autant de traits ou de tons à la peinture commencée »[1]. Cette citation de Taine montre bien une de ses préoccupations principales dans ses études sur l'Angleterre ; il veut que les traits divers qu'il recueille cadrent ensemble, que chaque fait nouveau rive plus étroitement le système. Ainsi, lorsqu'il étudie le régime social en Angleterre, il est porté à y voir les mêmes traits dominants que dans le tableau déjà tracé de la vie politique.

Nous avons vu qu'il avait fait, dans l'Angleterre politique, une grande place au rôle joué par ce qu'il appelle l'aristocratie. De même qu'il avait admiré la façon dont les classes supérieures remplissaient leurs fonctions dans le Parlement et dans le pays, de même il insiste sur la part qu'elles prenaient à l'œuvre sociale. Les riches sont « presque les pères du peuple » selon le mot cité par lui. Ne s'astreignant pas au rôle

[1] *Notes*, 261.

de représentants dans le gouvernement, ils veillent au bien-être physique et moral de leurs fermiers et de leurs électeurs [1]. L'un surveille, dirige, construit aux ouvriers des maisons saines, souscrit aux fondations d'utilité publique. Un autre bâtit une église, la dote et fait une rente au pasteur, établit une école gratuite. D'autres encore fondent un club villageois (*institute*) ; un lord met son parc à la disposition du public ; une grande dame visite les chaumières et cause avec les bonnes femmes. « On trouverait à peine un de ces propriétaires qui ne donne gratuitement une portion de son argent et de son temps pour le bien commun. Ils sont magistrats municipaux, *overseers, justices of the peace*, présidents de comités et d'associations utiles ». Loin de convoiter la situation du gentleman riche ou de le regarder avec méfiance et envie, l'ouvrier ou le paysan, nous assure Taine, est disposé à le regarder comme un protecteur, surtout si sa famille est ancienne et depuis longtemps établie dans l'endroit. De même des soldats des « Life Guards » rencontrés par Taine en chemin de fer, se vantent que tous leurs officiers sont nobles et qu'ils protègent les familles de leurs hommes. Tout cela, conclut Taine, est un « reste du bon esprit féodal » et il constate que « la population de l'Angleterre est encore aujourd'hui distribuée à la façon féodale » [2]. Cependant au lieu d'être tenus, comme les barons féodaux, d'aller les premiers aux coups, ils sont tenus d'ouvrir les premiers leurs bourses et de payer de leur temps au lieu de payer de leur personne.

Devant ce tableau de la vie campagnarde et quasi féodale, brossé, semble-t-il, avec délices, on ne peut s'empêcher de penser à la « Princesse » de Tennyson et au portrait du bon *squire*, Sir Walter Vivian, qui, par un après-midi d'été, met ses larges pelouses à la disposition des villageois. Là affluent les fermiers, leurs femmes et leurs enfants, et la moitié des habitants du bourg voisin avec leur *Institute* dont Sir Walter est le patron. Ce *baronet* est bien le type du gentilhomme anglais selon Taine, « possesseur de bœufs gras et de moutons, qui cultive de gros melons et plante des sapins, patron

[1] Cf. Le Play. Dans son livre, *Les Ouvriers européens* (1855), une des sources de Taine, l'auteur loue les grands propriétaires des provinces d'avoir compris leurs devoirs de patronage et d'avoir fondé « la plus admirable organisation sociale qu'il soit possible d'observer aujourd'hui ».

[2] *Notes*, p. 189.

d'une trentaine d'œuvres de bienfaisance, auteur de brochures sur le guano et sur les grains, premier parmi les présidents de tribunal » (quarter sessions) [1].

L'Angleterre était-elle aussi féodale que Taine le croyait? A lire son chapitre sur « la Société et le gouvernement » on est tenté parfois de se demander s'il n'a pas oublié la révolution industrielle. En 1846 même, un écrivain anglais, observant l'accroissement prodigieux de la richesse parmi les classes industrielles et commerciales, et la détresse qui s'ensuivait parmi la population rurale, constate que le grand nombre de fortunes ruinées parmi les cultivateurs rendait certaine à une époque peu éloignée la disparition de la vieille race de propriétaires terriens et leur remplacement par des acheteurs provenant des villes industrielles. Partout la bourgeoisie commerciale achetait les terres des vieilles familles sauf pourtant celles de la grande noblesse dont les fortunes immenses étaient inébranlables. Il définit comme trait caractéristique de l'époque la puissance grandissante des capitalistes [2].

Taine ne paraît pas s'apercevoir de ce mouvement ou bien il confond la nouvelle bourgeoisie riche avec les vieilles familles, comme il avait confondu la noblesse avec la gentry. Cette erreur n'a rien d'étonnant chez un étranger de passage. La raison en est la suivante :

Pendant l'époque où Taine se trouvait l'hôte de l'Angleterre, les faits capitaux, du point de vue social, sont l'influence grandissante de la classe moyenne et, en même temps, le prestige continu de l'aristocratie. Tandis qu'en France la bourgeoisie s'était décidée à faire table rase de l'aristocratie, la bourgeoisie anglaise prit le parti d'employer ses ressources nouvelles à soutenir la tradition aristocratique. Forte de sa puissance politique récemment acquise, elle n'était aucunement disposée à réclamer une révolution sociale. Au lieu d'abolir l'aristocratie elle visait à se modeler sur elle, et peu à peu à se fondre avec elle. C'est là en effet ce qui donne son caractère particulier à l'époque victorienne. Acceptant l'idéal social de l'aristocratie, elle transforma celle-ci grâce à des influences puritaines qui avaient agi surtout dans la bour-

[1] *La Princesse ; Prologue et Conclusion.*

[2] Sir Archibald Alison « England in 1815 and 1845 » (Londres 1846), p. 23.

geoisie. Le progrès de ces influences qui grandissent partout dans la société vers le milieu de l'époque victorienne est un indice de l'avènement de la bourgeoisie. Cette fusion des deux classes, qui avait trompé Taine, amenant le compromis social, reflétait le compromis politique de 1860-67; au point de vue social comme au point de vue politique c'était une époque de « rest and be thankful ». C'est en partie à cause de cette attitude de compromis que Taine a pu avoir une impression de stabilité ; les gens de la classe moyenne étaient satisfaits du *statu quo*.

En considérant l'importance sociale attribuée par Taine à l'aristocratie, il faut faire leur part aux vues des Anglais qui lui fournirent des renseignements. Sur les œuvres de bienfaisance entreprises par les riches il cite les *Collected Papers* que lui communiqua Mrs Grote. On serait disposé à croire que vraisemblablement Monckton Milnes aussi l'a orienté. A cette époque les mouvements sociaux ou philanthropiques, excités ou soutenus par les œuvres de Carlyle, de Charles Kingsley et de Disraeli, ne s'étaient pas encore ralentis. Le parti de Disraeli, la jeune Angleterre, comptait parmi ses membres aristocratiques Monckton Milnes [1], à qui on attribue l'idée et le nom du parti. La jeune Angleterre voulait, par des services réciproques et par l'influence des arts et des lettres, rendre moins rigide la séparation des différentes classes, et cherchait a vivifier la tradition, soit nationale, soit ecclésiastique. Se révoltant contre la conception intellectuelle et utilitaire des relations humaines, et désirant que le bien-être ne fût pas le monopole des riches, ce parti essayait d'améliorer la condition des classes moins fortunées par une lente évolution qui devait tenir place des programmes révolutionnaires de la première moitié du siècle.

Cette amélioration devait être l'œuvre non pas de l'Etat mais des particuliers. Louis Blanc, qui connaissait Milnes, nous dit que, lorsque les ouvriers du Lancashire étaient menacés de famine en 1862, il s'opposa à tout système de secours national,

[1] G. Saintsbury. *Miscellaneous Essays*, « *Young England* ». Le biographe de Milnes assure que Milnes ne fit jamais officiellement partie du mouvement bien que ce fût lui qui eut la première conception d'un parti qui devait s'appeler « Young England ». Sir T. W. Reid *Life of Monckton Milnes* I, 231, 319, 339.

désirant ardemment que la bienfaisance privée intervînt, qu'on l'encourageât et qu'on la stimulât [1].

Lorsqu'on considère que ce fut un aristocrate comme Milnes qui expliqua la constitution anglaise à celui qui avait exposé dans l'article sur Montalembert ses idées sur les devoirs d'une aristocratie, on n'est pas surpris quand Taine parle de féodalisme en décrivant l'état social de l'Angleterre, car on devine une sorte de parti pris féodal dans le programme préconisé par Milnes. Taine ne fut jamais partisan de la Jeune Angleterre ou du « Tory Socialism » dont elle relevait. Mais les relations qui existaient entre Milnes et Taine ont dû diriger l'attention de celui-ci sur l'œuvre sociale de l'aristocratie en même temps que l'affermir dans ses idées sur le respect de la tradition chez les Anglais.

Comme confirmation de ce que nous dit Taine sur les bons termes dans lesquels vivaient à cette époque les classes dirigeantes et les classes populaires, on peut citer Charles Kingsley, le promoteur du socialisme chrétien. Ecrivant en 1862 il constate, partout dans la Grande Bretagne, un changement de ton dans les rapports entre les « gentlemen » et les ouvriers. Il diagnostique, comme causes de ce développement, l'influence de la religion, la dissémination des principes libéraux, l'exemple d'une Cour vertueuse et bienfaisante. « Il n'y a pas d'aristocratie au monde, écrit-il dans un élan d'enthousiasme, qui se soit si honorablement repentie. Les jeunes aristocrates prennent part aux sports de l'ouvrier ; dans l'armée, la guerre de Crimée a amené des relations plus humaines entre l'officier et le soldat ». Kingsley pousse l'optimisme jusqu'à croire qu'on peut espérer dans une génération voir disparaître tous les préjugés et toutes les haines qui jusqu'alors ont séparé les différentes classes de la société [2].

En traçant le joli tableau riant de la vie provinciale anglaise, qui ressemble à la vision idéale de Renan : « un honnête gentilhomme de village, bien loyal, et un bon curé de campagne tout entier dévoué à l'éducation morale du peuple » [3], Taine oublie un des aspects de ce régime. L'activité sociale et philanthropique du *squire* ne va pas sans une certaine docilité de la part du villageois ; le squire le soigne, mais il veut le

[1] *Lettres sur l'Angleterre*, t. II, p. 244 (25 oct. 1862).
[2] *Alton Locke*. Préface de 1862.
[3] « *La Réforme Intellectuelle et morale* ».

diriger ; il visite sa chaumière, mais cette condescendance est payée par le droit de critiquer. Le squire ne regarde pas d'un bon œil celui qui fait preuve d'indépendance dans ses idées politiques ; sa femme se croit autorisée à gourmander ceux qui négligent l'office ou dont les idées morales ne cadrent pas avec les siennes. Cette surveillance, qui existe toujours, un peu modifiée, dans quelques coins perdus de l'Angleterre agricole, devient parfois tyrannique comme on le voit dans un des romans de John Galsworthy [1].

Pour Taine, la seule tyrannie c'est l'étatisme. C'est pourquoi il admire les institutions sociales anglaises, fruit de l'initiative privée. Nous avons exposé, en étudiant ses théories politiques, les raisons qui le poussaient à aimer un régime individualiste. La multitude et l'importance de ces institutions particulières, conduites presque toutes, lui disait-on, avec sérieux et conscience, le ravissaient. Il donne une longue liste de ces sociétés qui s'appliquent à tous les aspects de la vie anglaise, embrassant dans leurs programmes des buts aussi divers que le sauvetage des noyés, la conversion des juifs, l'avancement de la science et l'abolition des dîmes ecclésiastiques. Il explique ce fourmillement de sociétés particulières par le fait que l'Anglais se croit tenu de contribuer d'une façon ou d'une autre, au bien commun.

Afin de se rendre compte par ses propres yeux du fonctionnement des œuvres charitables, Taine visite une *Reformatory* et une *Ragged School* [2]. La première institution lui inspire l'observation que la charité anglaise est pratique, utilitaire. Une brochure qu'on donne aux visiteurs lui explique qu'il est plus économique de payer ici pour le jeune vagabond que de le laisser grandir ailleurs. Taine ajoute : « la charité anglaise s'autorise par les chiffres ». De même sa visite à la *Ragged School*, défrayée comme tant d'autres par les particuliers, lui fait observer que les Anglais sentent que l'école, mieux que la police, contribue à la sécurité de la rue. A l'hôpital il ne semble pas fâché de constater chez les infirmières, à l'instar de Florence Nightingale, l'absence de l'esprit dévot et mystique, et de souligner le fait que la con-

[1] *The Freelands* (1915).

[2] La Ragged School Union, pour la correction des jeunes vagabonds, avait été formée en 1844, époque où la criminalité avait atteint d'énormes proportions parmi la jeunesse. E. Hodder, *Life of a Century*, p. 453.

science laïque peut remplacer la ferveur religieuse. Il est intéressant de noter que, tout en insistant dans les *Notes* sur le confort et la propreté des *work-houses* il n'ajoute pas une observation qu'il avait faite dans une lettre datée d'Oxford : « on n'en montre aux étrangers que le beau côté ; la tyrannie et les tracasseries y sont grandes ; c'est pour cela que les pauvres meurent de faim plutôt que d'y aller »[1].

A Londres Taine assiste à une revue des volontaires (le 23 juin 1860). Ce spectacle, que Mérimée trouve très bête à cause du sérieux qu'on y apportait[2] et dont Esquiros décrit le pittoresque et l'émotion[3], inspire à Taine une forte admiration pour une institution « spontanée, libre, et fondée sur l'amour et l'intelligence du bien public » ; il observe que ces hommes sont enrôlés, habillés, armés à leurs propres frais, sans intervention ni aide du pouvoir central ; les grands aident les petits et les souscriptions particulières ont afflué[4]. « Ce que cette institution a provoqué de réunions, de raisonnements, d'enquêtes, de lettres publiques dans les journaux, on ne saurait le dire ; il est clair, pour moi, ajoute-t-il, que le *self-government* entre autres avantages, a le privilège de mettre en jeu à chaque instant toutes les facultés pensantes d'une nation »[5].

A Manchester et aux environs Taine admire les *mechanics' institutes*, les bibliothèques, les écoles, les établissements divers d'instruction et de récréation publiques ; il affirme de nouveau combien lui plaît l'esprit de toutes ces institutions, l'initiative des particuliers qui améliorent la chose publique et font les affaires de l'Etat sans avoir recours à l'Etat. *Self-help*, ce grand mot, si peu compris, selon lui, en France, est partout le refrain de Taine lorsqu'il s'agit des institutions anglaises.

Ce même régime de liberté et de pleine activité individuelle, il le retrouve dans l'éducation anglaise, dont il fait

[1] *Corres.* III, 134. Pour une critique sévère des work-houses, voir l'article de L. Davesiès de Pontès. Tout en admettant la propreté de ces institutions il fait un tableau navrant des conditions des Casual Wards (quartiers éventuels). *R. D. M.* 1er nov. 1859.

[2] *Lettre à une inconnue*, II, p. 107.

[3] *L'Angleterre et les Anglais*, II, p. 278.

[4] *Notes*, p. 237.

[5] *Ibid.* p. 238.

une description tout à fait bienveillante. Evidemment il ne s'est pas renseigné auprès de Matthew Arnold qui était loin de partager son enthousiasme. Selon Arnold, la France possède un système d'écoles où les classes moyennes reçoivent à peu de frais un enseignement excellent tandis qu'en Angleterre, à part cinq ou six collèges où il est excessivement coûteux, l'enseignement se trouve dans un état déplorable. Notons tout d'abord que Taine ne vit que l'éducation aristocratique, Harrow, Eton et Oxford. Sur les écoles primaires, qui prirent une si grande extension de 1860 à 1870 [1], devenant à cette date des institutions d'Etat, il ne nous dit rien. Il se tait également sur les *Grammar Schools* et sur les *Private Schools* où la classe moyenne recevait l'éducation « la pire qui soit au monde, ou presque » [2]. L'Université de Londres, fondée vers 1836 pour fournir un enseignement supérieur aux dissidents qui, par le fait de leur religion, se trouvaient exclus d'Oxford et de Cambridge, n'attire pas non plus son attention. Il note simplement qu'il y a « quelques étudiants à Londres ».

Ce qui plut à Taine dans le régime de l'école anglaise, ce fut l'éducation saine. D'abord, par le système de pensions (house-system), les élèves étaient groupés, et chaque groupe d'environ une douzaine vivait en famille avec un professeur et sa femme. Puis ces écoles, au lieu de s'écraser dans les grandes villes, étaient à la campagne. L'absence de surveillance étroite, la grande part de liberté laissée aux élèves, formaient en eux des habitudes d'initiative et de responsabilité ; de plus, la grande place faite aux sports et l'importance moindre accordée au travail, tout cela faisait des « âmes plus saines ». En même temps le système des moniteurs (prefects) comportait une préparation à la vie et aux devoirs d'un citoyen ; ajoutez la culture et l'éducation politique résultant des « Debating Societies ». Taine conclut qu'en politique un

[1] Nombre d'écoles primaires en 1860 : 7.270 ; en 1870 : 10.949. Traill *Social England* VI.

[2] Matthew Arnold « *Schools and Universities on the Continent* » (1868), cf. Plowman, T. F. : « Quant aux écoles pour la classe moyenne, elles étaient souvent au-dessous de tout. Souvent un homme qui n'avait pas réussi dans les affaires se faisait maître d'école, puisque cela demandait peu de capitaux et presque pas de titres. L'enseignement consistait en « catéchismes » et listes de questions dont on apprenait par cœur les réponses stéréotypées ». *In the Days of Victoria.*

écolier d'Eton sait plus que la plupart des députés français [1]. Somme toute, l'écolier anglais vit dans un milieu naturel et complet tandis qu'en France l'écolier, surtout l'interne, se trouve, selon Taine, ennuyé, aigri, trop précoce par suite du surmenage qu'il subit dans une « cloche artificielle » [2].

Pour admirateur qu'il soit de l'ensemble, il ne laisse pas cependant d'énoncer quelques critiques. Naturellement timide, il s'inquiète des « dangers » du cricket, du football, de la boxe, et des instincts rudes que développent ces exercices ; il est ébahi par le système du *fagging* et par l'usage des verges et il ne comprend pas le moins du monde que des écoliers aient pu protester contre le remplacement du fouet traditionnel par une amende. Rien d'étonnant s'il remarque chez ces « jeunes barbares » pour employer le mot d'Arnold, les vices de gloutonnerie et d'ivresse. Pour ce qui concerne l'enseignement, question secondaire serait-on tenté de dire en lisant ce chapitre de Taine, il le trouve « tout grammatical et positif ».

A Oxford il constate également le caractère tout « solide et positif » des études [3]. C'est un enseignement plutôt fait pour fortifier l'esprit que pour l'ouvrir : on en sort comme d'une gymnastique [4]. Taine est moins dur pour l'université que ne l'était Arnold qui cite comme exact un article d'une revue étrangère : « Le vide se fait autour des chaires de l'université ; les hautes études ont des représentants que personne n'écoute et ne comprend ; l'étudiant reste toujours écolier ». Arnold ajoute : « lorsque je compose mes conférences je suis obligé de penser au public qui me lira, non pas aux morts (dead bones) qui m'écouteront » [5].

Taine remarque que, tandis que l'écolier anglais a plus de liberté que l'écolier français, l'étudiant en a moins. Il approuve cela comme il approuve la vie plus saine que mènent les jeunes gens d'Oxford par comparaison avec celle des étudiants de la Sorbonne, et il saisit l'occasion pour prêcher un petit sermon à l'intention de ces derniers. Il ne dit rien de la vie

[1] *Corres.* IV, 134.

[2] Taine a repris cette idée dans son étude sur l'Ecole. *Régime moderne*, p. 368.

[3] *Corres.* III, 147, 149, cf. Emerson : « The logical English train a scholar as they train an engineer... Oxford is a Greek factory ». *English Traits.* Ch. XII.

[4] *Notes*, p. 331.

[5] *Letters*, I, p. 226 (le 6 juin 1863).

joyeuse, du goût parfois excessif pour les courses qui n'étaient pas cependant inconnus à Oxford. Le spectacle de ce club de jeunes gens nobles et riches menant une vie presque entièrement athlétique parmi les arbres séculaires, les vertes pelouses, et les architectures ciselées d'Oxford, cette « Reine de Poésie » qui, selon le joli mot de Matthew Arnold, « du haut de ses tours murmure les derniers enchantements du moyen âge », ravit l'esprit et le cœur de Taine. La seule critique sévère qu'il fasse porte sur les distinctions sociales, la division des étudiants en nobles, roturiers (*commoners*) et boursiers, chacun avec sa robe distinctive. Quoiqu'on l'ait accusé d'être aristocrate il y a bien chez lui une haine de l'inégalité. C'est seulement lorsque « l'inégalité blessante » dans la vie sociale produit la prospérité politique qu'il veut l'admettre [1].

Le chapitre sur l'éducation a un peu l'air d'être une leçon et une critique à l'adresse des Français. C'est le cas également semble-t-il, pour ses remarques sur la justice. Certes Taine constate qu'en l'absence d'un code et de tout enseignement légal philosophique, c'est l'usage ou même la routine qui l'emporte. Mais il cite le principe du droit anglais qui veut qu'un homme soit tenu pour innocent tant qu'il n'est pas prouvé qu'il est coupable. Les accusés sont interrogés par des avocats, le juge n'est que le modérateur des champions, jamais il ne fait voir l'esprit de persécution, le désir de venger la société. Taine se laisse aller jusqu'à l'enthousiasme en parlant du rôle du juge : « Lorsque le juge prononce, c'est avec l'autorité et l'impartialité d'une conscience absolument convaincue. Il ne déclame ni invective... et, quand à la sentence légale il ajoute le blâme moral, la gravité et la noblesse de son accent deviennent admirables. Maintes fois, il m'a semblé que la justice elle-même, si elle avait une voix, parlerait ainsi [2] ».

Cependant Taine ne manque pas d'ajouter qu'il y a un défaut : l'individu est plus protégé que la société et beaucoup de malfaiteurs échappent, faute de preuve. Cela est bien le point de vue de beaucoup de Français ; ils croient que ce sont les seuls malfaiteurs qui souffrent par des restrictions à la

[1] Voir le chapitre sur Thackeray, *Litt. angl.* V.
[2] *Notes*, p. 284.

liberté de l'individu. C'est pourquoi, aujourd'hui même, la liberté de l'individu, protégée d'une façon très sévère en Angleterre [1] depuis le *Habeas Corpus*, n'est pas encore pleinement assurée en France, faute de l'application d'une loi exigeant la responsabilité personnelle des fonctionnaires.

Jusqu'ici nous avons regardé avec Taine le beau décor de l'Angleterre de 1860-71, et c'est un peu une Angleterre idyllique, une Angleterre de Tennyson. Mais cette *mulier formosa* dont il nous trace le portrait avec amour, *desinit in piscem*. Bien qu'il s'attarde volontiers à décrire la douce vie de province si tranquille dans les *country-seats* blottis au milieu des chênes parmi lesquels broutent des daims et d'énormes bœufs ; bien qu'il insiste sur le bien-être matériel, les raffinements de luxe et de confort, Taine ne peut oublier qu'à Londres les splendides hôtels de la noblesse et de la bourgeoisie côtoient des ruelles ignobles remplies d'une vie grouillante et hideuse. Il a vu Manchester, type de la ville industrielle, lugubre, sale, autour de laquelle s'alignent les débris de minerai ; il a regardé les longues rangées de maisons basses aux briques salies par le brouillard et la suie, et qui abritent une population agitée et bruyante d'ouvriers et d'ouvrières. La vue des manufactures le fait songer à une grande caserne construite à bon marché, un *work-house* pour quatre cent mille personnes, un pénitencier de travail forcé. Il plaint l'existence violentée, contraire aux instincts naturels de l'homme, que mènent les pauvres « operatives » dans ces vastes prisons. Il jette un coup d'œil dans les maisons ouvrières où grouillent des tas de petits enfants, blonds, charnus, malpropres, sans bas ni souliers. Dans les rues, tendues de cordes en travers où sèchent des haillons, de grands garçons jouent avec des cartes crasseuses.

Chez les ouvriers plus prospères il distingue deux types saillants : l'athlétique abondamment nourri qu'on rencontre surtout dans les fabriques de fer et le flegmatique qui se trouve notamment dans les fabriques de coton. L'ouvrier en moyenne gagne 20 shillings par semaine ; bien que la femme et les enfants travaillent également à la fabrique, il a de la peine à vivre. Seuls les ouvriers habiles, supérieurs, arrivent

[1] Cf. *Corres.* III, p. 120.

à une aisance relative. Les autres, forcés au chômage, souvent affligés de nombreuses familles, poussés par le climat et par leur inclination naturelle vers l'alcool, ne vivent qu'au jour le jour [1].

Taine fait une comparaison entre la moyenne de bonheur en France et en Angleterre, prenant comme types le paysan français et l'ouvrier anglais. Le paysan, frugal, routinier, vit dans un cercle bien étroit ; mais il a son morceau de terrain, son capital visible qui lui donne la sécurité d'esprit et dont il jouit par l'imagination ; d'ailleurs son genre de vie est plus naturel. L'ouvrier anglais a, en revanche, plus d'idées et plus de notions en tous genres, plus d'intelligence en matière sociale, politique, religieuse. Taine ne fait pas le compte mais, à en juger par d'autres passages, il croit que le paysan a la meilleure part [2].

Il est intéressant de constater que Taine, tandis qu'il admet l'hostilité entre les ouvriers syndiqués et les patrons, fait qui cadre mal avec sa conception d'une Angleterre moderne féodale, ne blâme pas les patrons de l'état lamentable dans lequel vivent, semble-t-il, la majorité des ouvriers. Il ne parle pas, comme Stendhal [3], d'un traité d'alliance offensive et défensive des nobles et des riches contre les pauvres. Le traité, en effet, n'était plus en vigueur. Il n'était plus vrai de dire, avec Stendhal, que les impôts, portant surtout sur les choses nécessaires, frappaient les pauvres plus que les riches [4]. Les mouvements sociaux et philanthropiques de la première moitié du siècle avaient réveillé la conscience nationale [5]. Cependant l'inégalité dans la distribution de la richesse avait frappé Taine comme autrefois Stendhal. Là la France avait l'avantage. En Angleterre, constate Taine, « le misérable est plus misérable, la destitution est un abîme » [6]. De là les tableaux qu'il trace des *slums* londoniens, où pullulent les pauvres en haillons sales et disparates : mendiants, voleurs et filles, enfants de

[1] Cf. Comte de Paris. « L'ouvrier arrive toujours à ne gagner que ce qu'il faut pour vivre ». *De la situation des ouvriers en Angleterre* (1873). p. 95.

[2] *Notes*, p. 393.

[3] Stendhal. *Correspondance inédite*, 14 août 1826.

[4] Cf. Rémusat : « En aucun pays, à notre connaissance, la taxation n'a été réformée dans un sens plus démocratique qu'en Angleterre. On a fait fort au delà de la stricte justice ». *R. D. M.* 15 janv. 1855.

[5] Voir L. Cazamian, *Le roman social en Angleterre*, ch. III.

[6] Louis Blanc a la même impression : *Lettres sur l'Angleterre*.

rues, « plus rabougris, plus blêmes, plus déformés, plus repoussants que les voyous de Paris » ; car le climat est pire et le genièvre plus meurtrier. Là se trouvent des familles sans autre lit qu'un tas de suie, là des « yahous femelles » ramassent des détritus sur des tas d'ordures. « Voilà une plaie, s'écrie Taine, la vraie plaie de la société anglaise. » De même à Manchester où il fait avec deux policemen la visite des mauvais lieux, logements de nuit, casino, maisons de filles et cabarets de voleurs, il écrit : « Toutes les deux minutes nous entrons dans quelque nouveau bouge ; au sortir de l'obscurité déserte, la salle basse, le poêle rouge, l'éclat violent du gaz, la troupe immonde de maigres figures anxieuses et dangereuses font penser à quelque soupirail de l'enfer. Certainement l'horrible et l'immonde sont pires ici qu'ailleurs ».

Chapitre VI

TAINE ET L'ANGLETERRE RELIGIEUSE

a) *La question religieuse à l'époque victorienne. Son importance aux yeux de Taine.*
b) *L'Angleterre religieuse de 1860-1871. Ce que Taine en a vu : les dehors, le clergé, les doctrines.*
Taine n'a vu qu'un aspect de l'Angleterre religieuse : le protestantisme ; du protestantisme il n'a guère vu que l'église large.
c) *Pourquoi Taine a ignoré le catholicisme anglais.*
d) *Influence de l'Angleterre religieuse sur la pensée de Taine.*

« The Victorians were a Church-going and Chapel-going people ».

H.-H. Asquith.

Dans une étude des rapports de Taine avec l'Angleterre de 1860-71 la question religieuse a une importance tout à fait spéciale. D'abord parce que, pour lui, les lois, les institutions politiques et sociales d'un pays dépendent de l'idée métaphysique qui y règne, c'est-à-dire, de la religion du pays. Ensuite parce que les visites en Angleterre marquent une évolution dans les idées de Taine sur la religion. Finalement parce que, dans la période que nous passons en revue, ce sont les idées religieuses, ou les idées sur la religion, qui dominent dans tous les milieux et qui donnent un aspect particulier à cette époque.

Une série d'événements avait dirigé l'attention générale sur les questions religieuses. Les premières années du règne de Victoria avaient vu se poser le problème des relations de l'église et de l'Etat [1]. Le mouvement d'Oxford avait abouti à la crise de 1845, et Newman, avec trois ou quatre cents pasteurs de l'église anglicane, avait été reçu dans l'église catho-

[1] Enquête gouvernementale 1835. Vers 1840 on mettait en œuvre les réformes dont l'enquête de 1835 avait montré la nécessité.

lique romaine. Cinq ans après, une bulle papale créant des diocèses anglais avait causé un orage et réveillé les vieilles haines contre les catholiques ; la populace, soulevée au cri de « Plus de papisme ! » brûla le cardinal Wiseman en effigie. La Bulle fut promulguée le 24 septembre 1850. Du 14 au 30 novembre non moins de 78 ouvrages contre l'agression papale firent leur apparition [1].

Ce n'était pas seulement l'église catholique qui ébranlait la confiance et la tranquillité de la conscience orthodoxe. L'église nationale subissait en même temps les effets d'une fermentation intérieure. Elle était divisée en deux camps hostiles, la haute église, résultant du mouvement d'Oxford, et l'église large, les libéraux. En 1860 quelques libéraux, et parmi eux Jowett et Mark Pattison, publièrent les « Essays and Reviews », recueil d'articles de tendance peu orthodoxe qui souleva une dispute dont le retentissement agita profondément non seulement l'église mais la conscience des laïques. Cependant les libres-penseurs, se fondant, à tort ou à raison, sur l' « Origine des Espèces » de Darwin, paru en 1859, attaquent le dogme de la création. L'Ancien Testament subit en 1862 un nouvel assaut par le livre de l'évêque Colenso sur le Pentateuque. L'état d'esprit de l'église, inquiétée par toutes ces innovations, est indiqué par la Déclaration d'Oxford sur l'inspiration et le châtiment éternel (1864). Ce manifeste, signé de 11.000 pasteurs, soutient que « toute question de science physique doit être référée à la lettre même de l'Ecriture sainte » [2]. A la fin de la période, la question religieuse se posa de nouveau à propos de la loi de 1870 sur l'Instruction publique, qui provoqua une agitation populaire sur le problème de l'enseignement religieux dans les écoles primaires.

Matthew Arnold, qui constate en 1873 que « le gros public s'émeut pour les questions religieuses, s'en mêle et veut les voir vidées à fond », peut écrire en 1881 que les « disputes religieuses ont pendant si longtemps touché au cœur même de la nation, qu'elles attirent encore beaucoup d'attention et créent des passions et des partis ; mais elles n'ont plus l'importance qu'elles avaient autrefois ». Il continue : « celui qui traite comme absorbantes la religion, la discussion religieuse,

[1] E. Hodder, *Life of a Century*.

[2] H. Walker. *The Age of Tennyson*, p. 159.

les questions d'église et de sectes, n'est pas en sympathie vitale avec le mouvement actuel de l'esprit humain »[1]. Ailleurs, il remarque que sur le continent on s'était déjà aperçu de ce changement d'orientation, tandis qu'en Angleterre on n'en avait pas encore conscience[2].

Avant d'étudier l'impression que fit sur Taine l'Angleterre religieuse, rappelons l'état d'esprit dans lequel il a abordé ce sujet. Tout libre-penseur qu'il était, il ne devait pas moins être porté à se trouver en harmonie, par son stoïcisme même, avec l'idéal protestant. Il s'était certes révolté contre les conceptions assez noires du protestantisme de Bunyan, de la sombre religion du *Pilgrims Progress* contre « les gémissements, les invasions de l'esprit, la croyance qu'on est damné, la vision du diable, les scrupules », qui tiennent une si grande place dans le *Voyage du Pèlerin*. « Oh, cher ami, écrit-il à Prévost-Paradol, laisse-nous voltairiens et spinosistes. Une fois l'hallucination épuisée il reste un lardoir moral dont on se picote incessamment et dont on assassine les autres... Arrière les bouchers, les fanatiques, les puritains, les inventeurs du cant »[3]. Cette idée d'un protestantisme étroit, ennemi de toute joie et de toute gaieté, on la retrouve dans les articles sur les écrivains contemporains que Taine publia avant son premier voyage, notamment dans l'article sur Dickens où il raille la sévérité protestante contre la joie et les passions. Les articles sur Thackeray et sur Macaulay ne sont pas plus bienveillants pour l'esprit protestant, tandis que l'article sur Carlyle, écrit après le voyage de 1860, prouve que Taine commençait à mieux comprendre l'âme puritaine.

Arrivé sur le sol anglais, il voit partout des signes qu'il est dans un pays où la Bible et la religion sont en honneur. Dans les salles d'attente de la gare ses regards tombent sur les grosses bibles enchaînées, à la disposition du voyageur qui attend son train. Le dimanche, il voit la « bourgeoisie décente, à physionomie sérieuse et sensée » allant remplir les temples anglicans ou dissidents. Il lit dans son journal la proclama-

[1] *Letters*, t. II, p. 106, 220-221.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 234.
[3] *Corres.* II, 134. Lettre du 20 avril 1856. Cf. lettre du 25 mai 1855 où il compare l'état mental des fondateurs de religions, y compris les Quakers, à celui des fous de Bicêtre et de la Salpêtrière (*Corres.* II, 99).

tion de la reine défendant, le dimanche, tout jeu de cartes ou de dés, tant dans les habitations privées que dans les tavernes, et commandant au peuple d'assister au culte. Il cite le mot de Stendhal : dans les pays bibliques la religion gâte un jour sur sept et détruit un septième du bonheur possible [1]. Il constate aussi que les journaux manquent ce jour-là, que les trains ne roulent presque plus et que les domestiques sont dispensés de leur service à table.

Dans toutes ces manifestations extérieures, dont plusieurs ne sont pas pour lui plaire, Taine est frappé surtout par les contrastes qu'elles offrent avec la France. Qu'il entre dans une cathédrale ou dans une église de village, ses observations lui inspirent toujours des réflexions sur la différence entre le catholicisme français et le protestantisme anglais, et il semble se complaire à adresser des critiques parfois cinglantes à une institution dont il avait eu à se plaindre. Il écoute avec délices la musique à l'abbaye de Westminster. « Ainsi compris, écrit-il à ce sujet, le culte est l'opéra des âmes élevées, sérieuses et croyantes. Rien de plus important ; il faut que chez un peuple l'église et l'office soient de niveau avec les sentiments, non pas seulement de la foule et des ignorants (car le public en France se compose selon lui de « femmes, de vieux cacochymes, de servantes et de gens du peuple »), mais de l'élite ». Ce dernier mot paraît réfuter une idée que M. Aulard semble prêter à Taine : que pour lui, comme pour Voltaire, la religion est simplement une chose utile pour refréner les instincts ou les révoltes du peuple [2].

A la musique grave d'une église de village il oppose le contraste du « plain-chant criard ou beuglé » des églises catholiques en France [3]. Pour le « Livre des Prières » il exprime également une forte admiration, soulignant la différence entre le ton imposant, passionné, et parfois lyrique de ce beau livre et les fleurs de rhétorique, les douceurs sentimentales des petits livres dévots du catholicisme français. Il oublie, comme des critiques catholiques dans l'*Union* et dans la *Revue de*

[1] Cf. Merimée, qui parle des « chances de suicide que le *Lord's day* ne manque pas de nous offrir ». *Ouvrage cité*, I, 307.

[2] « *Taine historien de la Révolution française* », ch. III.

[3] Cf. *Littérature anglaise*, III, 660, sur les chants religieux : « Quoique Français et né dans une religion différente, je les écoutais avec une émotion sincère ».

Dublin ne tardent pas à le remarquer, que le Prayer Book a été fait d'après les livres d'heures de la liturgie romaine. On pourrait en outre lui reprocher la comparaison du Livre des Prières avec les livres de dévotion privée ; le genre et l'objet des deux sont absolument différents.

Quand il considère les ministres du culte protestant, Taine exprime sur eux un avis non moins favorable. Il les compare à des magistrats, ce sont des « laïques un peu plus graves que les autres » ; il regarde comme l'œuvre essentielle de la Réforme ce rapprochement du prêtre et du laïque, et il cite la définition du ministre que donna Joseph de Maistre : « un monsieur chargé de vous tenir des discours honnêtes ». Rappelons en passant que Taine comptait parmi ses amis des clergymen à qui la largeur d'esprit ne faisait point défaut : Stanley, qui combattait la croyance en ce qu'il appelait « les rites magiques d'une caste sacerdotale » [1], Milman qui avait écrit pour la scène de Covent Garden, Pattison qui flirtait avec le scepticisme, Jowett à qui ses écrits avaient valu l'accusation d'hérésie. Ce que Taine voit dans le clergé, c'est justement ce qu'il avait vu dans la gentry : « le gouvernement exercé par les plus dignes, gouvernement respecté, stable et perfectible ». Stendhal avait remarqué que le pasteur était souvent fils d'un lord; on pourrait dire avec justesse que l'église était une profession pour les fils cadets des *squires*, et Taine ne manque pas d'opposer le « paysan mal dégrossi », qui pour lui représente le curé de campagne en France, au pasteur anglais, à la fois gentleman et homme du monde. Un Anglais qui connaissait admirablement la France, constata en 1875, la supériorité, du point de vue de la culture, mais non pas de la sainteté, du pasteur anglais sur le curé de campagne, et remarqua que le pasteur anglais, se tenant à mi-chemin entre le prêtre et le laïque, peut mieux juger l'esprit laïque et plus facilement rester en étroite sympathie avec lui [2].

Taine était si plein d'admiration pour le clergé de l'église anglicane qu'il se gardait de répéter des critiques émises par deux auteurs qu'il pratiquait beaucoup et qui lui ont fourni des renseignements pour ses *Notes sur l'Angleterre*. D'abord le Play constate l'absence presque totale du sentiment reli-

[1] R. E. Prothero, *Life and Letters of Dean Stanley*, p. 369.

[2] P. G. Hamerton « *The Intellectual Life* », p. 396-397. Taine avait écrit un article sur un livre de Hamerton (*Débats* du 28 janv. 1877).

gieux chez les ouvriers anglais, en forte opposition avec le sentiment dominant observé par lui dans les classes supérieures ; il trouve que les quelques cas de ferveur exceptionnelle se rencontrent parmi les dissidents et il indique une grave lacune dans les institutions religieuses : l'église de l'Etat néglige les classes ouvrières des villes [1]. Stendhal, parlant de la misère des paysans, des ouvriers agricoles, explique qu'ils ne s'en révoltent pas parce que le prêtre, souvent frère cadet ou ancien précepteur d'un lord, leur enseigne à respecter l'aristocratie. « Ils la regardent comme un des remparts de la constitution : on le leur a dit et ils le croient. Telle est la force d'une idée qu'ils travaillent douze, même quinze heures par jour, sans s'aviser de murmurer contre leur sort » [2].

L'étude du rôle du clergé amène celle de la doctrine dont il ressort. La Réforme avait bien, en effet, modifié, comme le dit Taine, le caractère officiel du prêtre et cela par suite d'un changement d'orientation doctrinale. En affirmant la responsabilité directe de chaque individu envers son Dieu, le protestantisme supprima le rôle intermédiaire du prêtre, et le pasteur eut dorénavant charge d'éducateur plutôt que celle de sacrificateur. Tout protestant, a-t-on dit, est prêtre, et certes l'autonomie morale dans le régime protestant est plus grande, car nulle autorité, nulle direction sacerdotale n'intervient pour contrôler le principe intérieur. Taine, moraliste sévère et ennemi du cléricalisme, est naturellement porté à regarder d'un œil bienveillant un système qui a pour seule base, tel qu'il le comprend, la morale. Avant de venir en Angleterre il avait déclaré que « la religion anglaise est peu dogmatique et toute morale » [3]. Naturellement c'est l'aspect du protestantisme qui attire le plus son attention. Lorsqu'il voit les bourgeois se rendre au temple chaque dimanche, il nous assure qu'ils y vont pour s'approvisionner de conseils moraux, pour rafraîchir leurs principes. « Pour eux, écrit-il, la morale n'est pas un objet de curiosité mais d'usage, un outil d'emploi quotidien auquel tous les dimanches il faut donner le fil ».

L'importance accordée à la morale, résultant de l'attitude

[1] *Les ouvriers européens*, p. 193.
[2] Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 109.
[3] Article sur Dickens, *Littérature anglaise*, V, p. 51.

de l'Anglais envers la religion, est ainsi expliquée par Taine : l'Anglais éprouve naturellement le sentiment de l'*au-delà*, témoin les idées de Spencer et de Mill sur l'inconnaissable. Réfléchi et enclin à méditer sur la vie humaine, il reconnaît l'au-delà tant dans le monde moral que dans le monde physique ; les puissances vagues et infinies qui nous dépassent, l'Anglais les concentre en une personne installée sur le trône du monde moral. Ainsi chaque homme sent au-dessus de sa tête une justice infinie. « Sur la doctrine, conclut Taine, on peut discuter : devant le sentiment on ne peut que s'incliner : il est sublime ».

De cette façon il réduit la religion protestante au sentiment du devoir ; c'est la théologie sans le dogme à la manière de Macaulay, on dirait presque le culte sans la religion, à la manière d'Arnold [1]. Le protestantisme n'est pas que cela. Mais ce sentiment, que dégage Taine et qui pour lui représente la religion anglaise, peut être considéré comme l'essentiel, sinon le tout, d'une certaine forme du protestantisme de l'époque victorienne. Moins dogmatique, moins rigide, plus doux et plus coulant que le calvinisme écossais ou français, le protestantisme que décrit Taine est celui de l'église large, de la *Broad Church*. Ce mot, né vers 1850, désignait non pas un parti organisé, professant des doctrines nettement formulées, mais une tendance, un état d'esprit. Essentiellement individualiste, l'église large concevait la religion moins comme un corps de dogmes imposé par une autorité divine que comme un sentiment personnel par lequel chacun règle, à son gré, ses rapports avec Dieu et se fait une idée indépendante du caractère et du rôle du Christ. Renan put se dire d'accord avec Jowett sur les croyances essentielles [2], car l'église large cherchait à mettre les croyances religieuses en harmonie avec les résultats constatés du savoir humain. Ce parti, dans lequel d'ailleurs Taine comptait plusieurs amis, était mieux fait pour lui plaire que d'autres formes que la doctrine anglicane revêtait à cette époque. Soulignons le fait que, dans les pages des *Notes sur l'Angleterre* consacrées à la religion c'est surtout à

[1] Cf. M. Arnold : Religion is morality touched by emotion ». *Culture and Anarchy*.

[2] « M. Renan emporta de ses entretiens avec M. Jowett l'impression que leur attitude envers la religion révélée était pratiquement identique ». J. E. C. Bodley, *France*, t I, p. 139

l'église large que pense Taine, alors qu'il accorde quelques lignes seulement à la basse église et à la haute église.

Des critiques français, notamment M. Victor Giraud et M. Lanson, se sont demandé comment Taine a pu ignorer le catholicisme anglais dont la renaissance vers ce temps présente peut-être, avec l'accroissement immense de l'influence des dissidents, le développement le plus important de l'histoire religieuse de l'Angleterre au XIXe siècle [1]. Montalembert, dans le livre sur lequel Taine avait écrit un long article, avait décrit le mouvement d'Oxford et la conversion au catholicisme de Manning, Newman, Faber et Wilberforce. Philarète Chasles, dans ses *Etudes sur l'Angleterre au* XIXe *siècle* (1850), s'était arrêté surtout devant le néo-catholicisme qu'il regardait comme symptôme d'une transformation importante et inattendue. Taine garde un silence absolu à ce sujet.

Pour passer sous silence le catholicisme, il avait les mêmes raisons que pour laisser de côté la haute église. D'abord il cherchait surtout, comme nous l'avons vu, le contraste entre la France et l'Angleterre ; il ne voyait que les grandes masses saillantes de l'Angleterre. Mais il y a d'autres raisons encore. Comme le catholicisme, la haute église insistait sur l'importance du prêtre, de l'office sacerdotal, de la hiérarchie, des rites. Que l'on envisage le mouvement d'Oxford et son corollaire la haute église, comme un retour à la tradition ecclésiastique, comme une réaction instinctive [2], ou comme un mouvement surtout rationnel par son refus du compromis et sa recherche d'une position logique [3], ce mouvement et cette église n'étaient pas faits pour attirer la sympathie de Taine qui regardait comme une qualité de ce « compromis ancien et légal », l'église anglicane, le fait qu'elle laisse quelque jeu au jugement libre de l'individu et qu'elle attache moins d'importance au dogme et aux rites qu'à la morale. Souvenons-nous aussi que Taine avait une théorie à soutenir : toutes les

[1] Vers 1814 les catholiques anglais furent estimés à environ 160.000. En 1899 on en compta environ 1.500.000. En même temps le clergé catholique s'augmentait ; ayant 400 prêtres et 4 vicaires apostoliques en 1814, en 1899 l'église romaine comptait 3.000 prêtres, 17 évêques dont un archevêque. Thureau-Dangin, *La Renaissance catholique en Angleterre*, t. I.

[2] Voir L. Cazamian « l'Angleterre moderne », p. 129 sqq.

[3] Voir G. K Chesterton « *The Victorian Age in Literature* ».

institutions anglaises relevaient de la conception du devoir, de la préoccupation de la morale [1]. La haute église et le catholicisme, sans rigorisme dans les mœurs et se pliant davantage aux nécessités de la vie sociale, se prêtaient moins à son dessein que le protestantisme presque purement moral. C'est parce qu'il trouvait dans le rigorisme moral du méthodisme, des dissidents, un appui pour sa théorie, que Taine ne l'a pas laissé de côté comme il a laissé de côté le catholicisme et la haute église.

Bien des années après, il semble s'être plus exactement rendu compte de l'état religieux de l'Angleterre. M. Bodley raconte que Taine lui avait fait remarquer en 1892 un paradoxe dans l'histoire religieuse contemporaine de l'Angleterre : tandis que l'église catholique romaine ne faisait pas de conversions parmi les classes populaires, dont le cardinal Manning était le *leader* vénéré, elle en faisait dans la classe moyenne, laquelle était opposée à ses vues sociales. M. Bodley témoigne de l'exactitude étonnante de cette appréciation [2].

Il est intéressant de noter que, bien avant les études de Taine sur l'Angleterre contemporaine, Rémusat constata dans l'église anglicane une tendance à remplacer le sentiment chrétien par le sentiment du devoir envers la société. Il l'explique par le fait que cette église enseigne une religion d'état, et par une théorie que Taine ne semble pas avoir remarquée, quoiqu'elle fût d'accord avec certaines de ses idées sur la psychologie de l'Anglais. Rémusat soutient que, pour intéresser les Anglais, les questions abstraites, tant en religion qu'en politique, ont besoin de revêtir une forme réelle et sociale [3].

Au rebours de ce qui s'était produit pour ses conceptions politiques, l'étude qu'il fit de l'Angleterre religieuse modifia très nettement les idées de Taine sur la religion. Au lieu de réclamer, comme après la lecture de Bunyan en 1856, la liberté voltairienne, ou de s'épancher, comme dans sa jeunesse, en tirades contre le christianisme, il préconise plutôt, mais sans espérer que la chose puisse se réaliser, l'application à la France du régime protestant. Dans des notes person-

[1] *Littérature anglaise*, t. I, *Introduction*.
[2] *Blackvood's Magazine*, avril 1893.
[3] *R. D. M.*, 15 sep. 1856.

nelles, datées d'octobre 1862, il avoue franchement qu'il a bien un idéal en religion, mais qu'il le sait impossible en France ; c'est « le protestantisme libre comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre... Mais le protestantisme est contre la nature des Français »[1]. Le mois suivant, il esquisse un projet de livre sur la religion et la société en France ; de nouveau il constate l'impossibilité d'y établir le protestantisme. La définition qu'il donne du catholicisme montre l'influence des idées qu'il s'était faites du protestantisme anglais : « dogme immuable et précis. L'interprétation du dogme aux mains du clergé. Le clergé point électif. La tiédeur religieuse en matière d'infini et d'au delà »[2]. C'est-à-dire qu'il voit dans le catholicisme romain le contraire de tout ce qu'il avait admiré dans le protestantisme anglais.

Une année après on nous le représente, aux dîners du restaurant Magny, expliquant les avantages et les commodités du protestantisme pour les esprits supérieurs, par l'élasticité du dogme et par une interprétation que chacun, selon la nature de son esprit, peut donner à sa foi. Il ajoute que les natures musicales sont portées au protestantisme et les natures plastiques au catholicisme[3]. Il sent, pourrait-on dire, que la musique rend mieux la rêverie et l'émotion vague, les aspirations indéfinies de l'âme germanique ou anglaise, l'âme des peuples protestants.

Les idées de Taine sur le protestantisme relèvent enfin de la même préoccupation que ses idées politiques. Il préconise la constitution anglaise parce qu'elle n'entrave pas, à son avis, le libre développement de l'individu dans ses aspirations à des connaissances toujours plus étendues, toujours plus exactes. L'important pour Taine est ceci : tandis que le catholicisme contemporain lui semble incompatible avec la science moderne et met partout des empêchements au libre essor de l'esprit spéculatif, le protestantisme « large et libéral » rend possible la conciliation de la religion et de la science[4]. La théorie, chère à Taine, que le protestantisme, à l'encontre du catholicisme, développe les habitudes de réflexion et de rai-

[1] *Corres.* II, 263.
[2] *Ibid.* Appendice, p. 386-387.
[3] E. et J. de Goncourt. *Journal*, II, p. 100.
[4] *Corres.* IV, 333, cf. *Régime Moderne*, p. 171, sqq.

sonnement, était partagée, à en croire un critique contemporain, par l'école philosophique à laquelle il appartenait. « C'est un paradoxe en honneur auprès de la secte positiviste et matérialiste que de croire à la déchéance des races latines, parce qu'elles n'ont pas rompu avec Rome, et à la supériorité des races saxonnes parce qu'elles ont adopté les doctrines de Luther »[1].

Lorsqu'on compare, dans ses ouvrages et dans sa correspondance, l'attitude de Taine envers le catholicisme contemporain et celle qu'il prend vis-à-vis du protestantisme on ne peut s'empêcher d'attribuer la bienveillance qu'il montre pour la religion chrétienne dans les *Origines* à l'opinion plus favorable qu'il s'était faite en Angleterre de la nature et des fruits des doctrines chrétiennes. Rappelons-nous à ce propos les funérailles protestantes que l'on a accordées à Taine sur sa demande. Elles ne prouvent pas, certes, que Taine ait accepté la doctrine protestante[2] car il se peut bien, comme le suggère Gabriel Monod, qu'il ait agi ainsi pour éviter qu'on fît de son enterrement l'occasion d'une manifestation anti-cléricale et politique. Mais elles marquent assez nettement quelle transformation s'était effectuée dans l'esprit de Taine depuis sa jeunesse et les lettres à Prévost-Paradol où il foudroyait le christianisme et toutes ses œuvres. Ainsi que le dit Henri Mazel, après avoir été un objet de scandale pour les dévots, il avait fini par devenir presque un appui[3].

Sur la « conversion » de Taine au protestantisme il y a un document intéressant dans un article écrit par un Anglais qui l'avait connu. « Taine me raconta avec beaucoup de simplicité, dit-il, comment lui et Madame Taine, nés catholiques tous les deux, s'étaient attachés à l'église réformée française... Tout philosophe qu'il était, il sentait la nécessité pour ses enfants d'une éducation religieuse ; mais après avoir examiné sans passion les manuels d'instruction usités dans le diocèse de Paris... il jugea impossible de soumettre leur esprit à une telle discipline. Ses préventions contre une éducation purement laïque restant toujours les mêmes, il prit la décision

[1] D. Bernard, l'*Union* du 22 mars 1872.

[2] Voir le discours du pasteur Hollard : « Il avait du christianisme tout ce qui amène l'homme au seuil de la foi ».

[3] *Revue blanche*, 15 août 1897

de devenir protestant jusqu'au point de confier à un pasteur de l'église réformée l'éducation de ses enfants »[1].

Selon d'autres le protestantisme de Taine était quelque chose le plus profond. A Fremantle, plus tard *Dean* de Ripon, il déclara : « Nous sommes protestants ». Le même témoin, qui fut reçu en visite à Annecy en 1890, affirme que Taine étudiait les idées chrétiennes contenues dans l'Oraison dominicale et ne voulait plus être qualifié d'athée ou de positiviste ; il acceptait la conception chrétienne de la vie telle que Stanley et Jowett l'avaient définie et préférait de beaucoup les théologiens anglais à leurs confrères moins pratiques de l'Allemagne[2]. Ce clergyman ajoute que Taine s'intéressait beaucoup à la Société de recherche psychique, témoignage appuyé par Mme Duclaux qui cite de Taine le mot : « En tout il y a encore un mystère d'Eleusis »[3].

---

[1] *J. E. C.* Bodley, *article cité*, cf. l'article du *Times* (le 8 mars 1893).
[2] « *Times* » du 16 mars 1893.
[3] *Athenaeum* du 18 mars 1893.

Chapitre VII

L'ANGLAIS SELON TAINE : SON ESPRIT, SON CARACTERE, SES MŒURS EN GÉNÉRAL

a) *Le but des voyages de Taine en Angleterre. Etude de l'homme.*
Sa conception de l'Anglais avant les voyages — générale et vague ; le contraste du génie latin et du génie germanique.

b) L'esprit anglais *selon Taine — un Guide de Murray. Information sans organisation. Causes et conséquences de cette forme d'esprit : le climat, les institutions, la société.*

c) Le caractère anglais. *Les* types. *Critique physique base de la critique morale. Le barbare moral : rudesse, la vie saine, la timidité. Rôle de la conscience et l'idée du devoir. Le* gentleman *anglais selon Taine et selon Emerson.*

d) Les mœurs anglaises *cadrent avec l'idée du climat et du caractère. Deux aspects généraux* (1) *vie de famille* (2) *les plaisirs grossiers.*
(1) *Vie de famille : idée d'autorité et de devoir, respect de la femme, fidélité conjugale.*
(2) *L'Anglais qui s'amuse : le théâtre, le Derby d'Epsom, les bals. Ivresse et grossièreté.*

e) L'Anglaise selon Taine : *son physique, son manque de goût. Les bas bleus. Le roman de la jeune fille. L'Anglaise et l'esprit de conversation.*

f) Conclusion.

> Il est vrai que du ciel la prudence infinie
> Départ à chaque peuple un différent génie ;
> Mais il est n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
> Change selon le temps comme selon les lieux.
>
> *Cinna* II, 1.

« Au fond, l'essentiel dans un pays, c'est l'homme », écrit Taine dans les *Notes sur l'Angleterre*, et ses voyages sont sur-

tout des voyages à travers les hommes. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend l'intéresse seulement comme indice du mécanisme de l'esprit et des sentiments des hommes. C'est ce trait qui fait la valeur des *Notes* ; partout dans ce livre on rencontre des théories qui jaillissent du cerveau fécond de Taine lorsqu'il se trouve en face de tel ou tel phénomène de la vie anglaise. Il cherche toujours à y découvrir ou un résultat nécessaire du climat et du caractère anglais, ou bien une « génératrice » de ce même caractère. Pour l'avoir quelquefois égaré, cette recherche continuelle des rapports psychologiques n'a pas laissé de lui inspirer beaucoup d'idées instructives et intéressantes, parfois amusantes.

Malheureusement les observations de Taine sont souvent faussées par son système car, de même qu'il était entravé, dans son étude de l'état politique et social de l'Angleterre, par des idées préconçues, de même il s'était trop tôt fait une idée de l'Anglais. Dès 1854 il définit l'Anglais par opposition avec le Français : « L'attention et la concentration produisent l'orgueil, la fermeté, l'égoïsme, la ténacité, la prudence, l'esprit d'affaires, l'esprit anglais. Le manque d'attention, la vanité, l'inconstance, la sympathie, la témérité, l'esprit de conversation, l'esprit français » [1]. Il le définit de nouveau, toujours avant son voyage, dans l'étude sur Montalembert qui date de 1857 et dans lequel il dépeint « l'homme concentré, intérieur » qu'on voit à travers les âges en Angleterre.

D'après quoi Taine avait-il formé sa conception de l'Anglais? Vraisemblablement d'après les moralistes et romanciers anglais du XVIIIe siècle, qu'il lisait dans sa prime jeunesse. Fielding dans son « Tom Jones » a pu lui donner une idée de l'Anglais adonné aux exercices brutaux, aux appétits violents ; Richardson lui aurait fait voir des tableaux touchants de vertu féminine. De plus il fréquentait beaucoup Stendhal et il avoue lui-même avoir trouvé, dans la correspondance de cet « homme divin », une foule d'idées sur l'Italie et l'Angleterre [2]. Cependant, moins méfiant que son prédécesseur, il ne se disait pas comme lui que « tout est plein d'exceptions dans ce monde », et devenait parfois la dupe des lois que Stendhal avait découvertes. Les études anglaises de

[1] *Corres.* II, 83. Lettre du 5 nov. 1854.
[2] *Ibid.* II, 99. Lettre du 2 mai 1855.

Philarète Chasles étaient aussi sans doute pour quelque chose dans la conception que Taine s'est faite de l'Anglais. « La principale idée qui circule dans ses quatorze volumes est celle de la différence qui sépare les races germaniques des races latines... Personne plus que lui n'a insisté sur cette idée et personne n'en a mieux vu les suites infinies ». C'est Taine qui rend hommage ainsi à Chasles dans les *Débats* du 27 mai 1866. Sans insister ici sur la place qui revient à Mme de Staël, dont les livres contiennent des idées sur l'esprit germanique que Taine n'a pas oubliées [1], ni celle d'Augustin Thierry, qui cherchait les causes des grands événements dans les différences des races, signalons l'importance d'Emile Montégut comme prédécesseur de Taine. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (le 15 novembre 1856) où il analyse les « English Traits » d'Emerson, il constate que « l'Angleterre représente essentiellement la civilisation barbare, la civilisation dont le germe était enfoui au fond de l'âme germanique ». Il nie que les races en Angleterre aient été croisées et il affirme que tout est germanique. Il signale aussi plusieurs traits du caractère anglais dont Taine devait se souvenir : le contraste entre l'esprit poétique et l'esprit pratique, la force de volonté et la force d'imagination, la dureté et la froideur s'alliant avec une timidité d'enfant et une tendresse de femme, le sauvage amour de l'indépendance et le respect de la justice.

Les premières études pour la *Littérature anglaise* nous montrent un véritable John Bull, robuste et pachyderme, grand mangeur de rosbif et buveur d'ale et de genièvre, lent à s'émouvoir, amateur de boxe et de sports violents, parfaitement indifférent aux abstractions. Ou bien c'est un Berserker qui apparaît, mais un Berserker en habit noir et en cravate blanche, s'efforçant pendant de longues périodes à un décorum trop tendu, puis soudain éclatant avec fureur. Pendant que l'élément puritain domine, l'Anglais moralise et ne cesse pas d'être ennuyeux ; puis, la tension relâchée, il s'adonne à des extravagances littéraires et morales. On dirait que le génie anglais ressemble à un volcan intermittent dont les éruptions sont toujours violentes et soudaines, tandis que le génie latin est semblable à une rivière peu profonde qui poursuit son cours régulier non sans monotonie.

[1] Voir le chapitre III de la présente étude.

La pierre angulaire du système de Taine est l'idée de race [1], et dans toutes ses remarques sur l'Anglais il y a l'opposition, sourde ou exprimée, entre le génie latin et le génie germanique. On ne peut s'empêcher parfois de penser que dans l'esprit de Taine il existait cette définition : « L'Anglais, c'est le contraire du Français ». Il aurait pu avouer avec Mérimée son étonnement « qu'à dix heures de distance les bipèdes sans plumes sont si peu semblables à ceux de Paris » [2], mais il ne recule pas comme lui devant une explication de cette différence.

La conception de l'Anglais comme représentant de la race germanique n'a rien de scientifique. Comment pourrait-il en être autrement? La science des races n'étant que dans son enfance, les mots pour exprimer les subtiles nuances de différence n'existent même pas. Taine a commis l'erreur qu'il a reprochée si amèrement dans les *Origines* aux révolutionnaires : il a essayé de bâtir un édifice avec des matériaux qu'on n'avait pas encore éprouvés.

Plusieurs aspects de l'opposition établie par lui entre l'Anglais et le Français sont frappants par leur vague. Dans l'introduction de la *Littérature anglaise* il base ses déductions sur un contraste assez forcé entre les deux nations. Pour donner plus de relief, il oppose au climat anglais et à la race anglaise, le climat et le caractère, non pas de la France, mais du seul Midi [3]. Puis dans les *Contemporains*, il choisit comme termes de contraste, Paris et la vie des boulevards d'un côté, l'Angleterre champêtre de l'autre. Ce sont des comparaisons pittoresques à coup sûr, mais nullement scientifiques. Renan, qui n'avait pas les mêmes préoccupations que Taine, souligne un aspect de la question que Taine a toujours écarté : « La similitude de l'Angleterre et de la France du Nord, écrit-il, m'apparaît chaque jour davantage. Notre étourderie vient du Midi et si la France n'avait pas entraîné le Languedoc et la Provence dans son cercle d'activité, nous serions sérieux, actifs, protestants, parlementaires. Notre fond de race est le même que celui des Iles-Britanniques » [4].

[1] Sur cette question voir P. Lacombe « *La psychologie des individus et des sociétés chez Taine historien des littératures* ».

[2] *Lettres à une inconnue*, II, 267.

[3] Cf. *Notes*, p. 80, 81.

[4] Renan « *La réforme intellectuelle* », p. 27.

Taine a suivi une idée populaire à l'étranger en regardant en bloc, comme une race homogène, les Anglais, les Ecossais et les Irlandais. Si l'on admet, ce qui n'est guère possible, que la population de l'Angleterre elle-même est purement germanique, que dire des pays celtiques comme l'Irlande et l'Ecosse? On est étonné de voir cependant que Taine cite des Irlandais comme Burke et Sheridan, chez qui les Anglais admirent les qualités d'esprit celtique qu'ils ne se reconnaissent pas à eux-mêmes, et s'efforce tranquillement de prouver que ce sont des esprits foncièrement germaniques. Renan, encore une fois, avait vu plus juste : « Les Iles-Britanniques, dans leur ensemble, constate-t-il, offrent un mélange de sang celtique et germain dont les proportions sont singulièrement difficiles à définir » [1]. Il était d'avis que l'Angleterre devenait chaque jour plus celtique et moins germanique, l'esprit celtique se manifestant par l'extrême douceur des mœurs. Mathew Arnold [2] et Henry Morley [3] insistaient également sur l'apport spirituel et artistique des races celtiques à l'intelligence germanique plutôt grossière. On peut conclure avec Renan qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique — ajoutons « ou la littérature » — sur l'analyse ethnographique, c'est la faire porter sur une chimère [4].

Il y a encore une objection qu'on pourrait faire à Taine à propos de sa conception de la race. Il ne veut pas admettre que la race se fasse et se défasse ; que l'imitation des voisins puisse modifier de fond en comble des caractéristiques depuis longtemps établies ; que les nations ne soient pas enfermées dans des cloisons étanches, et qu'au cours des siècles le mélange des idées non moins que le mélange de sang rende impossible de définir du même coup l'Anglo-Saxon et l'Anglais du règne de Victoria.

Examinons maintenant quelles sont, selon Taine, les caractéristiques de l'esprit anglais. Nous laisserons de côté les conclusions que Taine a tirées de ses études sur les écrivains con-

[1] Renan, *Pages françaises*, p. 55.

[2] M. Arnold, *Letters*, t. I, p. 129. Cf. *Study of Celtic Literature*, ch. V. VI.

[3] H. Morley, *English Writers*, t. I, p. 189 et *passim* (le tome I date de 1864).

[4] Renan, *Pages françaises*, p. 55.

temporains et nous nous tournerons vers les *Notes sur l'Angleterre* afin de voir ce que ses voyages lui ont suggéré à ce sujet.

L'intérieur d'une tête anglaise ressemble, nous assure-t-il, à un Guide de Murray : « beaucoup de faits et peu d'idées ; quantité de renseignements utiles et précis, petits résumés statistiques, chiffres nombreux, cartes exactes et détaillées, notices historiques courtes et sèches, conseils moraux et utiles en guise de préface, nulle vue d'ensemble, point d'agrément littéraire ; c'est un simple magasin de bons documents vérifiés, un memento commode pour se tirer tout seul d'affaire en voyage ». Cette définition curieuse et caricaturale fait penser à l'anecdote que raconte G.-H. Lewes, le biographe de Gœthe. Il imagine qu'un Français, un Anglais et un Allemand sont chargés d'exposer leurs vues sur le chameau. Le Français s'en va passer une heure au Jardin des Plantes ; de retour il écrit un feuilleton dans lequel il n'y a aucune phrase que l'Académie pourrait blâmer, mais qui n'ajoute rien à la science. L'Anglais part pour l'Orient et étudie les habitudes de l'animal pendant deux ans ; il revient, portant un gros volume, rempli de faits arrangés sans ordre, exposés sans philosophie, mais servant de matériaux précieux pour ceux qui travaillent à sa suite. L'Allemand, s'étant retiré dans son cabinet d'étude pour y construire par abstraction l'idée d'un chameau, n'en sort plus. L'Anglais de cette histoire, c'est un peu l'Anglais de Taine. On pourrait presque en dire autant pour le Français et l'Allemand, tellement les idées de Taine ressemblent aux généralisations populaires à ce sujet.

A quoi est due cette forme particulière de l'esprit chez l'Anglais? C'est cela qui est intéressant, car, qu'on accepte ou non ses formules, on est séduit par son habileté à expliquer leurs conséquences et leur origine. D'abord l'Anglais reçoit une éducation toute positive et grammaticale qui ne lui fournit point une conception générale de l'homme et du monde. Puis, toute la littérature, les romans non moins que les ouvrages graves, conspire à l'approvisionner de faits plutôt que de théories. Ajoutez à cela le goût des voyages, qui est presque une manie chez les Anglais. Mais, en fin de compte, le phénomène est expliqué par Taine comme un penchant inné de la race, une inclinaison héréditaire qui les pousse à ne se fier qu'aux faits, et à exiger la certitude. Il avait déjà dit en 1854 : « Les Allemands font des hypothèses intolérables,

les Français n'en font pas, les Anglais ne soupçonnent pas qu'on puisse en faire »[1].

L'absence d'idées générales trouve une compensation : le jeune Anglais n'a pas besoin, comme le Français, de se fabriquer de toutes pièces une conception idéale en politique et en religion ; il n'est pas pris entre deux partis irréconciliables ; pour lui le cadre est tout prêt : « la religion est presque raisonnable et la constitution est presque excellente »[2]. Ainsi l'intelligence, trouvant devant elle un compromis tout fait, ne s'occupe que de changements graduels, d'une portée très restreinte.

Le manque d'esprit généralisateur en Angleterre est démontré par l'état de l'administration. Tandis qu'en France la « raison ordonnatrice » a organisé la justice, l'instruction publique, l'armée, l'église, en Angleterre Taine constate, avec Matthew Arnold[3], le désordre, l'incohérence de l'administration, surtout celle de la justice, qui a évolué sans principe ordonnateur, selon les hasards de la coutume et des décisions souvent contradictoires des tribunaux. En cela les Anglais sont empiriques.

Dans la politique au contraire, cet empirisme est avantageux ; les faits accumulés par l'esprit anglais forment comme une « solide couche de bon sens » ; ils l'inclinent, comme par un instinct, vers le plus sage parti, et la libre discussion achève cette orientation. C'est ainsi que les ouvriers, ne généralisant pas comme leurs semblables en France, ne pensent pas, malgré leurs puissantes associations, à mettre la main sur le gouvernement[4].

L'Anglais, esprit essentiellement pratique, n'aime pas les idées pour elles-mêmes. Au rebours du Français qui veut savoir pour savoir, il veut savoir pour agir : l'arbre doit se juger aux fruits et la spéculation à la pratique. Seules les vérités applicables ne sont pas des chimères vaines. Ce trait de l'esprit anglais est celui qui a frappé tous les étrangers. Taine aurait pu le trouver dans Mme de Staël qui remarque

[1] *Corres.* II, 41.

[2] *Notes*, p. 331.

[3] *Letters*, I, 205.

[4] Cette idée fut suggérée à Taine par les Russell (*Corres.* III, 143). Ce fut également l'opinion d'Arnold (*Letters* I, p. 6) et de Louis Blanc. *Lettres sur l'Angleterre*, II (Lettre du 25 mai 1861).

que « les Anglais veulent à tout des résultats immédiatement applicables » et donne comme témoignage la philosophie anglaise, dirigée vers les résultats avantageux au bien-être de l'humanité [1]. Stendhal avait observé quelque part qu'il faut aux Anglais « une utilité pratique et dans la journée ». Emerson est du même avis : « leur logique est celle qui apporte du sel à la soupe, le marteau au clou, l'aviron au bateau. Leur vision pratique est très étendue. D'un scepticisme impénitent à l'égard des théories, ils se prosternent à terre devant un fait » [2].

Si précieuse qu'elle soit dans la politique, la disposition pratique de l'esprit anglais ne contribue guère à l'agrément de la vie sociale. L'absence d'idées générales alourdit la conversation lorsqu'elle ne la tue pas [3]. Les Français « pensent et parlent du même coup, sur les plus hauts sujets, en sautant de l'un à l'autre, par petites phrases vibrantes, et leurs idées générales, vivement lâchées, voltigent comme un essaim ; chacun a donné un résumé de sa pensée, en mots bouffons ou graves, avec excès, paradoxe et fantaisie, sans prendre ses saillies au pied de la lettre, ni chercher autre chose qu'une fête pour l'esprit ». L'Anglais, au contraire, s'astreignant à manier des faits, se trouve entravé par le poids du matériel brut et massif ; il veut instruire, mais ne sait pas amuser l'esprit. Ajoutons que si, comme le dit Taine, l'idée se transforme tout de suite en action, le libre jeu de la conversation où l'on émet des idées qu'on ne prend pas au sérieux devient impossible. En tout cas l'Anglais, réduit le plus souvent au silence, s'ennuie, nous assure Taine, au milieu de tout son luxe et son confort ; il bâille, se sent morose, et s'en va voyager. Serait-ce pour chercher une nouvelle accumulation de faits? C'est ce même ennui, si nous en croyons Taine, et en cela il suit Stendhal et Mérimée, qui rend l'Anglais si hospitalier.

Si Taine est porté si irrésistiblement à voir partout dans la vie anglaise des conséquences de la forme d'esprit des habitants, qui amassent des faits sans les organiser, c'est assurément parce que lui, esprit généralisateur à outrance, a dû sentir plus qu'un autre la répugnance des Anglais pour les sys-

[1] *De l'Allemagne*, 2e partie, ch. II.
[2] *English Traits*, ch. IV.
[3] Cf. Mme de Staël, *Corinne*, ch. XIV.

tèmes vagues et même pour tout système. Serait-ce parce que les masses hétérogènes de faits qu'ils rassemblent leur font trop bien apprécier la complexité des choses? Taine ne l'a pas remarqué, mais sûrement cela est pour beaucoup dans l'absence, ou la rareté, en Angleterre de grandes théories synthétiques, de systèmes ingénieux mais souvent mal établis, tels que ceux auxquels Taine lui-même se fiait avec un peu trop de candeur.

Venons maintenant à considérer avec Taine le caractère anglais. Nous avons constaté que, des écrits parus avant son séjour outre-Manche, il se dégage une sorte de caricature qui ressemble assez au John Bull de la tradition. Voyons ce que son observation personnelle lui a suggéré.

Pour se rendre compte des *types* de l'Anglais, Taine va s'asseoir sur un banc dans une promenade publique ou dans une gare. Tel un zoologiste fantaisiste qui, allant pour la première fois voir des animaux qu'il ne connaît que par ses livres, porte avec lui une collection d'écriteaux sur lesquels les noms sont inscrits d'avance, et en attache un au cou de chaque bête qui défile devant lui. Taine a bien ses étiquettes sur lesquelles on lit : *genre robuste*, bouledogue, animal de parade (portly), animal à l'engrais (overfed), animal de combat (fierce), taureau anglais. Sous la rubrique *flegmatique* il range d'autres espèces parmi lesquelles « la grande génisse grasse » et « l'oie femelle ». Une troisième catégorie comprend la « créature active et énergique ». Ce chapitre, c'est Taine qui nous le dit, est « l'application toute scientifique et la plus complète de la théorie des aptitudes ou dispositions maîtresses » [1]. Taine semble très porté à voir l'animal dans l'homme [2] ; on se souvient d'ailleurs de sa théorie du gorille féroce qui dort dans chaque être humain. Voyageant en Allemagne en 1870 il écrit, quinze jours après son arrivée : « Je commence à pouvoir classer les types moraux exprimés par les visages et les physionomies ». Il voit : les bêtes de somme, la bonne poule, la rêveuse enthousiaste, l'animal administratif, l'animal d'espèce grossière, le Germain antique [3]. Les Anglais le font penser

[1] *Corres.* III, 177.

[2] Cf. *Littérature anglaise.* Introd. Ailleurs il écrit : « L'homme est un animal par nature et par structure, et jamais la nature ni la structure ne laissent effacer leur premier pli ». *Notes sur Paris*, p. 267.

[3] *R. D. M*, 1er déc. 1920.

surtout à des bouledogues et à des taureaux. Il revient à son idée de John Bull qui contient, affirme-t-il, « l'essence et le fond du caractère national ». Il y a mieux que cela en Angleterre, ajoute-t-il, mais on ne se trompe pas trop si l'on prend ce type et ses analogues pour peindre les aptitudes et les inclinations les plus fréquentes dans la moyenne de la nation.

On craint fort qu'il n'y ait rien de plus scientifique dans ce tableau des Anglais typiques que dans la conception d'une race anglaise homogène. C'est encore une de ces généralités vagues qui amusent comme une caricature, et qui, bien que présentant des ressemblances avec la vérité, passe à côté d'elle. Taine voit les choses sous une lumière trop forte. Lorsqu'il délaisse le pinceau pour la brosse, il fait penser à ces artistes qui peignent d'énormes affiches murales ; comme eux, il cherche ce qui frappera l'œil du passant distrait : les lignes saillantes, des contrastes violents, des couleurs crues.

Suivant le principe qu'il formule dans une de ses lettres : « La critique morale a pour point de départ la critique physique », Taine entreprend de retrouver dans le caractère moral des Anglais le reflet de leurs traits physiques. Notons d'abord la rudesse qu'il découvre tant chez l'Anglais contemporain que chez les Angles et les Saxons, et qui est due surtout au climat, à l'humidité et au brouillard dans lesquels cette race vit depuis des siècles [1]. L'Anglais, « endurci, raidi, accommodé aux exigences de son milieu », ne songe aucunement à la jouissance fine et sensuelle. De là son goût pour les boissons âpres et brûlantes, comme l'ale et le genièvre, pour des mets dont la saveur est rehaussée par des piments, du poivre et des condiments indiens [2].

Cette rudesse permet aux Anglais de déployer une activité incessante, rendue nécessaire par la forme du gouvernement, par l'habitude des grandes dépenses et par des institutions comme le droit d'aînesse qui force les fils cadets à une vie de travail s'ils veulent atteindre une position sociale équivalente de celle de leur aîné. L'éducation donnée dans les écoles aris-

[1] Cf. les observations de Taine sur l'Allemagne : « L'aisance et le confortable si largement répandus sont un trait du XIXe siècle. Mais sous cet extérieur de civilisation, quelle rudesse native ! Primitifs et grossiers, voilà mon impression ». *R. D. M.*, 1er déc. 1920.

[2] Cf. Diderot : « Soit effet du climat, soit effet de l'usage de la bière et des liqueurs fortes, des grosses viandes, des brouillards continuels, de fumée du charbon de terre qui les enveloppe sans cesse, ce peuple est triste et mélancolique. *Correspondance*, lettre du 6 oct. 1765.

tocratiques et à l'Université d'Oxford, s'occupant plutôt de développer les muscles que d'aiguiser l'esprit, agit dans le même sens. L'activité n'est pas restreinte à la vie pratique, à la vie de travail ; elle se donne libre jeu dans les sports et les exercices en plein air. Taine approuve la nature salutaire de ce genre de vie ; c'est son admiration de la *vie saine* qui lui a fait tant préconiser le régime anglais. Cela n'est pas étonnant chez un malade comme lui ; souvenons-nous que, se reposant à Pau par suite d'une maladie, il a exprimé dans le *Voyage aux Pyrénées*, le regret que nous ne vivions plus, comme l'homme du seizième siècle, une vie de chasse et de combat [1].

Avant de connaître l'Angleterre, Taine était enclin à regarder comme le fond du caractère national l'orgueil et la raideur. Son observation l'a fait presque abandonner l'idée de raideur, malgré les témoignages de Stendhal et de Mérimée, qui se plaignent de la « hérissonerie » des Anglais. Il faut admettre aussi que l'orgueil traditionnel des Anglais a moins de place dans les *Notes* que dans les études antérieures. Taine est frappé plutôt par la timidité (shyness) qui, selon lui, n'existe que dans les races germaniques. Par elle, l'Anglais reste souvent naïf, innocent, primitif, la physionomie reste jeune bien plus tard qu'à Paris où elle se flétrit vite [2].

Mais s'il délaisse parfois ses théories sur l'orgueil et la raideur, Taine revient toujours à son idée de « l'homme concentré, intérieur. Il remonte le courant des siècles pour le retrouver à ses origines. Voyageant en Angleterre il pense à ces barbares germains : « Cette espèce de brute nue qui gît tout le long du jour auprès de son feu... entrevit le sublime dans ses rêves troubles... sa religion est déjà intérieure » [3]. De même l'Anglais contemporain, renfermé en lui-même, ne connaît pas les vivacités, les entraînements, les impétuosités qui rompent une ligne de conduite uniforme. Pour lui l'attrait du bonheur sensible est faible et, comme il s'est volontairement donné une consigne, il la suit jusqu'au bout [4].

La volonté dans le devoir. C'est là pour Taine la base du

[1] *Voyage aux Pyrénées*, p. 76, 114-115.
[2] Cf. Emerson, *ouvrage cité*, « Uncorrupt youth in the face of manhood. which is daily seen in the streets of London ».
[3] *Littérature anglaise*, I, p. 6 et 9.
[4] *Notes*, p. 84, 85.

caractère anglais. Tout déterministe qu'il soit, il se laisse séduire par le spectacle de la lutte morale. « Génératrice » du régime politique et social, fondation du sentiment religieux, l'idée de devoir apparaît comme le trait distinctif qui donne son caractère particulier à la littérature. Le germe de cette théorie, qui oppose l'*honneur* français au *devoir* anglais se trouve dans une formule spirituelle que Taine a exprimée en 1858 : « Au plus fort de l'élan, l'Anglais songe à ce qu'il se doit, le Français à ce que penseront les autres ; l'Allemand point »[1].

C'est par cette idée innée du devoir que l'Anglais arrive à une sorte de stoïcisme[2]. Cela était fait pour plaire à Taine, lui-même austère en morale, lui-même disciple de Marc Aurèle, détestant les grands cris et l'étalage de ses maux. Et il cite, encore une fois d'après Mérimée et Stendhal, comme exemple de ce sang-froid impénétrable aux angoisses physiques et morales, le cas d'un Anglais qui a perdu un proche parent.

Lorsqu'il fait le portrait de l'Anglais idéal, le *gentleman*, — et ces trois syllabes, écrit-il, résument l'histoire de la société anglaise — Taine l'appuie surtout sur les qualités morales, car, pour les Anglais, selon lui, l'essentiel du personnage est le cœur, non pas, comme pour les Français, l'esprit et l'élégance. « Un vrai *gentleman* est un vrai noble, un homme *digne de commander*, intègre, désintéressé, capable de s'exposer et même de se sacrifier pour ceux qu'il guide, non seulement homme d'honneur mais homme de conscience, en qui les instincts généreux ont été confirmés par la réflexion droite et qui, agissant bien par nature, agit encore mieux par principe »[3]. Cette définition est singulièrement plus riche que celle donnée par Emerson, à qui Taine semble être redevable de quelques traits de son portrait de l'Anglais. Selon Emerson, un « *gentleman* doit posséder un caractère politique, une position indépendante et publique, ou, du moins, le droit de l'assumer. Il doit avoir une richesse moyenne, soit la sienne soit celle de sa famille. Il devrait avoir aussi de l'activité physique et de la force... La race de gentlemen anglais présente

[1] *Corres*, II, 173, « *Notes sur l'Allemagne* ».
[2] *Notes*, p. 123.
[3] *Ibid*, p. 196.

un aspect de force virile qu'on ne trouve nulle part ailleurs parmi un nombre égal de personnes ».

Nous connaissons Taine assez bien pour deviner qu'il verra des mœurs anglaises ce qui cadrera avec ses impressions du caractère et du milieu. Lorsque nous considérons le tableau qu'il nous fait d'un barbare moral, d'un animal robuste, aux sens peu affinés, mais hanté par l'idée du devoir, passant sa vie sous un ciel nuageux et triste, parmi des brouillards presque sempiternels, nous entrevoyons déjà quels seront ses mœurs. Aussi ne sommes-nous pas surpris quand Taine nous assure que l'Anglais est poussé irrésistiblement dans l'un ou l'autre de ces deux sens : le home et la vie de famille d'un côté, les plaisirs grossiers et brutaux de l'autre [1]. Tels sont, en effet, les deux faits capitaux qu'il a discernés dans la façon de vivre des « Victoriens ».

Quel genre de vie mène-t-on dans ces cottages enguirlandés de roses et de lierre, dans ces châteaux qui se dressent majestueux parmi les arbres séculaires des parcs tant aimés par Taine, dans ces splendides hôtels du West End? L'habitation renseigne sur l'habitant. Ces maisons séparées et entourées d'un jardin, si petit qu'il soit, prouvent le besoin d'indépendance chez les Anglais qui n'accepteraient pas d'être enfermés dans les « grandes cages parisiennes ». Cette indépendance dont la famille fait preuve dans le choix de sa demeure se trahit dans les relations entre parents par une réserve beaucoup plus grande que celle qui est habituelle en France. Personne ne s'épanche librement, même au sein de sa famille, tandis qu'en France on s'unit pour passer librement et affectueusement la vie ensemble. Bien des observations de Taine sur la vie de famille pourraient se résumer dans une formule d'allure presque tainienne : tandis qu'en France l'unité est la famille, en Angleterre c'est l'individu.

L'individualisme est cependant contre-balancé, selon Taine, par le rôle formidable que joue l'autorité. Encore une fois, c'est la conception du devoir, l'idée d'obéir à une consigne, qui est en jeu. Cette fois cependant il tombe dans l'erreur par suite d'une connaissance insuffisante de l'anglais parlé. Il fonde

[1] Cf. Emerson, *ouvrage cité*, ch. VI : « Le climat lui fait aimer son home et passer beaucoup de temps à la maison ».

sa théorie de l'autorité paternelle sur le mot de « governor », employé par le fils pour marquer son respect envers son père [1]. Mais ce mot appartient à l'argot des écoles et bien loin d'être une expression de respect, est d'un ton décidément familier. Taine joue de malheur dans son choix d'une anecdote pour appuyer sa thèse : un fils, mourant de phtisie, n'ose pas retourner chez lui sans l'autorisation de son père. C'est un cas tout à fait exceptionnel et Fraser Rae s'inscrit en faux contre les observations de Taine sur la tyrannie familiale. Ici, comme souvent ailleurs, Taine n'a pas fait la critique du témoignage et a déduit une théorie en partant d'un fait isolé.

Où a-t-il pris cette idée de la tyrannie domestique? Chez Stendhal peut-être, qui insiste sur l'orgueil tyrannique du mari anglais, et dont Taine semble se faire l'écho ailleurs en parlant de la famille [2]. Mais probablement il voulait voir dans la famille la même manifestation du respect pour l'autorité qu'il a distinguée dans les institutions sociales. De plus, il appuyait sa théorie par des exemples tirés des romans ; témoin le *M. Dombey* de Dickens.

De même que l'autorité paternelle se base sur l'idée de devoir, de même la liberté dans les relations des sexes est fondée sur le respect de la femme. Là, Taine semble prêt à épouser l'idée anglaise. Il souligne le fait que le régime égalitaire en France développe le désir qu'a chacun de faire sentir aux autres qu'il les vaut et nuit au sentiment du respect ; par suite, les Anglais regardent les mœurs des Français comme des mœurs de commis-voyageur [3]. On peut se rappeler à ce propos la façon dont Taine s'est amusé à scandaliser un bon Allemand qui lui vantait la vie de famille en Allemagne : « J'ai fait naturellement, écrit Taine, l'avocat du diable ; je lui ai décrit nos mariages de convenance, la froideur des deux époux, la coutume de n'avoir qu'un ou deux enfants, l'habitude d'aller le soir dans le monde ». De cette façon de regarder les mœurs de ses compatriotes, quelque ironique qu'elle soit, il reste toujours des traces chez Taine lorsqu'il dépeint un ménage anglais et les mœurs domes-

[1] *Notes*, p. 120.
[2] *Notes*, p. 105, 106.
[3] *Ibid*, p. 95. Taine a pourtant remarqué un inconvénient à ce régime de liberté ; c'est la chasse aux maris, le gibier devenant quelquefois le chasseur.

tiques ; de même qu'en Allemagne il écrit : « Le manque de respect pour les femmes est un défaut capital de la France[1] ».

« Pour le Français, le mariage est ordinairement une fin, un pis aller[2], nous assure-t-il, tandis que le mariage anglais est la réalisation d'un petit roman que chacun porte dans le cœur. Cette institution est entourée d'un respect profond ; presque sans exception, dit-il, les femmes sont fidèles ; ici il suit la tradition de l'inattaquable vertu de la femme anglaise, tradition qui existe depuis Richardson et à laquelle Stendhal donne son appui[3]. Taine se met systématiquement à classer les causes de cet heureux état de choses : 1° les Anglaises ont plus de liberté ; 2° elles sont moins accessibles à l'illusion ; 3° elles ont des habitudes de réflexion... elles entendent parler politique à leur père ; 4° elles vivent une grande partie de l'année à la campagne ; 5° elles ont beaucoup d'enfants ; 6° elles poursuivent des occupations sérieuses, lectures et sports. Mais, cela était tout indiqué, au fond la différence s'explique ainsi : en France, le principe moral est fondé sur le sentiment de l'honneur, qui est variable, en Angleterre sur l'idée du devoir qui est inflexible[4].

En examinant les observations sur les mœurs anglaises de cette époque il faut tenir compte du fait que les visites de contrôle de Taine coïncidèrent avec un changement dans les mœurs amené par l'avènement au pouvoir d'une bourgeoisie fortement imprégnée des doctrines austères de Wesley, et par une cour puritaine. La différence entre l'attitude des nouveaux détenteurs du pouvoir, dont on peut prendre pour type Gladstone, cet homme d'Etat aux allures d'évêque, et celle des vieux païens qui survivaient de l'époque précédente, est plaisamment soulignée par les mots de lord Melbourne, qui n'ont aucunement l'accent victorien. « Cette damnée moralité va tout ruiner », s'écrie-t-il un jour, harassé par la recherche d'hommes vertueux pour remplir certaines charges à la cour[5]. Sa façon de parler de la religion est également étrange pour l'époque : « Je respecte la religion autant qu'un autre. Mais vraiment, lorsqu'il est question de

[1] *R. D. M.* 1er déc. 1920, cf. *Corres*, II, 177.
[2] *Notes*, p. 103.
[3] *Correspondance inédite*. Lettre du 14 août 1826.
[4] *Notes*, p. 107-110.
[5] Traill, *Social England*, t. VI, 320.

la mêler à sa vie privée[1]... ». Il semble que Taine, épris en bon bourgeois qu'il était, des mœurs bourgeoises de l'époque victorienne, ait voulu y voir un trait permanent des mœurs anglaises au lieu de n'y voir qu'une manifestation temporaire qui était elle-même une réaction et qui devait être suivie à son tour par une autre réaction en sens contraire. Son interprétation des choses est statique, non dynamique.

Regardons maintenant l'Anglais qui s'amuse. Taine affirme que la bonne compagnie ne fréquente pas les théâtres, à l'exception des deux opéras[2]. D'autres témoins nous assurent que, bien au contraire, la reine protégeait les acteurs, qu'elle avait à Windsor un théâtre particulier où allaient jouer successivement les meilleurs acteurs de Londres. Le patronage de la reine rendait de rigueur l'habitude d'aller au spectacle. Les évêques mêmes ne dédaignaient pas d'y assister[3]. Les seuls méthodistes, hommes austères et respectables, aux vues courtes, aux préjugés tenaces, avaient le théâtre en horreur. Leur méfiance a duré en effet jusqu'à une époque très récente.

Taine n'accorde pas beaucoup d'attention au théâtre, car, dit-il, on ne jouait presque rien sauf des traductions de pièces françaises[4]. Quant à la décadence de la comédie nationale il n'arrive pas à se l'expliquer par sa théorie. On pourrait suggérer que ce phénomène est dû à l'énorme développement du roman à cette époque. Le roman, par la liberté de ses allures, son adaptabilité, l'élément personnel qui y domine, était plus approprié aux goûts d'un âge surtout préoccupé des problèmes de la vie intérieure.

Quels divertissements reste-t-il à ces Anglais aux instincts barbares? Nous sommes quelque peu surpris que Taine ne dise rien du goût pour les combats d'ours, pour les exécutions, noté cependant par Emerson[5]. En dehors de la boxe et des sports athlétiques, Taine voit surtout les courses de chevaux

[1] G.-K. Chesterton, *The Victorian Age in Literature*, p. 42.

[2] *Notes*, p. 285.

[3] Esquiros, *L'Angleterre et les Anglais*, t. III, T.-F. Plowman, *In the Days of Victoria*, p. 156.

[4] Cf. Esquiros, *ouvrage cité*. *Fraser's Magazine* (mars 1872), témoigne que « les actrices et les acteurs français nous sont presque aussi familiers qu'aux Parisiens ».

[5] *Ouvrage cité*, ch. IV.

et les bals. Il va au Derby d'Epsom [1], véritable kermesse où se rendent les gens décidés à « s'amuser avec fracas ». Les paris sont pour l'esprit ce que l'eau-de-vie est pour le palais : un « excitant nécessaire à ces machines lourdes et rudes », il leur faut des impressions violentes, la sensation d'un risque énorme. L'explication de la passion nationale pour les chevaux et les courses est fournie par la vie gymnastique et rude, par le besoin du grand mouvement physique. Au Derby, le vice national de l'ivresse a beau jeu. Au fond de l'Anglais Taine retrouve le sauvage et il revient à sa théorie du « gorille féroce ». Mais eut-il raison d'affirmer avec tant de conviction que c'est le climat anglais qui pousse les gens vers l'alcool? A cette époque l'ivrognerie était le vice, non pas de la seule Angleterre, mais des Etats-Unis, du Canada et de l'Australie qui n'avaient pas à se plaindre d'un ciel toujours couvert et d'un air toujours humide et obscurci.

Le soir Taine visite les Argylle Rooms, sorte de Casino galant, ou les Cremorne Gardens, véritable Bal Mabille anglais. Là les manières sont vraiment rudes. On se pince, on se donne de grands coups de poing, tout en riant. Ce spectacle il faut le voir, écrit-il, pour comprendre les joyeuses fêtes rustiques du seizième siècle, la « Merry England » de Shakespeare, la pleine sève primitive de l'arbre que le puritanisme est venu tondre, élaguer, et rendre rigide autant que droit. Pour plaire aux Anglais qui fréquentent ces endroits (ce sont des bourgeois aisés pour la plupart) il faut un spectacle barbare, « un éclat grossier, une illumination en verres de couleurs, des femmes en grande toilette, des robes voyantes et panachées, des châles brodés de fleurs rouges et d'oiseaux exotiques » [2]. Là, comme au Derby, les gens se laissent aller à l'ivrognerie, et Taine se désole avec le sentiment amer et profond de la grossièreté et de l'impuissance humaine.

Dans les pages qu'il consacre aux amours irrégulières, il nous fait part de la difficulté qu'il a eue à faire parler les

[1] Taine se méprend en croyant que c'est la grande plaine verte qui donne son nom à cette réunion. Peut-être aussi s'est-il trompé en attribuant à des *gentlemen* la conduite scandaleuse d'une partie des spectateurs.

[2] Cf. Montégut : « Les lieux de plaisir, mieux que la boxe et le combat d'ours, portent témoignage de cette nature épaisse et animale que la civilisation n'a pu encore réduire ». *Le caractère anglais* (*Essais sur la littérature anglaise*).

Anglais de ce sujet. Notons en passant que ce passage est omis dans la traduction publiée par Fraser Rae. Taine y retrouve les mêmes caractéristiques de l'Anglais que partout ailleurs : plus de brutalité que de galanterie, besoin de respectabilité même dans un ménage irrégulier. A ce propos il raconte, un peu comme si elle venait de lui, une anecdote empruntée à Stendhal [1].

Avant de terminer ce chapitre sur les Anglais tels que Taine les a vus, disons un mot sur les Anglaises. Au physique, elles sont souvent jolies, d'un teint incomparable, d'une forte santé, tout cela grâce surtout au climat. Parmi elles il y en a de si adorables de candeur, de douceur, et de bonté que, devant elles, « on est tenté de baisser les yeux par respect ». Mais Taine n'est pas toujours si ému ; il se moque parfois de leurs « grands pieds d'échassiers » — est-ce le sol marécageux et spongieux qui explique cela? — et de leurs longues dents ; et il se demande, sans un sourire, si ce trait est cause ou effet du régime carnassier.

Malheureusement ces jeunes filles n'ont aucun goût. Leur toilette dénote, comme leur physionomie et leurs gestes, le manque d'habileté, de souplesse, et de tact. Partant elles manquent de coquetterie ; jamais elles ne lisent un journal de modes. Un des amis anglais de Taine, un pince-sans-rire évidemment, informe gravement son interlocuteur qu'en Angleterre une femme bien élevée ne lit jamais de telles platitudes. Taine saisit l'occasion de faire la leçon aux Françaises, coupables de telles lectures. « Mieux vaut avoir une robe mal faite qu'une tête vide » déclare-t-il, et il se lance dans un parallèle entre la vie de la *spinster* anglaise — telle la *maiden aunt* de la *Princesse* de Tennyson [2] — qui, préoccupée de questions sociales, attaque toutes sortes d'études arides, et la vieille fille française qui élève des serins, colporte des commérages,

[1] Stendhal raconte qu'un Anglais lui a dit un jour à Londres, en lui parlant de sa maîtresse avec ravissement : « Il n'y a chez elle rien de vulgaire ». Taine écrit : « Un Anglais vous dit, en parlant de sa maîtresse : Venez chez *my little girl*, elle est tout à fait une *lady* ».

[2] La *Princesse*. *Prologue* :

« Then the Maiden Aunt
Took this fair day for text, and from it preached
An universal culture for the crowd
And all things great ».

fait du crochet, et suit tous les offices. Une lecture attentive des romans de Thackeray et de Trollope aurait pu le renseigner plus justement sur la femme moyenne de l'époque, adonnée vaguement à la musique, se désintéressant de toutes les choses de l'esprit, et absorbée dans le ménage — le type qu'il appelait, lorsqu'il le voyait en Allemagne, « le bon petit cœur bien *heimlich* et gentil » ou « la boulotte purement domestique et tricotante, perdue dans les confitures ».

N'oublions pas que la plupart des femmes que Taine avait rencontrées à Londres et à Oxford étaient des bas bleus, quoique, nous assure-t-il, elles n'eussent rien de la pédante. Mais laissons là ces femmes savantes et écoutons Taine qui analyse le roman de cœur d'une jeune fille, car toutes en forgent un avant de se marier. Mais elle « ne rêve pas des effusions, des promenades sentimentales la main dans la main et au clair de la lune ». L'Anglaise est pratique. Elle ne pense qu'à sa part dans un travail, elle veut être « l'auxiliaire, l'associée utile de son mari dans de longs voyages, dans tous les travaux même ennuyeux et dangereux ». Témoin Mrs Livingstone et lady Samuel Baker.

Prendre comme typiques deux cas comme ceux-là, c'est beaucoup affirmer. Mais Taine ayant annoncé que les Anglais sont pratiques, il faut bien que tout concorde à prouver sa thèse. Et puis, cette idée cadre mieux avec la conception de devoir qu'un sentimentalisme qui rêverait de tendres effusions.

Ce qui ravit Taine chez les Anglaises, c'est l'accueil bienveillant et amical qu'elles lui avaient fait. « On est bien plus à l'aise qu'auprès d'une Française, écrit-il avec conviction. On n'a pas la crainte vague d'être jugé, raillé, on ne se sent pas en présence d'un esprit affilé, perçant, tranchant, qui d'un trait va vous couper en quatre, ni d'une imagination exigeante, ennuyée, qui réclame des anecdotes, du piquant, du brillant, de l'amusement, de la flatterie, toutes sortes de friandises, et vous plante là si vous n'avez pas de bonbons à lui offrir. La conversation n'est ni un duel ni un concours ; on peut présenter sa pensée telle qu'elle est sans l'enjoliver ; on a le droit d'être ce qu'on est, ordinaire ». Est-ce bien là le Taine que Sainte-Beuve, à en croire Alphonse Daudet, raillait de sa tournure galante et de ses prétentions féminines? [1]

[1] *Le Journal* du 6 mars 1893.

Plusieurs aspects de cette étude de l'Anglais méritent une observation. D'abord le ton généralement bienveillant qui caractérise le livre, en fort contraste avec le ton des *Notes sur Paris*. Dans les deux études Taine adopte le point de vue victorien, ou peu s'en faut ; c'est-à-dire qu'il s'occupe de morale consciemment ou inconsciemment. Ainsi lorsqu'il décrit la façon de vivre des respectables Anglais il est plutôt content ; lorsqu'il dépeint la vie si différente des salons et des boulevards parisiens il laisse libre jeu à son ironie et à son amertume. Sa « seconde âme » était bien anglaise.

Dans les portraits de l'Anglais on est surtout frappé par l'influence des idées préconçues sur les observations. Taine a vu les Anglais, comme Milton a vu la nature en se servant de livres comme lunettes. Remarquons aussi la façon dont il a fait pour ainsi dire une mosaïque, choisissant toujours ses pièces avec un souci plus grand de forts contrastes que d'harmonie, mais de contrastes qui mettent en relief le thème central. Les matériaux, il les a pris un peu partout : des choses vues, des anecdotes racontées par ses amis, des revues, des études scientifiques, des romans, mais surtout des livres.

Finalement il a accepté comme définitif le caractère anglais tel qu'il se manifeste entre 1860 et 1871. C'est cependant le moment où tout va crouler et de la fin du compromis de l'époque devait naître une Angleterre transformée, tellement différente de l'ancienne que les façons de voir des « Victoriens » paraissent souvent à l'Anglais moderne les façons d'une race étrangère. Traitant de l'Angleterre du milieu de l'époque victorienne, Taine pouvait juger que le fond en était essentiellement religieux. La préoccupation de l'au delà modelait toute la vie de ce temps-là. On aurait pu dire que l'Angleterre était une nation de *church-goers* et de *chapel-goers* fièrement soumise dans la grande majorité à la sévère morale conventionnelle, à une respectabilité toute bourgeoise, personnifiée dans la déesse Mrs Grundy. Par suite des empiètements de la science, par réaction contre l'étroitesse de la conception victorienne de la vie, pour une infinité d'autres causes insaisissables, les croyances s'effondrent et la vie se transforme. Moins sûres d'une existence dans l'au delà, mais fortes de leur sécurité matérielle, les masses se montrent de plus en plus occupées à jouir de l'existence actuelle. De là une évolution radi-

cale dans les mœurs. Ce changement, annoncé déjà dans *Erewhon*, premier roman de Samuel Butler, se reflète très clairement dans la littérature qui exprime le nouvel esprit de révolte. Un Thomas Hardy est aussi loin d'accepter le Dieu des Victoriens que l'est H.-G. Wells d'accepter leur compromis social. La nouvelle école réaliste qui compte des écrivains comme George Moore, Gilbert Cannan et Compton Mackenzie réclame, comme John Galsworthy, les droits de la passion aux dépens de ceux de la morale traditionnelle. Petit à petit la nation semble glisser dans une sorte de paganisme tolérant et aimable qui est la négation la plus absolue du « victorianisme » et qui façonne un type d'Anglais pour qui l'esprit victorien devient de plus en plus difficile à comprendre.

Chapitre VIII

L'INFLUENCE

I) *i. L'accueil fait en Angleterre à la* Littérature anglaise et *aux* Notes sur l'Angleterre. *Les articles de revues depuis* 1861.

ii. Taine et les critiques anglais : Matthew Arnold. Bishop Thirlwall, Milman, Dowden, Saintsbury et autres. Influence toute générale de Taine en Angleterre. — On refuse d'accepter son système.

II) *Influence en France des* Notes *et de la* Littérature anglaise *sur les écrivains qui se sont occupés de choses anglaises : Scherer. Montégut. Beljame, Paul Bourget, André Chevrillon, J.-J. Jusserand, Demolins, Boutmy, Bardoux, Mantoux, Cazamian, Elie Halévy, Descamps.*

Taine fut présenté au public anglais par une étude de W. Fraser Rae dans la *Revue de Westminster* où J. Stuart Mill fut longtemps rédacteur en chef. C'était l'organe des « Philosophical Radicals », parmi lesquels Taine comptait plusieurs amis. L'article, qui date de 1861, porte sur les premiers essais critiques, y compris ceux qui devaient composer l'*Histoire de la littérature anglaise*.

Les remarques de l'introducteur roulent tout particulièrement sur la nouvelle méthode apportée à la critique littéraire. Il souligne la gaieté de cœur avec laquelle Taine s'immole sur l'autel du système. Il lui applique l'objection que celui-ci avait faite à Niebuhr : « Selon la coutume des novateurs, il force la vérité jusqu'à ce qu'elle devienne erreur ; exagérer est la loi et le malheur de l'esprit humain ; pour atteindre le but il faut le dépasser ». Cependant Fraser Rae ajoute que Taine « a la faculté de ranger les faits avec beaucoup de subtilité et d'habileté, de les diriger contre un point donné et d'obtenir en apparence une victoire facile et décisive... Il a fabriqué un système qui sert à couper les nœuds qu'il ne sait

pas défaire ». En fin de compte, le critique de la *Revue de Westminster* fait plus de cas de l'homme que de son système, étant d'avis que les jugements critiques ne sont qu'affaires d'opinion, sujettes à être mises en question et renversées.

Quant aux jugements de Taine sur les écrivains contemporains, Fraser Rae le félicite d'avoir commis très peu des erreurs que font habituellement les étrangers. S'il lui reproche d'avoir surfait Dickens, il est parfaitement d'accord avec les jugements sur Thackeray et Tennyson et il constate (comme Mill lui-même d'ailleurs) que nul meilleur exposé de la philosophie de Mill n'avait paru.

Après la publication de la *Littérature anglaise*, le même critique décrit le livre comme « l'histoire la plus approfondie et la plus remarquable qui existe encore de l'abondante et splendide littérature de l'Angleterre... Quelles que soient les objections que peuvent soulever certaines des doctrines de M. Taine, il est indiscutable qu'il a caractérisé les diverses époques de la littérature avec une originalité et une précision singulières, qu'il a analysé les ouvrages des plus grands écrivains anglais avec une rare pénétration, qu'il a présenté les résultats de ses recherches avec une plénitude, avec une vigueur et une maîtrise de pensée qui dénotent une connaissance de notre littérature à la fois minutieuse et large, et une faculté d'admirer tout ce qu'il y a de noble en elle, aussi personnelle que peu commune ».

Rappelant que Taine néglige l'élément celtique, Rae observe qu'on pourrait admettre cet élément sans détruire la valeur des spéculations de l'auteur, mais que cela rendrait nécessaires un remaniement et un élargissement de sa théorie. « C'est l'étroitesse et non pas la tendance de sa doctrine qui nous mécontente ». L'article se termine par un grand éloge : « Aucune autre histoire de notre littérature ne peut être comparée à celle de M. Taine pour la largeur et la force de la pensée, pour l'éclat du style et pour la sûreté et la justesse de l'exposition... Jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par une meilleure que toutes celles qui existent actuellement, l'œuvre magistrale de M. Taine restera la peinture la plus complète et la plus soignée qu'on puisse trouver de la noble littérature de l'Angleterre ».

Dans son troisième article (juin 1865) où il analyse le der-

nier volume de la *Littérature anglaise*, Fraser Rae oppose de nouveau une fin de non-recevoir au système de Taine : « Toutes ces conclusions peuvent être véritablement scientifiques, mais la valeur en est minime, car elles reviennent à ceci : les auteurs anglais écrivent comme des Anglais. Point n'est besoin d'une nouvelle méthode critique pour établir cette vérité sur une base solide. La méthode de M. Taine est très utile pour prouver des vérités évidentes ».

Tout en se déclarant incapable de faire droit à la prétention que Taine affecte, d'être quelque chose de plus qu'un critique ordinaire, il rend hommage au mérite des études sur les contemporains. Il reconnaît que l'étude sur Macaulay est « l'analyse la plus approfondie et l'appréciation la plus impartiale de ses qualités littéraires qui ait encore été faite » ; il qualifie d'excellentes les études sur Carlyle et sur Tennyson et il conclut : « Tous les jugements de M. Taine sont fondés sur une connaissance intime du sujet qu'il traite ; jamais il n'écrit au hasard, jamais il ne reproduit des opinions de seconde main. Toujours indépendant et bien informé, il montre une remarquable habileté à découvrir et à louer tout ce qui est réellement digne d'attention ».

Après avoir publié dans la *Revue de Westminster* d'avril 1866 un article sur « M. Taine on Art and Italy » qui ne rentre pas dans notre sujet, Fraser Rae a formulé de nouvelles critiques dans la préface de sa traduction des *Notes sur l'Angleterre*. Il objecte que la position du critique et de l'historien n'est pas identique à celle du botaniste ou du zoologiste. Tandis que ceux-ci n'ont aucun parti-pris personnel ou national qui puisse altérer leurs observations, un Français, qui a affaire à un auteur ou à un artiste étranger n'oubliera jamais que l'auteur et l'artiste sont étrangers. Consciemment ou inconsciemment il jugera l'éloquence, le style, la diction, le talent et l'œuvre de l'étranger d'un point de vue français et d'après un idéal français. Comment Taine, demande Fraser Rae, peut-il noter des états psychologiques et marquer les dépendances et les conditions qui affectent les productions artistiques ou historiques, s'il aborde cette étude pourvu d'un système d'opinions toutes faites, en même temps personnelles et nationales, qui n'ont pas d'autorité universelle et qui ne commandent pas le respect universel. « M. Taine est remarquable comme écrivain

non pas grâce à sa méthode, mais malgré sa méthode. Otez de ses ouvrages tout ce qui a rapport à elle, ils resteront pleins d'attraits et impressionnants ; ils refléteront toujours le charme de l'esprit de leur auteur et brilleront par l'éclat de son style ».

En 1864 Taine fut présenté aux lecteurs de l'*Athenæum*, journal littéraire qui, sous la direction de Charles Wentworth Dilke, avait acquis une grande réputation d'impartialité. Tout en admirant Taine comme critique, l'auteur de cet article désapprouve son système : « Si nous ne pouvons féliciter M. Taine de sa tentative pour fonder une nouvelle science, écrit-il, nous l'admirons très sincèrement comme étudiant zélé et attentif de notre littérature nationale... Mais M. Taine critique diffère bien de M. Taine spéculatif. Du moment qu'il se trouve devant une tâche pratique il cesse d'être un rêveur et paraît dans le rôle plus séant d'un observateur avisé et impartial. La lourde robe du sophiste tombe à l'instant et laisse voir un athlète vigoureux. Aucun changement ne pourrait être plus soudain, aucune transformation féerique plus complète. Il doit séduire tout cœur anglais par son admiration ardente de tout ce qui est pur et bon parmi nous et, à ses compatriotes, son *Histoire de la littérature anglaise* offre un compendium excellent et complet ».

La *Revue d'Edimbourg*, organe principal du parti whig, consacra en 1865 un article à la *Littérature anglaise*[1]. Tandis que des critiques français comme D. Bernard allaient reprocher à Taine de se faire « tout miel et tout sucre » dès l'instant qu'il passe le détroit[2], le critique de la *Revue d'Edimbourg*, faisant preuve d'un chauvinisme irrité, lui en veut parce qu'il n'affiche pas une admiration sans réserves pour la littérature nationale. Il ne peut lui pardonner « un canon de sa critique » qui consiste à soutenir que chaque écrivain anglais a été surpassé dans son genre par un Français plus heureux. Il est amusant d'observer que l'auteur profite de l'occasion d'un article sur Taine pour déclamer contre la prétendue frivolité française. « La moralité, la religion et les vertus domestiques paraissent avoir été les premières choses qui aient attiré l'attention de M. Taine en Angleterre, comme si elles ne

[1] N° 121.
[2] *L'Union* du 22 mars 1872.

s'étaient pas trouvées auparavant dans la sphère de son observation ». Mais il est furieux contre Taine qui a constaté l'existence de l'hypocrisie anglaise.

Il attribue les erreurs de Taine à son imitation des méthodes de Buckle (les deux noms sont rapprochés à plus d'une reprise) qui écrivait sur les pays qu'il ne connaissait que par les livres. Taine se grise de son style et crée des monstres extravagants et fantastiques. « Chez les Français, prononce-t-il, l'ingéniosité remplace habituellement l'observation ». Après avoir condamné la méthode, le critique anglais ne peut s'empêcher de reconnaître « l'universalité du plan, l'originalité du style, le bonheur des commentaires, la finesse des critiques ». Il loue la « merveilleuse application » avec laquelle Taine a lu un nombre infini de livres anglais, et le félicite de sa parfaite et bien rare connaissance de la langue anglaise. Malgré ses préventions il reconnaît la valeur du critique : « Dès que M. Taine n'est plus séduit et entraîné par des théories trompeuses et des préjugés nationaux, il saisit d'emblée les traits distinctifs du génie d'un écrivain ; discernant avec la plus lumineuse sagacité ses qualités et ses défauts, il lui assigne sa place définitive dans la république des lettres ». Il va même jusqu'à écrire qu'il considère Taine comme le plus fin critique qui ait étudié la littérature du règne d'Elisabeth.

En 1871 la traduction anglaise du grand ouvrage de Taine par H. Van Laun fut l'occasion d'une nouvelle série d'articles dans les grandes revues. Le premier en date est un article anonyme dans l'*Athenæum* du 20 janvier 1872. On nous informe que le parti orthodoxe ne ménageait pas ses sarcasmes au « Voltaire moderne plus philosophique et moins spirituel que son prédécesseur ». L'auteur de l'article, tout en n'acceptant pas certaines critiques de Chaucer, Shakespeare et Milton, se montre bien disposé. « M. Taine, écrit-il, est certainement un homme doué d'une rare intuition, de talent véritable, et de sentiments généreux, un homme à lire et à étudier. On doit l'admirer et le remercier, car il s'efforce de représenter dignement l'Angleterre à ses compatriotes ».

Fraser's Magazine (mars 1872), la grande revue tory, reproche à Taine et à l'école française d'écarter la morale dans les questions de critique et de réduire au minimum l'origina-

lité de l'homme de génie. A ce prélude succède un examen de la traduction de Van Laun que Taine, dans sa préface, avait poliment qualifiée d'élégante et fidèle. L'auteur de l'article relève quelques bévues assez grossières [1] d'où il conclut que le jugement de Taine sur la question la plus élémentaire de style anglais est sans valeur. Après ce reproche injuste il se voit obligé de convenir que « choisissant ses auteurs selon leur réputation populaire, Taine les a généralement bien choisis ; il nous a donné un aperçu intéressant de notre littérature en la regardant d'un point de vue nouveau. Il a également trouvé beaucoup de remarques frappantes et suggestives dont certaines ont une grande pénétration ».

Un critique bien plus large d'esprit, plus impartial et plus pénétrant donna à la *Fortnightly Review* son appréciation de la *Littérature anglaise*. Leslie Stephen nous apprend que le livre de Taine a déjà atteint en Angleterre à un degré de popularité qui témoigne suffisamment de ses qualités. Il exprime sa reconnaissance à Taine d'avoir inculqué une méthode critique mieux fondée que celle qui était courante en Angleterre : « Souvent encore, écrit-il, nous discutons sur Shakespeare comme nous discutons sur la Bible ; c'est-à-dire que nous le regardons comme un phénomène isolé qui n'a aucun rapport avec le mouvement général de la pensée européenne ou même de la pensée anglaise ».

Taine « a la force qui appartient à l'apôtre d'une théorie nouvelle ; il la prêche à propos et hors de propos, et inévitablement il en exagère un peu la valeur ». « On peut admettre d'emblée que sa doctrine fondamentale est en substance vraie. Nous devons étudier l'organisme dans son rapport avec le milieu. Dans le cas d'un Dante, d'un Shakespeare ou d'un Gœthe, l'expression « fleur de littérature » n'est pas une simple métaphore fantastique. Nous n'arrivons à comprendre la vraie portée de leurs écrits qu'après nous être familiarisés avec le sol intellectuel sur lequel ils poussent ».

Leslie Stephen voit cependant quelques objections à faire au système de Taine. D'abord le critique n'est ni omniscient ni

[1] E. g. « économe par besoin d'indépendance » traduit par « economical through lack of independence », « le sein profond de la nature » traduit par « Naturès far-reaching womb », « l'imagination gaie et folle de Shakespeare » traduit par « gay and foolish imagination ».

infaillible. En outre, la science des races ne consiste actuellement qu'en généralisations populaires. Non seulement on n'est pas encore arrivé à pouvoir prédire, on n'a pas encore atteint à l'observation fidèle et minutieuse. Pour cette raison il traite de « conjectures ingénieuses » les généralisations de Taine sur la race anglaise et sur l'identification des âges classiques avec les races latines au génie analytique, des âges romantiques avec la race germanique au génie intuitif. Taine, malgré ses brillantes remarques sur les caractéristiques des Anglais, s'arrête devant les différences spécifiques entre Français et Anglais; sa théorie est pittoresque et sert admirablement pour les descriptions, mais elle manque d'exactitude.

Le critique français n'est pas tout à fait à l'aise, observe Stephen, avec les écrivains auxquels manquent le goût et l'ordre classiques. Il ne peut s'empêcher de considerer Carlyle come un fou et, faute d'apprécier son humour, il ne sent pas véritablement sa valeur. Taine rend pleine justice aux écrivains dont Swift est le type le plus éminent et qui comptent parmi leur nombre Burns, Byron et Macaulay. « Ceux-ci possèdent en commun une qualité qui, pour être décidément anglaise, appartient cependant à cet aspect du caractère anglais avec lequel un Français peut sympathiser : la vigueur mâle et le solide bon sens, analogues à l'éclat et à la clarté d'un Voltaire ».

Avec la *Revue de Dublin* de janvier 1874, nous nous retrouvons dans la sphère des considérations morales et religieuses. Le critique attaque la « bigoterie anti-catholique et l'intolérance » de la *Littérature anglaise*. Il condamne en même temps la philosophie de Taine et son système de critique : « L'attitude religieuse même de l'Angleterre d'aujourd'hui, inclinant d'une part vers l'incrédulité, de l'autre se retournant vers le catholicisme, oppose un démenti aux vues philosophiques de M. Taine sur son histoire et sur sa littérature ». S'il refuse d'admettre le jugement de Taine sur l'ensemble de la littérature anglaise, le critique est cependant forcé d'avouer que le livre offre « l'histoire la plus approfondie qui existe encore sur ce sujet », et d'admirer ses portraits et ses appréciations.

Nous ne nous attarderons pas à étudier l'article de l'Allemand Leopold Katscher dans la *Nineteenth Century* de juillet 1886, article entaché de barbarismes et d'inexactitudes.

« Un devoir de rhétorique » devient « a Latin essay on rhetoric », le lycée de Besançon figure comme « primary school », l'ouvrage de Taine sur l'*Intelligence* devient « *La Raison* ». Après quelques observations vagues sur la *Littérature anglaise*, Katscher examine la méthode, qu'il trouve subjective non pas objective, puisque, employée par un autre, elle pourrait amener à un résultat contraire. Elle est utile, car elle permet de grouper les faits d'une façon continue. Cependant Taine emploie parfois les mêmes témoignages pour soutenir deux hypothèses opposées. Katscher préfère Taine artiste à sa méthode : « Le style sauve la méthode, qui est mécanique, analytique » ; l'individualité littéraire est au contraire synthétique par son caractère.

Les *Notes sur l'Angleterre* parurent au mois de décembre 1871 et l'année suivante Fraser Rae en donna une traduction qui eut beaucoup de succès. Parmi les articles que la presse anglaise leur consacra, on peut signaler ceux du *Times*, de *Blackwood's Magazine* et de *l'Academy*. L'article du *Times* est d'accord avec la plupart des conclusions de Taine, qu'il loue de son impartialité. « Nous avons toute raison d'être satisfaits de notre critique ; ses notes sont si flatteuses pour notre amour-propre ; elles rendent si amplement justice à nos qualités solides que nous pouvons lui pardonner de blesser parfois notre vanité. Il est dur pour les aspects plus légers de notre vie sociale, comme tout Parisien doit l'être inévitablement. Mais en tout ce qui regarde la fibre et le caractère moraux de la nation, en tout ce qui nous donne de l'orgueil dans le présent et de l'espoir pour l'avenir il nous rend, je crois, un peu plus que justice. Nous posons le livre et nous remercions le ciel de nous avoir faits Anglais ». Après quelques mots bienveillants sur l'exactitude, dans ses grandes lignes, du tableau de la vie anglaise, l'auteur objecte que Taine va un peu loin en affirmant qu'en Angleterre « le fond est toujours religieux ». « L'effet naturel sur qui passe de l'atmosphère libre du continent à notre atmosphère comparativement puritaine est de porter à exagérer l'action de la religion sur la vie nationale. C'est une chose de se soumettre plus ou moins hypocritement au ton dominant; c'en est une autre de laisser influencer sa conduite par la religion ». En terminant, le cri-

tique loue le charme des croquis de la vie d'intérieur donnés par Taine et rend hommage à la popularité du livre.

Le critique anonyme de *Blackwood's Magazine* est loin d'être aussi bienveillant. Il refuse absolument d'accepter comme ressemblants les portraits de l'Anglais et de l'Anglaise esquissés par Taine et il se plaint que ses impressions d'Angleterre soient en général désagréables. Il ne semble pas se demander si elles sont justifiées. Malgré les sarcasmes dont il larde son article, il admire l'habileté avec laquelle Taine généralise sur des détails superficiels recueillis dans « ce volume bizarre ». Il parodie la méthode de Taine en souhaitant ironiquement qu'il eût vu l'épitaphe d'une certaine Mrs Jones, cousine du comte de Cork : « Elle était aimable; douce et profondément religieuse ; elle était aquarelliste à ses heures et le royaume des cieux est promis à ceux-là ». Taine, affirme-t-il, aurait ainsi généralisé : (1) sentiment aristocratique (2) besoin d'occupation (3) sentiment de l'au delà. L'écrivain reconnaît la popularité du livre « dont les opinions si largement répandues semblent devoir influencer, à un degré peu commun, le jugement que le monde porte sur nous, et fixer à jamais toutes les lignes de notre caractère traditionnel ».

L'*Academy* du 1er juillet 1872 contient un article plutôt analytique, sur les *Notes*. L'auteur, Frances Mary Charlton, s'inscrit en faux, comme le critique de *Blackwood's Magazine*, contre les *types* anglais dépeints par Taine et lui reproche de ressembler dans cette partie de son livre à son prédécesseur Assollant. Elle refuse également d'accepter ses vues sur l'art anglais, remarquant qu'il ne choisit aucune des œuvres plus saines de Turner mais seulement les extravagances de sa vieillesse.

La mort de Taine en 1893 provoqua de nombreux articles dans les revues anglaises. Le *Times* des 7, 8, 9 mars contient des articles nécrologiques et biographiques. Le 16 il publie une lettre de Fremantle sur Taine et le protestantisme. Une notice biographique dans l'*Athenæum* du 11 mars retrace sommairement la vie de Taine et affirme que le succès des traductions de la *Littérature anglaise* et des *Notes* a fait connaître à tous le nom de l'auteur. Le critique exprime son admiration de la vie studieuse de l'historien français qu'il compare à

Edouard Gibbon. La semaine suivante l'*Athenæum* publie des *Réminiscences de M. Taine* par M. D. [Mary Duclaux] qui l'avait connu depuis 1887 et qui trace de lui un portrait où le beau caractère de l'homme est finement révélé.

En même temps le *Spectator* passe en revue l'œuvre critique de Taine, qu'il considère comme le plus grand critique de son temps, tout en trouvant sa méthode peu satisfaisante. L'auteur de l'article admet que Taine arrive souvent à des jugements bien fondés, mais il tourne en ridicule l'idée d'expliquer les grands génies comme produit d'influences environnantes. Sans préciser par des détails il expose dogmatiquement son point de vue. Il explique comme le résultat d'une combinaison des méthodes critiques française et anglaise la « déformation intellectuelle » de Taine qui, possédant le goût anglais pour les faits et les documents, avec l'instinct français de la généralisation, aurait formulé sa théorie critique afin de pouvoir s'abreuver de faits à l'anglaise. Cette méthode peut toutefois lui donner droit à une grande réputation comme historien puisqu'elle lui permet, entre autres avantages, de ne pas considérer la métaphysique de la Révolution française et de dissiper les illusions en exposant les faits. L'article s'achève sur une allusion sommaire aux idées religieuses de Taine et l'assurance qu'il ne fut ni athée ni matérialiste.

Après un article surtout anecdotique du 11 mars, l'*Illustrated London News* en donne un autre, dans le numéro suivant (18 mars) où un Anglais qui affirme avoir connu Taine et qui signe « Spectavi », discute le caractère de l'œuvre. Elle est, écrit-il, le fruit d'un travail acharné et persévérant, d'une réflexion attentive nourrie d'observations ; c'est le genre d'étude patiente qu'un avocat fin et sagace pourrait consacrer à une cause compliquée pour laquelle il devrait rassembler pièce par pièce de petits détails justificatifs. « Spectavi » constate que l'absence de l'intuition chez Taine a laissé une certaine froideur dans ses écrits, surtout dans ceux où il s'est efforcé de montrer une habileté recherchée. Ils sont assez brillants mais la vie y manque. Les études sur les pays étrangers, et sur des régions inconnues de lui, font exception; parmi celles-ci les études comparées sur l'Angleterre et la France sont les plus heureuses. En effet, c'est lorsque Taine allait chercher son sujet en Angleterre qu'il était le mieux inspiré,

car là ses sympathies avaient plus d'essor. Le jeu plus actif de ses sentiments étendait le champ de sa vision et lui donnait plus de souffle. « En Angleterre plus qu'ailleurs il trouva la qualité esthétique individuelle assez forte pour rompre tous les liens conventionnels, mais il n'apprit point combien elle peut être indépendante de l'époque et du milieu. Le dicton « le vent souffle où il veut » n'avait aucune signification pour Taine, et trop tard il commença à comprendre que ce qui est purement objectif dans l'être humain n'est qu'un squelette à moins qu'il n'y ait un riche élément subjectif pour lui donner des ailes et un essor. »

Nous avons déjà fait plusieurs emprunts à l'intéressant article de M. Courtenay Bodley dans *Blackwood's Magazine* (avril 1893) où il raconte ses souvenirs des dernières années de Taine et nous renseigne sur la qualité de son protestantisme et sur ses sympathies anglaises.

La *Quarterly Review* consacra en juillet 1897 un article à l'œuvre littéraire et philosophique de Taine. Ayant condamné son matérialisme et indiqué l'influence de Stendhal sur son pessimisme, l'auteur refuse d'accepter la méthode critique. « *It does not work*, on ne peut pas s'en servir pour reconstruire l'ensemble. Cette théorie est comme un feu follet qui danse légèrement sur de vastes étendues où l'on ne peut prendre pied. Les formules ambitieuses détruisent leur propre but en simplifiant les faits et en négligeant tout ce qui refuse de se laisser expliquer par elles ». Le critique compare la méthode de la *Littérature anglaise* à celle de Balzac : « On nous invite à observer de grandes masses de couleur, des impressions recueillies en regardant des individus sous une lumière forte ; nous ne saisissons pas l'âme ».

Entre 1902 et 1904 les revues anglaises consacrent quelques notices à la *Vie et Correspondance* et à la traduction publiée par Mrs R.-L. Devonshire. L'*Athenæum* du 9 août 1902 retrace les années de jeunesse d'après le premier volume et compare la vie studieuse de Taine, au milieu des révolutions, à celle de Sir Thomas Browne, l'auteur de la Religio Medici. Une courte notice du 20 septembre signale la traduction anglaise qui est qualifiée de « lisible et assez exacte ». La *Fortnightly Review* (déc. 1902) donne du premier volume un compte rendu écrit

par Mme Duclaux (A. Mary F. Robinson) qui, malgré sa grande admiration pour l'œuvre de Taine, le trouve trop systématique. Il y a peu de choses à remarquer dans les articles parus dans l'*Athenæum* du 30 avril 1904 et dans le *Spectator* du 24 septembre de la même année ; ces deux articles analysent le second volume de la correspondance. Le critique du *Spectator* admire la vie et le caractère de Taine et le loue de l'absence de parti-pris ; il constate toutefois que « les développements de la littérature, de l'art et de la vie refusent de se laisser étiqueter et classer par un esprit comme celui de Taine ».

En 1905 un écrivain a entrepris dans la *Quarterly Review* la défense du système de Taine. M. H.-H. Dodwell, rendant compte des deux premiers volumes de la *Correspondance*, élargit le champ de la discussion et défend le point de vue adopté par Taine dans la *Littérature anglaise*. Taine, écrit-il, ne s'intéresse pas à l'individu. Pour un homme épris de vues larges et générales, les traits individuels sont de minime importance. « Ceux qui essayent de juger de la valeur de Taine en lui demandant des évocations complètes et pleines de vie n'ont pas compris son point de vue, et ils le condamnent pour avoir manqué des qualités que lui-même il a rejetées de parti-pris. Il ne vise nulle part à donner l'illusion de la vie ; il est scientifique au fond et artiste seulement par son style. Il n'évoque pas, il explique. Son explication peut être erronée ; dans ce cas ses conclusions devront être renversées par des analyses plus minutieuses et par des arguments plus puissants que les siens. Les vues générales sacrifient forcément les détails ; tout ce qu'on peut leur demander c'est de ne pas faire violence aux détails ». M. Dodwell reproche à M. Victor Giraud de n'avoir pas tenu compte de cela dans sa critique de Taine. « Cela est aussi inutile que de juger le théâtre du règne d'Elisabeth d'après les canons de Boileau. La race, le milieu et le moment n'expliquent pas pourquoi Pierre Corneille fut un génie tandis que son frère Thomas n'en fut pas un ; ce qu'ils expliquent c'est le génie de Corneille, étant donné la façon dont ce dernier se développe suivant certaines règles générales ».

Il faut envisager la *Littérature anglaise*, dit M. Dodwell comme « une série de résolutions de problèmes de psychologie

appliquée. Etant donné un écrivain, découvrir sa faculté maîtresse et démontrer à quel point les trois grandes forces, race, milieu et moment, ont influencé son œuvre. Le problème qu'offre une littérature est le même, sauf que la faculté maîtresse et la race sont identiques ».

Après avoir constaté que Taine avait très bien démêlé les qualités essentielles de la race anglaise, le critique explique l'exagération dans l'application du système par le fait que Taine était en même temps un homme sensible et un étranger. Il conclut ainsi sa très intéressante étude : « [Taine] n'a pas cherché, comme Sainte-Beuve, à déterminer les nuances exactes du génie individuel ; mais il a essayé de tracer les grandes lignes du développement de l'esprit humain et d'analyser les forces qui en contrôlent et modifient le développement. Il avait trouvé ses formules, ils les avait éprouvées par ses études de la littérature et de l'art ; il avait jugé de leur applicabilité par des voyages et par la conversation... Aujourd'hui les conclusions de Taine semblent moins satisfaisantes, moins réconfortantes qu'à sa génération ; cependant demeure toujours la beauté tranquille de sa vie ».

Lors de la publication de la *Littérature anglaise* Taine avait demandé un article à Matthew Arnold, le critique anglais le plus en vue à cette époque. Arnold n'avait pas encore parcouru l'ouvrage en entier, bien qu'il eût lu la plupart des études dont il devait se composer, et qu'il eût jeté un coup d'œil sur le troisième volume. Il répondit ainsi en français : « J'ai toujours admiré, Monsieur, votre richesse de savoir dans les endroits de notre littérature les moins généralement connus, et, pour l'étranger, les moins attrayants ; j'ai admiré encore plus la grande vigueur d'esprit que vous déployez en les traitant. En même temps je suis tout particulièrement sensible au vif intérêt que vous montrez pour mon père, si peu connu en France... Je fais très peu de critique et je cherche de préférence les sujets limités ; mais je causerai de votre livre avec ceux de mes amis qui se connaissent le plus en histoire littéraire et je les pousserai à montrer plus de courage que moi » [1].

[1] Lettre inédite du 3 février 1864.

Plusieurs années après, Arnold répète son jugement en le modifiant. « Je voulais vous dire, écrit-il à Taine (évidemment en 1880 bien que la lettre ne porte pas de date) que je viens de relire votre *Histoire de la littérature anglaise*, et pour la première fois j'ai rendu justice à l'énergie, la puissance, le jugement et la science avec lesquels le sujet est traité. A la première lecture j'avais trouvé l'ouvrage trop systématique et je ne dis pas que je n'aurais aucune objection à y faire encore sous ce rapport ; mais à une deuxième lecture les sentiments de satisfaction et d'admiration l'emportent de beaucoup sur tous les autres... Je vous suis avec un vif intérêt dans votre travail sur la Révolution française ; cependant je pense parfois à votre avertissement à Carlyle : « voir le bien en même temps que le mal » [1].

Dans cette lettre Arnold signale à Taine une appréciation de la *Littérature anglaise* qui avait paru dans un livre posthume de l'évêque de Saint-David's, Connop Thirlwall [2], un savant de premier ordre, auteur d'une célèbre Histoire de la Grèce. Les pages dans ce livre, intitulé *Letters to a Friend* [3], qui ont rapport à l'ouvrage de Taine, doivent dater de 1865, année où parut l'article de la *Revue d'Edimbourg*. Ayant exprimé la surprise et le mécontentement ressentis par lui en lisant cet article, Thirlwall continue ainsi : « L'impression que l'ouvrage avait faite sur moi fut non seulement différente, mais, pour l'essentiel, diamétralement opposée à celle qu'il semble avoir faite sur le critique. Je n'ai jamais trouvé auparavant, chez un auteur français, une absence si entière de préjugés nationaux dans un jugement sur notre littérature. Jamais auparavant, je crois, un Français n'a admis que le génie français est essentiellement peu poétique et qu'il n'y a, à proprement parler, aucune poésie dans cette langue. L'esprit de Taine n'est certes pas sans préjugés ; mais ce qui nuit le plus à son jugement n'est pas un préjugé national mais sa théorie philosophique. Le critique [de la *Revue d'Edimbourg*] paraît ignorer que beaucoup de choses dont il se plaint sont vraies, ignorance qui fait plus de crédit à son patriotisme qu'à son discernement. Mais accuser Taine de malveillance envers

[1] Lettre inédite du 9 mars 1880.
[2] 1797-1875.
[3] Publiées en 1880.

l'Angleterre, ou d'une tendance à cacher le bon côté du sujet pour en mettre en lumière le mauvais, cela est absolument injuste et le représente sous un faux jour. Son critérium du bien et du mal n'est pas le nôtre ; mais selon ce critérium, il me semble qu'il juge toujours avec impartialité et que sur beaucoup de points il corrige des vues inexactes et défavorables de la société anglaise, qui sont généralement admises parmi ses compatriotes. Le critique lui-même est obligé de reconnaître les qualités singulièrement éminentes qu'il apporta à sa tâche, l'étendue et l'exactitude de ses connaissances, son tact critique. Mais l'article tout entier me semble indigne et du livre et du sujet ».

Rapprochons de ce jugement celui d'un autre historien, le Dean Milman, à qui Taine envoya en 1864 les trois premiers volumes de la *Littérature anglaise*. Le Dean répondit ainsi :

« Vous attendez de moi un jugement, d'homme de lettres et d'Anglais, de votre ouvrage. Je vais le donner franchement et sans déguisement. D'abord le mince catalogue de ce qui me paraît être vos erreurs et défauts. Ma philosophie n'est pas la vôtre. Je suis, comme vous pouvez l'imaginer, un spiritualiste. Mais ceci a moins de rapport à votre présent ouvrage. Il me semble que vous y êtes porté, plus que je n'aimerais l'être, vers l'école fataliste, qui attribue non seulement l'influence, les tendances, les particularités, mais la puissance créatrice elle-même à des causes antécédentes. Le cours des événements aurait pu faire de Shakespeare un auteur dramatique, il n'aurait pas pu le faire Shakespeare. Un génie tel que le sien, tout génie véritable en effet, est, selon moi, un don spécial, un don que nous ne pouvons expliquer par aucune combinaison de circonstances. Sur cette question du reste, il ne faudrait pas moins d'un volume pour expliquer en quoi je diffère de vous. Je ne puis m'empêcher non plus de penser que votre merveilleuse abondance, l'affluence prodigue de votre pensée, votre facilité infinie d'expression, votre richesse inépuisable d'allusions, vous ont induit à surcharger vos pages. La vérité qu'on exagère cesse presque d'être vérité ; et vous me forcez parfois, par la vigueur trop grande de votre affirmation, de m'arrêter et de douter lorsque j'étais disposé à acquiescer en silence.

Mais j'ai épuisé mes griefs, et peut-être votre patience aussi.

Voici qui est plus agréable et plus satisfaisant : je veux vous remercier et vous féliciter de ce que je considère comme la première tentative heureuse pour établir l'*entente cordiale* entre les littératures de nos deux pays. C'est vous le premier qui, sur une grande échelle, ayez mis les Français à même de bien juger notre littérature ; en montrant clairement les différences vitales et essentielles entre nos modes de pensée, nos ressources d'imagination, les moyens caractéristiques et le génie distinctif et inaliénable des deux langues, vous nous avez peut-être donné à nous aussi une leçon utile. Je n'hésite pas à avouer qu'à mon avis, il n'existe en aucune langue européenne, pas même dans la nôtre, un jugement sur notre littérature anglaise, aussi complet, aussi compréhensif et aussi juste. Les grands auteurs sont bien choisis, leurs caractéristiques sont exposées avec un bonheur singulier ; leur vie est d'ordinaire heureusement illustrée par leurs écrits, leur vie se manifeste dans leurs écrits. Vous me pardonnerez si je dis que dans le cas de quelques-uns (Spencer par exemple) j'aurais eu de la peine à croire qu'un Français sût pénétrer avec une admiration si généreuse ses qualités remarquables. Sur quelques détails naturellement je différerais de vous, mais non sans avoir pesé soigneusement et avec respect les raisons et les principes critiques sur lesquels vous avez basé vos conclusions.

Sur un point, du reste, tout Anglais de goût ou de savoir avouera les grandes obligations qu'il vous a. Vous avez présenté, à votre pays et à l'Europe, un florilège de passages pris dans nos meilleurs auteurs ; choisis avec un bonheur étonnant, ils développent avec une vérité et une justesse remarquables le caractère spécial de chaque grand écrivain. Ne fût-ce que pour cela, vous jouiriez de la reconnaissance méritée et durable de tous les amateurs des lettres, particulièrement des lettres anglaises » [1].

La vogue de la méthode de Taine pendant les années qui suivirent la publication de la *Littérature anglaise* est attestée par Edouard Dowden dans une conférence faite au Taylor Institute d'Oxford le 20 novembre 1889 [2]. Depuis la publication de ce livre, dit Dowden, « tous ceux qui étudient la litté-

[1] Lettre inédite du 17 août 1864.
[2] Publiée dans « *New Studies in Literature* ».

rature et l'art sont plus ou moins sous l'influence de ce triple charme — la race, le milieu et le moment, et tous les critiques se sont trouvés dans la nécessité d'apprendre par cœur la formule magique. Un nouveau dogmatisme, qui au nom de la science méprise tout dogme, a exposé son credo ; et l'esprit de système, cette passion pour l'ordonnance intellectuelle, caractéristique de l'esprit français, s'est manifesté de nouveau et puissamment. Le grand ouvrage de M. Taine en impose d'abord au lecteur par la clarté et la largeur de son plan, par sa logique compréhensive, ses prétentions scientifiques, par la multitude de faits rangés sous les rubriques convenables ; pendant quelque temps il semble mettre entre nos mains un nouvel *organon* pour l'étude de la littérature ; et le reste du temps, je crains, se passe à faire des réserves de plus en plus grandes ».

Pour Dowden le véritable apport de Taine à la critique c'est qu'il nous a aidés « à sentir le rapport étroit entre la littérature de chaque époque et les diverses autres manifestations de l'esprit du temps ; en second lieu il nous a aidés à modérer notre passion de prononcer des jugements de bien et de mal, fondés sur l'esthétique étroite de notre époque. Nous avons tous appris de M. Taine l'art d'apporter en comparaison avec les faits littéraires contemporains, des faits significatifs tirés du détail de la vie sociale, du gouvernement, des lois, des façons de parler, du costume même. Il nous a rendu plus facile la fixation, du moins en ses traits les plus généraux, de ce qu'on appelle l'esprit de l'époque. Et c'est beaucoup. Mais il y a deux choses, manifestées dans la littérature, qu'il n'a pas réussi à nous faire comprendre : le génie individuel d'un artiste, cette faculté unique de voir, de sentir, d'imaginer, que lui, et lui seul, possède ; et en outre l'esprit universel de l'humanité, ce qui n'est pas limité par une époque ni contenu dans une race ».

M. Georges Saintsbury se montre bien plus sévère pour Taine. Son *History of Criticism*[1] admet qu'il est un grand esthète et un brillant historien littéraire, mais tient que sa critique est gâtée par sa philosophie. « S'il avait résisté à cette tendance et s'était laissé aller simplement à recevoir et à assi-

[1] T. III, p. 440 sqq.

miler les faits, il aurait pu être un des grands critiques du monde ». La *Littérature anglaise*, à en croire M. Saintsbury, a beau être brillamment écrite et d'une grande valeur littéraire, elle induit en erreur ceux qui ne connaissent pas déjà les auteurs anglais. Taine ne savait pas assez, bien qu'il sût beaucoup. Il n'étudiait pas les documents d'assez près. Il lui manquait des « sympathies natives » pour le sauver de sa théorie. L'ouvrage, considéré comme critique « est non seulement défectueux, non seulement inégal, mais positivement et entièrement sans valeur. Il n'offre pas même à l'Anglais une critique et des vues indépendantes et utiles... car les vues sont celles d'une théorie, non pas celles d'un homme. A l'étranger il offre une parodie fausse et dangereuse ».

D'autres critiques anglais modernes font également des réserves sur la valeur de la méthode de Taine. A ce sujet M. W. G. Courthope dans son *History of English Poetry* [1] signale le danger de généraliser sur une époque après l'avoir parcourue à la hâte en jetant un coup d'œil sur un certain nombre de livres. M. Borsdorf, dans son livre « *On the literary theories of Taine and Herbert Spencer* » conclut que « la tentative pour introduire dans la critique les méthodes de la science naturelle ou mathématique doit être abandonnée. La vérité est ailleurs, et les principes sur lesquels on peut fonder une science littéraire restent à découvrir ».

Seul Sir A. Lyall, dans sa monographie sur Tennyson, semble suivre de près la méthode de Taine, dont il parle avec admiration. Le but de son livre est d'étudier dans la poésie de Tennyson l'esprit, le tempérament et le caractère anglais de l'époque. Cependant il est d'avis que, lorsqu'il s'agit d'un écrivain à peu près contemporain, la méthode est trop facile pour avoir une grande importance. L'homme et son milieu nous sont trop bien connus ; les caractéristiques de l'homme sont celles de sa classe et de sa nation ; nous n'avons qu'à réunir les causes et les effets qui manifestent les rapports entre le milieu et ce qu'il produit.

En somme, les critiques anglais ont réagi contre la méthode littéraire de Taine ; presque tous font de grandes réserves sur sa valeur lorsqu'ils ne refusent pas absolument

[1] Tome I ; t. V, ch. 14. M. O. Elton, dans son *Survey of English Literature* 1830-1880, cite l'étude de Taine sur Dickens.

de la reconnaître. C'est que Taine, malgré ses préventions anglo-saxonnes, a l'esprit foncièrement français. Il s'intéresse surtout aux idées qu'il cherche à ranger méthodiquement sous diverses rubriques. L'esprit anglais, plus flou, ennemi des grandes généralisations, plus porté à l'individualisme, se récuse devant l'armature que Taine propose à la critique littéraire.

Mais si on ne peut compter des disciples de Taine dans les rangs des critiques anglais, il se peut que son influence se soit exercée, quoique d'une façon bien générale et vague, en s'ajoutant à d'autres qui les ont poussés à ne considérer plus l'écrivain qu'ils jugent comme un phénomène isolé, mais à donner aux autres manifestations de l'esprit d'une époque l'importance qui leur revient.

De même que la méthode de critique littéraire n'a pour ainsi dire pas eu d'influence sur les critiques anglais, de même le procédé illustré par les *Notes sur l'Angleterre*, procédé qui consiste à étudier la vie nationale en partant de quelques généralités qu'on particularise par des observations faites sur place, n'a pas attiré les écrivains anglais qui se sont occupés à expliquer la France moderne à leurs compatriotes. M. Bodley, par exemple, bien qu'il montre à plusieurs égards, dans son beau livre sur la France, l'empreinte de son maître et ami, a suivi, comme il l'a dit lui-même, une méthode tout opposée. Etant allé vivre pendant plusieurs années en France, il essaya de se débarrasser de toute idée préconçue et de mener la vie d'un citoyen français afin de toucher de plus près à la réalité vivante. Car M. Bodley, tout en reconnaissant la valeur de la méthode tainienne lorsqu'il s'agit d'étudier l'antiquité, puisque la plupart des idées que l'investigateur s'en fait sont forcément subjectives, constate le danger de cette méthode lorsqu'on veut étudier l'humanité contemporaine, ses mouvements et ses institutions [1]. Ce même écrivain fait observer ailleurs [2], à propos des études sur la France écrites par des Anglais et des études sur l'Angleterre écrites par des Français entre 1890 et 1904, que tous les livres anglais

[1] J. E. C. Bodley « The Decay of Idealism in France » dans « *Cardinal Manning and other Essays* » (Longmans 1912).

[2] *The English People ; a Study of their Political Psychology* by E. Boutmy. Introduction by J. E. C. Bodley (London 1904).

furent publiés par des gens qui avaient longtemps habité la France tandis que, à une exception près, les livres français, dont les auteurs avaient eu une expérience très courte de la vie d'outre-Manche, suivirent la méthode de Boutmy, c'est-à-dire de Taine. Nous allons examiner maintenant dans quelle mesure on peut démêler l'influence que les études de Taine sur l'Angleterre ont pu exercer sur ces études postérieures.

II

« Tous les critiques français qui depuis ont parlé de l'Angleterre, écrit J. Texte, relèvent de l'auteur de la *Littérature anglaise* »[1]. Avant d'examiner jusqu'à quel point cela a été vrai des successeurs de Taine, disons un mot de deux contemporains qui ont beaucoup contribué à faire connaître l'Angleterre en France — Edmond Scherer et Emile Montégut. Scherer, tout en trouvant trop d'affirmations dans la méthode de Taine et en y opposant une fin de non-recevoir à cause de l'impossibilité d'analyser l'âme humaine[2], essaie lui aussi et tout comme Taine, selon la remarque de M. Victor Giraud, de s'affranchir de ses impressions personnelles et de fonder ses jugements sur une philosophie et sur la science.

On a plus parlé de la dette de Taine envers Montégut que de celle de Montégut envers Taine. En effet, avant la publication de la *Littérature anglaise*, Montégut, dans un article intitulé « Le caractère anglais » (*Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1856), avait manifesté une tendance, mais une tendance seulement, à identifier l'enquête critique avec la construction et l'application d'une théorie générale de l'histoire et du caractère nationaux. Mais Montégut regarde la race seule comme fatale et cela seulement à l'état de barbarie. Bien qu'il acceptât comme des vérités banales les trois facteurs : race, milieu, moment, il prit position contre la critique scientifique par son insistance sur l'élément individuel, sur ce qu'il appelle « la mystérieuse monade humaine ». En fin de compte, malgré sa libre sympathie pour Taine, Montégut, comme Scherer, ne peut être rangé parmi ses disciples[1].

[1] Petit de Julleville « *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, t. VIII.

[2] *Etudes sur la littérature contemporaine*, IV, p. 256, sqq.

[3] Voir A. Laborde-Milaà « *Emile Montégut* » (Escoffier 1922).

Dans son étude sur « *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au* XVIII*e siècle* », qui date de 1881, Alexandre Beljame semble manifester l'influence de Taine par le point de vue auquel il se place ; il examine le rapport des mœurs et de la littérature, l'influence des mœurs sur la littérature. Le but que le livre se propose fait songer aux théories de Taine : montrer la formation d'un public éclairé et curieux, l'influence du développement du public sur les écrivains et l'effet de ce public sur la situation, dans la société, des hommes de lettres.

En 1884, quand M. Paul Bourget publia dans les *Débats* des *Notes sur l'Angleterre* [1], Taine lui écrivit : « Je vois avec grand plaisir que vos impressions sont semblables aux miennes, presque sur tous les points, notamment sur cette abondance de la classe cultivée... » [2]. Au fait, M. Bourget, bien qu'il donne des impressions plutôt qu'un ouvrage systématique, confirme beaucoup des observations de Taine dont il fut d'ailleurs le disciple. Nous reconnaissons l'écho du maître dans des phrases comme celle-ci : « Le climat pénible fabrique la créature plus violente et moins voluptueuse, donc plus brutale et moins délicate » ; ou celle-ci : « Il semble que derrière ces faces flegmatiques se cachent des âmes à jamais étrangères à l'idée de la sensation heureuse » ; ou encore celle-ci : « Les plaisirs des Anglais rappellent le Cirque et les fantaisies des Césars — il y a là un extrême atteint dans le démesuré ». M. Bourget toutefois est moins sûr que Taine d'avoir réussi à lire dans les âmes anglaises et il avoue qu'il y a « quelque chimère à prétendre pénétrer des âmes et des mœurs étrangères ».

A son neveu, M. André Chevrillon, Taine a légué son culte de l'Angleterre. Dans son premier livre M. Chevrillon a suivi la méthode de Taine en choisissant Sidney Smith comme le représentant d'une race, d'une époque, d'un pays, et d'un milieu physique et social. Mais au lieu de prendre un personnage exceptionnel, un des grands génies du siècle, il a pris plus justement, un homme médiocre, plus apte à servir d'échantillon. Ce livre manifeste aussi ce que M. Maurice Barrès appelle « le goût violent pour la civilisation protestante » comme tendant à former le type humain le plus com-

[1] Recueillie dans *Etudes et Portraits*, II sous le titre *Etudes anglaises*.
[2] *Corres.* IV, 183.

plet et le plus beau : à savoir le *gentleman* anglais. Celui-ci « a derrière lui une jeunesse saine et joyeuse, il se respecte, il commande, ses croyances sont arrêtées, son activité et son énergie débordent... il n'a guère vu que de belles et bonnes choses ; la littérature qu'il connaît est sérieuse, morale, épurée et, de parti-pris, se tait sur les bas-fonds obscurs de l'humanité »[1]. Dans les *Etudes anglaises*, où M. Chevrillon, qui connaît admirablement les habitudes d'esprit des Anglais, cherche à pénétrer, à travers les écrits, l'âme même du peuple, on voit percer souvent l'idée, chère à Taine, de la relation entre la littérature et la race. Mais la théorie de Taine est élargie et modifiée et l'élément celtique que celui-ci avait négligé, reçoit sa juste part et est très finement défini[2].

M. J.-J. Jusserand, disciple et ami de Taine, a suivi son système sans copier son style ; il emploie sa propre méthode à combler les lacunes inévitables et à corriger les erreurs involontaires. Dans son *Histoire littéraire du peuple anglais* il n'oublie pas la place qui revient aux Celtes. On lui a reproché, comme à Taine, de vouloir trop tirer de là notion de race[3]. Cependant M. Jusserand a pu, par suite d'un séjour prolongé en Angleterre, vérifier mieux que son prédécesseur les données livresques, il est moins porté à un simple travail de dissection et d'analyse. Ainsi sa méthode est moins rigide, moins mécanique dans son application ; il entre davantage dans les façons de penser et dans les mœurs anglaises. Moins dogmatique aussi, il ne s'astreint pas à prouver que tous les auteurs sont typiques de leur race.

Edmond Demolins, qui a appris aux Français « *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* », a étudié l'Angleterre d'après la méthode de Taine et de Le Play. Comme Taine il admire la race saxonne aux dépens, très souvent, des latins. Attachant encore plus d'importance à l'éducation qu'à la race elle-même, tout en admettant l'influence du sol et du climat, il établit entre la France et l'Angleterre un parallèle qui fait songer à maint passage des *Notes sur l'Angleterre*. Au fond, cette différence s'explique par les deux formes opposées de la société : l'Angleterre offre le spectacle d'un peuple individualiste et

[1] Cité par M. Maurice Barrès. *Le Journal*, 23 mars 1894.
[2] *Etudes anglaises*, p. 232.
[3] E. Boutmy, *Revue de Paris*, 15 nov. et A. Filon *Débats*, 26 juin 1894.

d'une société à formation particulariste, tandis que la France, dont le peuple est sociable, est un pays à formation « communautaire ». Les idées énoncées dans ce livre (dont la plus importante est la supériorité sociale de l'action privée sur l'action publique, d'où le besoin de développer l'initiative privée) sont celles qui donnèrent lieu à ce mouvement de la *Science sociale* auquel Taine, reconnaissant là ses idées politiques, ne tarda pas à adhérer [1]. Une autre idée de Taine qui reparaît chez Demolins, c'est la conviction que le caractère anglais, moins superficiel que celui des Français, assure aux Anglo-Saxons des avantages permanents en matière politique.

Dans le livre d'Emile Boutmy sur la *Psychologie politique du peuple anglais au* XIXe *siècle*, nous retrouvons, parmi de nombreuses formules, beaucoup des généralisations de Taine sur les mœurs et le caractère anglais : le goût et l'habitude de l'effort, l'effet du climat sur l'imagination, l'imagination sensible et forcenée, l'esprit pratique et l'incapacité de généraliser, la métaphysique intéressée, l'art à intentions morales et didactiques, jusqu'au barbare moral aux sensations lentes, tous ces éléments indiqués dans les *Notes* y reparaissent. Comme le fait observer M. Bodley dans son *Introduction* à la traduction anglaise, le plan de Boutmy est celui de Taine. Pour chacun de ses voyages en Angleterre il prépara des carnets où il avait inscrit, par catégories, à la tête de pages blanches, les questions qu'il allait poser et les problèmes qu'il voulait résoudre. Si forte était l'empreinte de Taine que M. de Voguë a pu écrire de l'auteur : « Il fait des réserves sur les classifications imposées par l'auteur de la *Littérature anglaise* ; la race lui apparaît comme un facteur secondaire, il préfère situer l'individu dans ce qu'il appelle le milieu humain. Distinctions de mots, un peu subtiles à mon sens. Quoi qu'il en ait, M. Boutmy subit la domination du tyran. Dans les chapitres où il définit la physionomie de la terre britannique, l'homme issu du mélange anglo-normand, ses caractères permanents, ses évolutions historiques, les sources où s'alimente son énergie, les particularités de son idéal moral, social, religieux, on ne trouvera pas une observation essentielle qui ne fût déjà indiquée dans l'esquisse de Taine. Cette esquisse du

[1] Article de Demolins dans le *Mouvement Social* de mars 1893, « *M. Taine et la Science Sociale* ».

fougueux coloriste, l'habile graveur la reprend à sa manière, il y ajuste des ombres, des hachures, des demi-teintes ; il la rajeunit par l'application patiente, la prodigalité du savoir, l'abondance des vues »[1].

L'action du climat anglais sur la formation de l'esprit et des mœurs du peuple ; l'atonie nerveuse, le besoin d' « excitement », la force de volonté et la « rudesse romaine » ; l'incapacité de manier les abstractions, le besoin d'images concrètes ; le rôle de l'aristocratie — en donnant à ce mot son sens le plus large — tout cela est indiqué par M. Jacques Bardoux dans son *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*. Quoiqu'il cite en général des autorités plus récentes, il se peut bien que les ouvrages de Taine n'aient pas été absents de son esprit lorsqu'il formulait cette analyse.

Le livre de M. Paul Mantoux, « *A travers l'Angleterre contemporaine* (1909) marque une réaction contre les conclusions de Taine : « Cette Angleterre de naguère se transformait déjà lorsque Taine la découvrit, il y a près de quarante ans. Le progrès de la démocratie, la naissance de l'impérialisme, forces à la fois contraires et alliées, y préparaient des changements profonds, que les événements des dix dernières années ont révélés au monde ». Plus loin il écrit : « Le défaut des Français qui ont parlé de l'Angleterre — et je n'en excepte pas les plus éminents — a été de transporter plus ou moins chez nos voisins une forme d'esprit toute française : celle qui fait de nous un peuple logicien, impatient de contradictions, enclin aux systèmes ».

Une conception chère à Taine, celle du caractère national comme base de la littérature, paraît être le point de départ des études anglaises de M. Cazamian. Philosophe comme Taine, il s'intéresse surtout aux *idées* et, comme lui, il cherche à démêler, dans la littérature et dans l'art, les nuances psychologiques par lesquelles une nation se révèle. Dans l'*Angleterre moderne* nous retrouvons parfois des vues semblables à celles de Taine, notamment sur l'idée du devoir, de l'estime de soi même, comme fond du caractère national, et sur l'Anglais artiste[2].

Mais, alors que Taine arrête son analyse à un seul « type »

[1] *R. D. M.* 1er avril 1901.
[2] *L'Angleterre moderne*, p. 141, sqq.

chez lequel des tendances divergentes se combinent de façon obscure, M. Cazamian, dans son *Roman social en Angleterre* (p. 55 sqq), organise la psychologie du peuple anglais autour de deux types d'esprit généraux, caractérisés par la prédominance respective d'un faisceau de tendances ou d'un autre. A cette construction première il a ajouté par la suite des nuances et des demi-teintes pour en assouplir les lignes et pour corriger ce qu'elle présentait d'un peu arbitraire ou irréel.

La théorie esquissée dans l'*Evolution psychologique et la littérature en Angleterre*, théorie d'un rythme de la sensibilité et de l'intelligence, fait songer aux deux manifestations de l'esprit anglais qui ont servi de base à la construction de la *Littérature anglaise* — une imagination sensible et un esprit positif et pratique. Mais tandis que Taine y avait simplement vu deux ingrédients pour ainsi dire, M. Cazamian, plus profondément pénétré de l'idée d'une évolution continue et moins porté à arrêter le cours des phénomènes pour les fixer, y a distingué une succession de « génératrices », pour parler comme l'auteur de la *Littérature anglaise*.

Si M. Elie Halévy a été influencé par Taine dans son *Histoire du peuple anglais au* XIX*e siècle*, c'est dans le choix du but qu'il s'est donné : « comprendre comment les diverses séries de phénomènes politiques, économiques, religieux, s'interpénètrent et réagissent les unes sur les autres ».

En 1914, un livre sur la *Formation sociale de l'Anglais moderne*, de M. Paul Descamps, plus scientifique que les études de Taine, rappelle, par les conclusions énoncées, les *Notes sur l'Angleterre*. M. Descamps discerne chez les Anglais les qualités d'initiative individuelle, de responsabilité personnelle en même temps que l'aptitude à l'action concertée. Il admire, tout comme l'auteur des *Notes*, les groupements libres, qui préparent à la vie publique nationale, et le caractère hiérarchique de la société qui, en assurant la liberté individuelle et la possibilité d'un développement personnel, ne manque pas d'assurer la stabilité, et de rendre possible une lente adaptation sans violence et sans destruction. En dernier lieu il constate, et en cela aussi il suit Taine, que le bon fonctionnement de la vie politique anglaise tient à l'aptitude des citoyens à la discipline.

Tout bien considéré, on voit que les successeurs de Taine

ont adopté, dans ses grandes lignes, la construction édifiée par lui ; mais à mesure que les idées de la philosophie moderne ont pénétré les esprits, les anglicisants, sentant ce que les cadres intellectuels présentaient de trop rigide et de trop étroit, ont cherché à corriger ce que le dessin avait de trop géométrique. Plus intuitifs, ils ont voulu, en assouplissant et en nuançant, substituer à la raideur d'un schéma, la souplesse de la vie.

CONCLUSION

Maintenant, ayant suivi Taine dans ses voyages personnels et livresques à travers l'Angleterre victorienne, essayons de préciser quelle a été l'action des choses anglaises sur sa pensée. Nous avons vu que, en ce qui concerne la politique, les idées de Taine étaient déjà formulées avant son premier voyage ; mais ce furent ses lectures d'histoire anglaise qui les lui inspirèrent. L'observation les a affermies et développées ; en religion, au contraire, les séjours en Angleterre, pour courts qu'ils fussent, lui révélèrent la possibilité d'un christianisme qui n'entravât pas le progrès de la science. Un examen des écrits d'avant et d'après les voyages, où il a traité de questions religieuses, ne laisse subsister aucun doute à cet égard. Ici il faut faire leur part aux amis que se fit Taine parmi le clergé anglais. Nous avons vu qu'ils étaient tous des libéraux, des membres de l'Eglise large. Eussent-ils été, au contraire, des disciples de Newman, l'impression de Taine sur la possibilité d'une réconciliation entre le christianisme et la science eût été sans doute tout autre.

Quant à sa dette envers les écrivains victoriens, Taine l'a avouée lui-même pour Macaulay, qui a exercé une action décisive sur sa façon d'écrire. A eux aussi peut-être on doit attribuer son changement d'attitude dans la question des rapports de la littérature et la morale.

Si, par suite de son habitude de formuler ses idées générales avant d'observer sur place, et de se borner à vérifier ses idées, les observations de Taine ont été parfois faussées, il a su cependant établir d'une façon définitive les grands traits de l'esprit et du caractère anglais. On a vu qu'il avait adopté bien des idées et des théories de Mme de Staël, de Stendhal, de Montégut et d'autres auteurs qui avaient écrit sur l'Angleterre. Ce

qu'il y a de vraiment neuf chez lui c'est son effort pour mettre en système ces idées, pour tisser, à l'aide d'explications ingénieuses et originales des phénomènes observés par d'autres, une trame serrée et résistante. Si l'esprit anglais a répugné à sa méthode de généralisation, chose qu'il aurait pu prévoir lui-même, car il a signalé à plusieurs reprises cette répugnance, le cadre puissant où il a enfermé ses observations sur l'Angleterre et les Anglais, s'est révélé si solide que la plupart des Français qui ont écrit depuis sur ce sujet en ont subi, consciemment ou inconsciemment, la contrainte. Beaucoup de ses idées sont devenues d'usage courant, et il est difficile de savoir si ceux qui les émettent les doivent à Taine ou à d'autres. Ses théories ont atteint ce que Huxley, parlant de la science, appelait l'état d' « euthanasie » et se sont à ce point intégrées à la pensée française, qu'il est devenu aussi malaisé d'identifier celui qui les a émises que de distinguer, dans une cathédrale séculaire, le travail de chacun des innombrables artisans qui ont contribué à son édification.

APPENDICE

Deux lettres inédites de Matthew Arnold à Taine.

2 Chester Square, London, 3 février 1864.

« Monsieur,

« J'ai bien reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mais le livre que cette lettre annonce ne m'est pas encore parvenue [*sic*]. C'est pourquoi j'ai si longtemps tardé à vous répondre. J'ai lu la plupart des articles dont votre ouvrage, je pense, se compose, dans les revues françaises où elles [*sic*] sont primitivement parues ; et l'ouvrage lui-même, je l'ai trouvé l'autre jour à la campagne, chez Lady de Rothschild, une femme infiniment distinguée, qui lit tout et qui sait tout juger ; j'en ai parcouru à la hâte le troisième volume. J'ai toujours admiré, Monsieur, votre richesse de savoir dans les endroits de notre littérature les moins généralement connus, et, pour l'étranger, les moins attrayants ; j'ai admiré encore plus la grande vigueur d'esprit que vous déployez en les traitant. En même temps je suis tout particulièrement sensible au vif intérêt que vous montrez pour mon père, si peu connu en France. Jugez donc si je m'estimerai heureux de recevoir de vous-même votre ouvrage ; je fais très peu de critique, et je cherche de préférence les sujets limités ; mais je causerai de votre livre avec ceux de mes amis qui se connaissent le plus en histoire littéraire, et je les pousserai à montrer plus de courage que moi.

« M. Grant Duff, que je viens de voir, me prie de vous envoyer de sa part mille amitiés, — and I remain, my dear Sir,

« Very sincerely yours

« Matthew Arnold. »

Athenæum Club, Pall Mall, S. W. March 9 th [1880].

« My dear Sir,

« It is absurd to write in French to one who knows English so well. Let me have the pleasure of sending you a volume of essays which I have just published [1], and which you may perhaps be interested in looking through. I am glad of this opportunity of thanking you for the letter you wrote me in the summer, and which I should have acknowledged at once, had I not expected to be soon sending you the present volume. I wanted to tell you that I had been re-reading your History of English Literature, and had for the first time done proper justice to the energy, power, judgment and knowledge with which the subject is treated. At a first reading I had thought the work too systematic, and I do not say that I have not some objection to make to it on this score still ; but at a second reading the feelings of satisfaction and admiration far outweigh all others. What is of much more importance than my feëlings, a remarkable tribute to your work has just appeared in the Letters of Bishop Thirlwall of St-David's, a *savant* of the first order ; what he says is excellent, and if the book is not accessible to you, I will send you the Extract. It is at p. 31 of Bishop Thirlwall's *Letters to a Friend*. Meanwhile I am following you with deep interest in your treatment of the French Revolution ; though sometimes I think of your own caution to Carlyle « to see the good along with the bad ».

« If ever you come back to England, I wish you would give me a day or two at my cottage at Cobham.

« Most truly yours,

« Matthew Arnold. »

Lettre inédite du Dean Milman à Taine.

« Deanery St-Paul's, Aug. 17, 1864.

« My dear Mon^r Taine,

« You will have thought me very ungrateful in not having

[1] Arnold venait de publier ses *Mixed Essays*, 1879.

earlier thanked you for the present of your three remarkable volumes. But they reached me in the height of the London season of society and business, when spare leisure for the perusal of such works is rarely to be found. I have been passing this bright summer (even bright with us so as to paint up our brilliant verdure to a dreary brown) in a quiet villa near London, with a pleasant garden. In such seclusion, I must not say solitude, agreeable books are the most welcome companions, and I have been truly enjoying your agreeable society.

« You will expect me as an English man of letters to give you my judgement of your work. I will do so frankly and without disguise. And first for the scanty catalogue of your demerits and shortcomings according to my view. My philosophy is not yours. I am, as you may suppose, a spiritualist. But this does not so much concern your present work. In this you seem to me to incline, more than I am disposed to do, to the fatalist school, which attributes not merely influence, bias, peculiarities, but even creativeness to preceding causes. The course of events may have made Shakespeare a Dramatist, but it could never have made a Shakespeare. Genius, like his, and all true genius, in my view, is a special gift, a gift for which we can account by no combination of circumstances. — On this question however not less than a volume would be necessary to explain my difference from you. I must think too that your wonderful copiousness, your prodigal affluence of thought, your boundless command of language, and inexhaustible fertility of allusion, have led you to overload your pages. Exaggerated truth almost ceases to be truth ; and you sometimes compel me, by the too great vigour of asseveration to pause and question, when I was disposed quietly to acquiesce.

« But I have exhausted my own grievances, perhaps your patience. Now for the brighter and more pleasant task. I must thank you, and heartily congratulate you on what I deem the first successful attempt to establish the « entente cordiale », between the literature of our two countries. You are the first who on a large scale have enabled Frenchmen to judge fairly of our literature ; and by clearly showing the vital and essential differences of our modes of thought, of our imaginative resources, the characteristic powers and inalienable distinctiveness of the two languages, have given us too perhaps a useful lesson. I do not scruple to avow my opinion that there is

in no European language, not even in our own, so full, so comprehensive, and so just an appreciation of our English literature. The great authors are fairly chosen, their characteristics shewn with singular felicity : their lives usually happily illustrated from their writings, their lives displayed in their writings. You must forgive me for saying that as to some (Spenser for instance) I should hardly have supposed that a Frenchman could have entered with such generous admiration, into his transcendent merits. On some details I should of course differ from you, but not without careful and respectful consideration of the grounds and critical principles on which you have based your opinions.

« On one point however every Englishman of taste or knowledge will confess his deep obligations to you. You have presented to your country and to Europe a florilegium of passages from our best authors, wonderfully well chosen, and developing with remarkable truth and justice, the special character of each great author. If it were only for this you would deserve and command the lasting gratitude of all the lovers of letters, more particularly of English letters.

« Permit me before I close this short letter, to suggest, that in a new edition, and many editions I trust will follow, the quotations from the English should be carefully revised by some severely accurate reader. The faults of the press are not many, considering the extent of the work, but still there are some ; and the beauty and usefulness of such a work should not be marred. — Allow me to add the expression of my most sincere respect and regard, your most faithfully.

« H.-H. Milman. »

[P.-S.] If you come to London, as you ought, let me be honoured by an early visit.

Lettre de Lord Lytton [1] *à Taine.*

« Ce 29 avril 1874.

« Monsieur,

« J'interrompe la lecture entraînante des essais dont vous

[1] Edward Robert Bulwer Lytton, fils unique du romancier célèbre, lui-même poète et homme d'Etat (1831-1891).

avez bien voulu me donner une copie, pour vous remercier de ce don précieux [1].

« Je suis honteux, Monsieur, de la date tardive de cette lettre. Mais le fait est que j'avais laissé des ordres chez moi de ne pas faire suivre mes lettres pendant mon absence de Paris ; et ce n'est que l'autre jour en revenant de la campagne que j'ai eu la surprise agréable de trouver ici la vôtre, avec le volume dont elle était accompagnée. Gœthe a dit que les émotions sont comme des huîtres, et qu'il faut les goûter fraîches ; mais malgré les circonstances qui en ont retardé l'expression je vous assure, Monsieur, que celles que j'ai éprouvées en me voyant honoré de ce témoignage flatteur de votre bienveillance à mon égard, sont encore dans toute leur fraîcheur. Dans ce volume, dont je n'ai pas encore fini la lecture, tout m'est nouveau sauf les quelques pages sur cette malheureuse Guerin, et votre critique de Mérimée dont je me rappelle qu'on parla à Londres presqu'autant que de ses lettres à l'inconnue.

« Les deux sur MM. Guizot et Michelet m'ont intéressé et m'ont charmé au plus haut degré. Quelle pénétration et quelle finesse d'esprit dans ces deux admirables études. En analysant les historiens vous écrivez l'histoire de la façon la plus charmante, ou du moins vous inondez de lumière la voie de votre méthode historique tout en la couvrant de fleurs. Vous avez des mots qui sont des portraits comme par exemple : « M. Michelet a l'imagination du cœur plutôt que celle des yeux : il n'imagine que pour sentir ». Et encore « je n'oserais pas dire qu'il fait l'histoire, *elle se fait en lui* ». Et de Macaulay qu' « il écrit les affaires en orateur, comme on les plaide. M. Guizot écrit les affaires en homme d'état comme *on les fait* ».

Je n'ai pas encore commencé le Montalembert ni le Saint-Simon mais je craignais de vous paraître un ingrat en prolongant un silence qui a déjà duré trop long temps. Sous le charme de votre style qui sonne comme une cloche d'or, je suis honteux de mon mauvais français. Veuillez me le pardonner. Si la grammaire en est fausse, au moins il n'y a rien de faux dans les sentiments d'admiration et de reconnaissance dont je vous

[1] *Essais de Critique et d'Histoire*, 3e édition.

prie de vouloir bien agréer l'expression défectueuse mais sincère, ainsi que celle de ma considération la plus distinguée.

« Lytton. »

Lettre de Herbert Spencer à Taine.

Athenæum Club, Pall Mall
or 37 Queen's Gardens, Bayswater
Wednesday [mai ou juin 1889?]

« Dear Sir,

« A note from Mr. Russell yesterday informed me of your presence in England and your approaching departure to Oxford.

« I telegraphed this morning to Dr. Rolleston, Oxford, to convey a message to you ; but got back a telegraphic reply that he was from home. However I got your address this afternoon in Ryder Street.

« Will you be good enough to let me know what disengaged evenings you will have in London, before your departure? I should like to ask some friends to meet you.

«faithfully yours

« Herbert Spencer. »

Lettre de F. Max-Müller à Taine [1].

« Parks End, Oxford 17 March 1871.

« Sir,

« I hasten to answer your kind letter as far as I can.

« First, as to the time. The fact is that our summer term is over in the first week of June, and very little work is done during the last week. Therefore if you could begin before Whit Sunday you would probably have a better audience.

« Your course of lectures is the first beginning of a new experiment and everything will depend on your success. Oxford is an extremely difficult place to lecture in, because all audiences are very mixed. You have young students, you

[1] Réponse à la lettre de Taine du 15 mars. *Corres.* III, 56.

have fellows and tutors, you have professors, and, for your lectures, ladies also, I think. It is difficult to hit when there are so many targets. I do not expect that you will have many young students, and you may therefore aim a little higher. I should lecture as if I were addressing a highly educated lady, not taking much for granted, making everything clear by a full statement of facts but then drawing ont the very best lessons the facts will yield, and always leading up to τὰ μεγιστα. For that purpose your philosophers and moralists would be more useful perhaps than your dramatists, but I dare say you are right in selecting the latter. My only fear is that the classical dramatic writers are a little too much known, and that they may not prove sufficiently attractive. A picture of the thoughts and manners of the times in which they lived would remedy that defect, and you would know better than anybody else how to place before us the political and intellectual stage on which Racine or Molière were themselves the actors.

« Lastly as to the language — it has been decided, not without some opposition, that the Lectures should be given in French. But of course many of your hearers would have difficulty in following, and therefore a slow and distinct delivery would be a matter of great consequence. The Lectures are open to every member of the University, and the invitation to lecture comes from the Vice Chancellor in the name of the University. The lectures are delivered at the Taylor Institution, because the funds for paying the Lecturer come out of Sir Robert Taylor's bequest. It is not an easy task which you are undertaking, but I feel very sanguine as to its success. If you want any further information I shall be most happy to give it.

« With sincere regard,
« Your most obedient servant
« Max Müller. »

Lettre de F. Max-Müller à Taine.

« Chemnitz, 13 July 1873.

« Dear Sir,

« ... I read your letters with great interest and you will be

surprised to hear that in most parts I agree with you. It seems to me that Kant's system is much stronger without the admission of the possibility of synthetic judgments a priori. The admission of the *reality* of such judgments seems to me to contradict Kant's own principles quite as much as the admission of the reality of the Ding an sich. If, according to Kant, the categories are applicable only to what is given us in the form of sensuous intuition, then it follows we have no right to apply them, and particularly that of causality to the Ding an sich ; nor have we any right to use them without any given object which would be the case with synthetic judgments a priori. I have always explained these judgments as analytical, like yourself, I have tried to prove their analytical character linguistically. If we say « the straight line is the shortest », this looks synthetical ; but let us put la ligne droite = *linea directa*, est la plus courte = est la plus directe = *linea directissima*, then we see at once the analytical and tautological character of the judgment.

« I have not been able to refer to your « Intelligence », because I had to address myself chiefly to an English public. But when I publish my next volume. « On language as the true barrier between man and beast », I shall have several opportunities of discussing your opinions. I do not like, for instance, to call concepts mere *signs*, because we are thus led to imagine that there could be signs without something they signify. If we called concepts *names* this would provoke, and has provoked, the same misunderstanding as if there could be a *nomen* without a *nomination*. A sign is the sign of something — now it is not the sign of a single or individual phrase of consciousnes, otherwise the sign *dog* would always recall one single dog, a terrier or a Newfoundland dog only, but not the Dog who is neither terrier nor Newfoundland. The word is the sign, or rather the embodiment of a state of consciousness to which nothing in our sensuous experience corresponds : it is a something, quite as much so as our sensuous experience ; and why we should object to call it concept, I cannot understand. States of consciousness, impressions, or whatever you like to call them, are quite as mysterious as concepts, in fact I should say they are more so. You say yourself that concepts are « signes ayant la propriété d'évoquer en nous la présentation sensible des individus de

telle ou telle classe » : — but whence the concept of *classe* which the senses never present to us, but which is our work and our work only? You say that the power of forming these signs or concepts depends on the structure of our brain. Here again I look upon the brain as the outward sign, and nothing more. I know that the sign corresponds to what it signifies. I know that it is possible, whatever some physiologists may say, to distinguish a human brain from the brain of an ape. But if I have two classes of brains, one, the human, which may remain below the level of humanity (cretins etc.), which may reach the level of humanity (Newton) and may relapse below the level of humanity (madmen) and on the other side, a brain which always remains below the level of humanity, I do not see how, as homines sapientes, we can say that the former kind of brain was probably developed from the latter any more than that the latter (the animal brain) was probably degraded from the former (the human brain).

« I shall be proud if you consider any portion of my lectures worthy of a place in your new edition of « l'Intelligence ». These lectures are an abstract or extract only without the pièces justificatives : these I hope to be able to publish next year.

« You will find my lectures on Religion very different from what they were originally and what they are in the French translation.

« Believe me, Dear Sir,

« Yours with affectionate regard

« Max Müller. »

Lettre de Max Müller à Taine.

« Oxford 12 March 87.

« My dear Confrère,

The bearer of this note is an old friend of mine, Canon Fremantle, whose name you may know as one of the few liberal-minded clergymen at Oxford. He is anxious to make your acquaintance during his short stay in Paris.

Yow will receive in a few days a copy of my last book, The Science of Thought. It is my last word on the great problem

that has occupied me through all my life. It runs counter to most philosophies — But I know you can tolerate much, even if you do not approve of it, and so I recommend my last child to your very kind acceptance.

« Believe me always,
« Yours very sincerely.
« F. Max Müller.

Lettre de Max Müller à Taine.

« Oxford 21 July 1887.

« My dear Sir,

... « My last book on the Science of Thought has roused much controversy in England. I am glad of it, for I feel convinced that the very existence of philosophy depends on the solution of the problems of the relation of language to thought. Whether we are Kantians or Comtians makes no difference here : the chief question is what is the meaning of thought and ratiocination. If that is once settled, philosophy may revive once more. As you are of the same opinion, might I ask you to present a copy of my book to the Académie des Sciences Morales et Politiques ? If you would have the kindness to present it and to explain its object, I should ask my publisher to send a copy to your address at Paris or at Menthon St Bernard. I believe that the views which I have put forward and which are by no means new, will find more acceptance in France than in England. All I have done is to supply from the facts of language the proofs of what others have held long ago, though on different grounds. Still people do not like to admit the *curta supellex* of our mind, which can be proved by the evidence of language. We think all we think and say all we say by means of four hundred roots or 120 concepts -- everything else is modification, metaphor and all the rest. The evidence of language on that point is *irresistible*, and philosophy ought to learn that lesson and become modest. You know better than most philosophers what I mean, and I should feel very grateful if you would help me to open people's eyes and show them how much we have made out of how little ! »

Lettre de Max Müller à Taine.

« Oxford, 27 July 87.

« My dear Sir,

« I knew of course that you were a Member of the Académie Française, but I took it for granted that you were likewise a Member of the Académie des Sciences Morales. How strange that you should not be there ! However I shall ask M. Barthélemy St-Hilaire to present my book, though I am afraid he cannot much approve of it.

« I cannot understand how it has happened that in my book I have forgotten my best ally. I read your book *De l'Intelligence*, when you presented it to me. I made notes and extracts, but while writing my book, these notes escaped my eyes and my memory, because I had lately been reading chiefly English writers. I deplore my stupidity, and am now reading your book again, and shall take the first opportunity of appealing to your name and authority as completely covering my position, and extending even beyond. My position is that what we call thought or ratiocination is neither more nor less than language *minus* the spoken word — in fact, thought stands to language as memory stands to perception. Of course if *penser* is used in the sense of *sentir*, as Spencer does, then we must have another word, possibly to *reason*, *raisonner*. No doubt it is difficult for one nation of philosophers to understand another nation of philosophers. It was easier to have an international philosophy when there was an international language, *Latin*. However, I do not despair, nay I hope that a philosophical study of language will help towards it. We are going to Scotland on Friday and I have taken your two volumes of *Intelligence* with me. »

Lettre de James Macdonell à Taine[1].

24 janv. 1876.

« ... When I look beneath your own brilliant picture to the reality itself, I confess I seem to see in Versailles something

[1] A propos des *Origines*, vol. I.

very like an exquisitely refined Hell, with a Devil on the throne, his angels worshipping him as he puts on his hoofs and horns, and Death, meanwhile, grinning in the background. You see that I am a good deal of a Puritan. I can perfectly understand the headlong fury with which your countrymen flung themselves upon such a Court. I am sure that my countrymen, who are much less patient than yours, would have swept such a court from off the face of the earth. Our Puritans, you will remember, were stirred by a far smaller provocation than your Revolutionists ; and yet they beheaded their king.

. . . . . .

« Our annals seem tame compared with yours. The comparatively even flow of our prosperity has tended to give an air of parochialism to our history, and now we have ceased to have any domestic politics at all. At present we pay ten times as much attention to France as we do to England... » [1].

[1] cf. extrait de la lettre inédite donné aux pp. 97-98 de la présente étude.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES BIBLIOGRAPHIQUES

V. Giraud. — *Bibliographie critique de Taine* (N° 17 de la bibliothèque de Bibliographies critiques, Paris), A. Picard, 1902.
H. P. Thième. — *Guide bibliographique à la littérature française 1800-1906* (1907).
Vicaire. — *Manuel de l'amateur de livres du* XIX*e siècle.*
Poole and Fletcher. — *Index of Periodical Literature.*
G. Lanson. — *Manuel bibliographique de la littérature française*, t. III.

L'époque victorienne

Les amis anglais de Taine : Biographies, mémoires, etc.

Sir E. M. Grant Duff. — *Notes from a Diary*, 1851-1872, 2 vol. 1897.
Sir E. M. Grant Duff. — *Notes from a Diary*, 1889-1891, 2 vol. 1901.
Sir E. M. Grant Duff. — *Out of the Past.* 2 vol. 1903.
G. W. E. Russell. — *Matthew Arnold. Letters*, 1848-1888, 2 vol. 1895.
M. C. M. Simpson (Mrs). — *Many Memories of Many People*, 1898.
Humphry Ward (Mrs). — *A Writer's Recollections*, 1918.
W. Knight. — *Retrospects*, 1re série, 1904.
Sir T. Wemyss Reid. — *Life of Monckton Milnes, Lord Houghton*, 2 vol. 1890.
E. Abbot and L. Campbell. — *Life and Letters of Jowett*, 1897.
E Abbot and L. Campbell. — *Life of Grote*, 1873.
F. T. Palgrave. — *Recollections* dans *Lord Tennyson. A Memoir by son.* 1898.
R. E. Prothero. — *Life of Dean Stanley*, 1893.
F. Max-Müller. — *My Autobiography, A fragment*, 1901.
M. Pattison. — *Memoirs*, 2 vol., 1885.
K. O' Meara. — *Madame Mohl, Her salon and her Friends*, 1885.
A. Milman. — *Dean Milman*, A biographical sketch, 1900.

Dictionary of National Biography, passim.
The Men of the Time, 1862.
Men and Women of the Time (8° edition), 1872.
Who's Who, 1897 (Notice sur Sir John Clark).
Journal des Débats, 4 déc. 1921. Extrait d'une lettre inédite de Sainte-Beuve.
G. G. Bradley. — *Recollections of Arthur Penrhyn Stanley*, 1883.
J. S. Mill — *Autobiography*, 2e éd., 1873.

L'époque victorienne

La littérature.

Etudes générales : Chambers. — *Cyclopædia of English Literature*, III, 1914.
Oliphant (Mrs). — *The Victorian Age of English Literature*, 1893.
G. Saintsbury. — *Nineteenth Century Literature*, 1896.
H. Walker. — *The Literature of the Victorian Era*, 1910.
H. Walker. — *The Age of Tennyson.*
E. Gosse. — *History of Modern English Literature*, 1897.
G. K. Chesterton. — *The Victorian Age in Literature*, 1913.
The Cambridge History of English Literature, t. XII.
O. Elton. — *Survey of English Literature*, 1830-1880, 2 vol., 1920.
H. Morley. — *English Literature in the Reign of Victoria* (Tauchnitz). Refondu dans *A First Sketch of English Literature.*
H. A. Beers. — *History of Romanticism in the Nineteenth Century*, 1902.
Auteurs. Etudes spéciales : F. Marzials. — *Life of Charles Dickens.*
Stopford Brook. — *Tennyson, his art and relation to modern life*, 1894.
Sir L. Stephen. — *Hours in a Library*, 3 vol. 1892.
Sir L. Stephen. — *The English utilitarians*, 3 vol. 1900.
L. Cazamian. — *Carlyle* (Collection des écrivains étrangers), 1913.
R. Garnett. — *Carlyle* (Great Writers), 1887.
Tennyson, Dickens, Thackeray et Macaulay, dans la Collection « *English Men of Letters* ».
L'humour : L. Cazamian. — *Le mécanisme de l'humour* dans *Etudes de psychologie littéraire*, 1913.
A. Angellier. — *Burns* (2e partie, p. 108 sqq.).

F. Baldensperger. — *Gottfried Keller, sa vie et ses œuvres*, 1899.
W. S. Lilly. — *Four English Humorists* (Dickens, Thackeray, G. Eliot, Carlyle), 1895.
G. Meredith. — *Essai sur la comédie*, trad. H. D. Davray, 1898.
D. Hunter. — *Humour* (art. British Encyclopedia, 11e éd.).
Mme de Staël. — *De la Littérature.*
Mme de Staël. — *L'Allemagne.*
W. M. Thackeray. — *English Humorists of the Eighteenth Century.*
Macaulay. — *Essai sur Addison.*
Carlyle. — *Miscellaneous Essays.*

L'époque victorienne

Les Institutions et les Mœurs.

T. Karcher. — *Etudes sur les Institutions politiques et sociales de l'Angleterre*, 1867.
A. Esquiros. — *L'Angleterre et les Anglais*, 1869.
R. W. Emerson. — *English Traits*, 1856.
P. Mérimée. — *Lettres à une Inconnue.* Introd. par H. Taine, 2 vol., 1874.
Le Play. — *Les Ouvriers européens*, 1855.
A. Alison. — *England in 1815 and 1845*, 1846.
C. Kingsley. — *Alton Locke.* Préface de 1862.
Le Comte de Paris. — *De la situation des ouvriers en Angleterre*, 1873.
L. Blanc. — *Lettres sur l'Angleterre* (1860-1870), 1879-81.
H. D. Traill. — *Social England*, t. VI, 1898.
Low and Sanders. — *Political History of England*, t. XII, 1907.
J. Mac Carthy. — *History of our Own Times*, 1897.
C. F. G. Masterman. — *The condition of England*, 1909.
E. Hodder. — *Life of a Century*, 1901.
J. Morley. — *Life of Gladstone*, 3 vol., 1912.
G. L. Strachey. — *Queen Victoria*, 1921.
G. C. F. Greville. — *Greville Memoirs* (3rd part) 2 vol., 1887.
R. E. Francillon. — *Mid-Victorian Memories*, 1913.
Sir W. Besant. — *The Queen's Reign*, 1897.
L. Cazamian. — *L'Angleterre moderne. Son évolution*, 1911.
G. Saintsbury. — *Miscellaneous Essays* (Young England).
T. F. Plowman. — *In the Days of Victoria*, 1918.
H. H. Asquith. — *Some Aspects of the Victorian Age*, 1918.

G. K. Chesterton. — *The Crimes of England*, 1915.
P. Thureau-Dangin. — *La Renaissance catholique en Angleterre*, 3 vol., 1903.
D. Gunnell. — *Stendhal et l'Angleterre*, 1908.
The Annual Register, 1860, 1862, 1871.
La Revue des Deux Mondes (divers articles signalés dans les notes).

L'accueil et l'influence en Angleterre

(a) *Périodiques anglais.*

Sur l'Histoire de la littérature anglaise.

Westminster Review : juillet 1861. Article de W. Fraser Rae : « *The critical writings and theory of H. Taine* ».
Avril 1864. Article de W. Fraser Rae : « *Taine's History of English Literature* ».
Janvier 1865. Article de W. Fraser Rae : « *Taine's History of English literature. Contemporary writers* ».
Athenœum : 23 juillet 1864. Article sur l'Histoire de la littérature anglaise.
Edinburgh Review : 1865 (N° 121). Article sur l'Histoire de la littérature anglaise. Reproduit et traduit dans la Revue britannique de janvier et février 1866 sous ce titre : *l'Histoire de la littérature anglaise de M. Taine jugée par la Revue d'Edimbourg.*

Sur la traduction de la Littérature anglaise.

Athenœum : 20 janv. 1872.
Fraser's Magazine : mars 1872.
Fortnightly Review : 1er déc. 1873. Article de Leslie Stephen.
Academy : 15 janv. 1873. Article de G. A. Simcox.
Dublin Review : janv. 1874.

Sur les Notes sur l'Angleterre.

Times : 28 février 1872. « Ourselves ».
Blackwood's Magazine : juin 1872.
Academy : 1er juillet 1872. Article de Frances Mary Charlton.

Articles biographiques et nécrologiques.

Times : 7, 8, 9 mars 1893. — 16 mars : « *Taine and Protestantism* ».

Blackwood's Magazine : avril 1893, « M. Taine. A. personal reminiscence by J. E. C. Bodley ».

Athenæum : 11 mars 1893.

18 mars 1893. Article signé M. D. [Mary Duclaux] « *Reminiscences of M. Taine* ».

Spectator : mars 1893.

Illustrated London News : 11 mars 1893. Article (avec portrait).

18 mars 1893 « *The late M. Taine. An appreciation by one who knew him* ». Spectavi.

Review of Reviews : avril 1893 (avec portrait).

Sur la Vie et Correspondance.

Fortnightly Review : déc. 1902 : « *The Youth of Taine* », article d'A. Mary F. Robinson (Mary Duclaux).

Athenæum : 9 août 1902. Sur la *Vie et Correspondance*, t. I.

20 sept. 1902, Sur *Life and Correspondence trad Devonshire.*

Athenæum : 30 avril 1904. *Vie et Correspondance*, t. II.

Spectator : 25 sept. 1904 : « *Taine under the Empire* », Article sur la traduction de t. II de la *Vie et Correspondance.*

Quarterly Review : avril 1905. Article de H. H. Dodwell sur la *Vie et Correspondance* et sur la traduction anglaise.

Etudes générales.

Contemporary Review : janv. et avril 1866. Edward Dowden : « *French Aesthetics* ».

Nineteenth Century : juillet 1886 : « *Taine. A literary portrait* », par Léopold Katscher.

Edinburgh Review : 1882 (N° 156). *Sur le discours de réception de M. Taine.*

International Quarterly : t. XII, p. 255 « *Ten pages of Taine* », par Hilaire Belloc.

L'accueil et l'influence en Angleterre

(b) *Publications autres que périodiques.*

M. Arnold. — Voir 2 lettres inédites à l'appendice.

Thirlwall (Bishop). — *Letters to a Friend*, 1880.

H.-H. Milman. — Voir lettre inédite à l'appendice.

E. Dowden. — *New Studies in Literature*, 1895 [Reproduit dans « *Studies in European Literature* »].

A.-W. Ward. — *Dickens* (*English Men of Letters*), pp. 203-206.

G. Saintbury. — *A. History of Criticism*, t. III, p. 440 sqq., 1904.
W.-G. Courthope. — *A History of English Poetry*, t. I ; t. V, ch. XIV, 1895-1905.
W.-S. Lilly. — *Four English Humorists*, p. 65 sqq. 1895.
A.-W. Ward. — *Dickens* (*English Men of Letters*), p. 203-206.
F.-T. Marzials. — *Dickens*, 1887.
Sir A. Lyall. — *Tennyson* (*English Men of Letters*), p. 1, p. 182, 1902.
A. Waugh. — *Alfred, Lord Tennyson*, p. 83, 1893.
H. Schutz-Wilson. — *History and Criticism* [*Taine and Carlyle*], 1896.
A.-T.-W. Borsdorf. — *On the literary theories of Taine and Herbert Spencer*, 1903.
Hon. M. Baring. — *Taine* (Encyl. Brit. XIe éd.).
T. Iring Babbitt. — *Masters of Modern French Criticism*, 1913.
J.-E.-C. Bodley. — *The Decay of Idealism in France* (dans *Cardinal Manning and other Essays*), 1912.

L'accueil et l'influence en Angleterre

(c) *Ouvrages de Taine publiés en Angleterre.*

Le *Daily News* (5, 6, 10, 12, 14, 17, 24, 27 octobre, 2, 7, 9, 14, 16, 18 novembre 1871) a publié une traduction partielle des *Notes sur l'Angleterre.*

Notes on England by H. Taine D. C. L., translated, with an introductory chapter by W. F. Rae. London [Reprinted, with large additions, from the *Daily News*], 1872, 5e édition, 1873.

A History of English Literature. — Translated by H. Van Laun... with a preface by the author, 2 vol., Edinburg, 1871.
New edition. 4 vol., Edinburg, 1873-74.
New edition, 4 vol., London, 1886.
Publiée dans *Saint Martin's Library*, 1906.

The Hundred Greatest Men., t. II (with an introduction by H. Taine), 1879.

Journeys through France (carnets de voyage), London, Unwin, 1897.

English Positivism. A Study on J. S. Mill. — Translated from the French by T. D. Haye, London, 1870.

Taine's *On Intelligence*, translated from the French by T. D. Haye, and revised by the Author, Parts I and II. London, 1871.

Selections from Taine edited by F. Storr, with an introduction by C. Sarolea, 1898 [Blackie's Modern French Texts].

Life and Letters of H. Taine (1828-1893). — Translated from the French by Mrs. R. L. Devonshire (vol. 1, 2, ; by E. Sparvel-Baily, vol. 3). Westminster, 1902-1908.

Choix de Fables de la Fontaine avec commentaire par H. Taine, 1908 [Blackie's Modern Language Series].

Taine, H. A., La Littérature anglaise (Pages choisies) edited by R. T. Currall, 1912 [Harrap's Shorter French Texts].

L'accueil et l'influence en France

(a) *Sur l'histoire de la littérature anglaise.*

Scherer, Edmond. *L'Histoire de la littérature anglaise* (recueilli dans les *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*, t. VI) .

Le Moniteur du 25 avril, 2 et 23 mai 1864. Trois articles d'Emile Montégut ; recueillis dans les *Essais sur la littérature anglaise*, p. 55 sqq.

Le Moniteur du 30 mai, 6 et 13 juin 1864. Trois articles de Sainte-Beuve (recueillis dans les *Nouveaux Lundis*, C. Lévy, t. VIII, p. 66-138 et appendice).

Revue de l'Instruction Publique des 2 et 23 juin et du 7 juillet 1864. Trois articles de Charles Gidel.

Revue de Paris, avril 1864. Article de J. Demogeot, *Le Fatalisme dans l'histoire littéraire.*

Le Nord, 17 novembre 1864. Article d'Edmond Croset.

L'Année littéraire et dramatique (Vapereau), t. VII, p. 865. Article sur *La critique physiologique appliquée à l'histoire littéraire.*

Journal des Débats, 27 avril 1867. Article de Philarète Chasles, sur la 2e édition de la *Littérature anglaise* (recueilli dans *Mémoires*, t. II).

L'Union, 22 mars, 5 et 25 avril 1872. Articles de Daniel Bernard, *Taine et l'Angleterre* [sur les *Notes* et les *Contemporains*].

Revue des Cours et Conférences, 1896, 19 mars, 2, 16, 30 avril, 14, 21, 28 mai, 4, 11 juin (9 leçons). Edouard Droz.

Sur le *Carlyle*

Revue de l'Instruction publique, 15 sept. 1864. Article de L. Derôme.

Sur les *Notes sur l'Angleterre*

Le Siècle, 17 juillet 1872. Article de Charles Bigot.

L'Union, 22 mars, 5 et 25 avril 1872. Trois articles de D. Bernard (cités ci-dessus).

(b) *L'influence. — Ouvrages sur l'Angleterre.*

Beljame Alex. — *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au* XVIIIe *siècle*, 1881.

Bourget Paul. — *Etudes et Portraits, II. Etudes anglaises*, 1889.

Chevrillon André. — *Sidney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au* XIXe *siècle*, 1894.

Etudes anglaises (2e édition), 1901.

Jusserand J.J. — *Histoire littéraire du peuple anglais*, 1894.

Demolins Ed. — *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, 1897.

Boutmy Emile. — *La psychologie politique du peuple anglais au* XIXe *siècle*, 1901.

The English People : A Study of their political Psychology... with an Introduction by J.E.C. Bodley, 1904.

Bardoux J. — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*, 1906.

Mantoux P. — *A travers l'Angleterre contemporaine*, 1909.

Cazamian L. — *Le Roman social en Angleterre* (1830-1850), 2e édition, 1904.

L'Angleterre moderne. Son évolution, 1911.

L'Evolution psychologique et la littérature en Angleterre, 1920.

Halévy Elie. — *Histoire du peuple anglais au* XIXe *siècle*, 1913.

Descamps P. — *La Formation sociale de l'Anglais moderne*, 1914.

(c) *L'influence. — Articles de revues.*

Le Mouvement Social, mars 1893. Article de Demolins : « *H. Taine et la science sociale* ».

Le Journal, 23 mars 1894. Article de M. Barrès : « *Sur l'esprit protestant* ».

Revue Bleue, 31 mars 1894. Article de T. de Wyzewa sur Taine et M. André Chevrillon.

Journal des Débats, 26 juin 1894. Article d'A. Filon : *Un nouveau livre de M. Jusserand.*

La Science Sociale, août 1894. Article de P. de Rousiers : « *L'éducation anglaise* ».

Revue de Paris, 15 nov. 1894. Article d'E. Boutmy sur le livre de M. Jusserand.

Revue des Deux Mondes, 1er avril 1901. Article d'E. M. de Voguë : « *Regards français sur l'Angleterre* ».

Études biographiques et critiques sur Taine.

Pour ces études voir la bibliographie critique publiée par M. Victor Giraud. La plupart des ouvrages et articles cités ci-dessous sont trop récents pour y avoir été inclus.

Pompeyo Gener. — *Amigos y Maestros*, Madrid 1897.

Graffin. — *Taine ardennais*, Paris 1903.

Pellot P. — *Les Origines de la famille Taine*, Paris 1903.

Les ascendants maternels de la famille Taine, Paris 1904.

Bourdeau J. — *Les maîtres de la pensée contemporaine... Taine*, Paris 1904.

Lacombe P. — *La psychologie des races et des individus chez Taine historien des littératures*, Paris 1906.

Monod E. — *Taine et le christianisme*, Montauban 1907.

Bordeaux H. — *Pèlerinages littéraires*, Paris 1907.

Nève P. — *La philosophie de Taine*, Louvain 1908.

Doumic R. — *Les maîtres de la contre-révolution au* XIX*e siècle*, Paris 1908.

Picard. — *H. Taine*, Paris 1909.

Lacombe P. — *Taine historien et sociologue*, Paris 1909.

Laborde Milaà H. — *Hippolyte Taine. Essai d'une biographie intellectuelle*, Paris 1909.

Giraud V. — *H. Taine. Pages choisies*, Paris 1909.

Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, Paris 1912.

Guérard A. L. — *French prophets of yesterday*, New-York 1913.

Brandès G. — *Essais choisis*. Trad. S. Garling, Paris 1914.

Carré J. M. — *Les Ardennes et leurs écrivains... Taine*, Charleville 1921.

Bourget Paul. — Préface à la « *Vie de Mme de Maintenon* » par Mme Saint-René Taillandier, Paris 1920.

Revue de Paris, 1er et 15 juillet 1902. Article d'A. Chevrillon : « *La Jeunesse de Taine* ».

Revue Parlementaire, 1903. Article d'Esmein : « *Les premières idées politiques de Taine*.

Etudes religieuses, historiques et littéraires, 20 sept. 1903. Article de Lucien Roure.

Revue de Paris, 1er et 15 mai, 1er juin 1908. Articles d'A. Chevrillon : « *Taine. Notes et Souvenirs* ».

Mercure de France, 15 janv. 1921. Article de G. Brunet : « *Le jeune Taine* ».

Revue des Deux Mondes, 1er déc. 1920. *Taine. Voyage en Allemagne* (1870), publié par L. Paul Dubois.

Zeitschrift für franz. und engl. Unterricht, N° 1 1921. H. Engel : « *Taines Urteil über Tennyson* ».

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

A

Aberdare (Lord) ..... 40.
Achard (A.)..... 13.
Addison (J.)..... 10, 61, 65, 66.
Aftalion (A.)..... 93, 95.
Alison (Sir A.)..... 84, 101.
Angellier (A.)..... 53.
Aristophane ..... 62.
Arnold (M.)..... 16, 19, 24, 28, 32, 33, 40, 52, 86, 106, 107, 108, 114, 119, 129, 131, 159, 160, 175, 176.
Arnold (T.)..... 31.
Asquith (H.-H.)..... 50, 113.
Augier (E.)..... 55.
Aulard (A.)..... 116.

B

Bacon (F.)..... 3.
Bain (A.)..... 28, 46.
Baldensperger (F.)..... 61.
Balzac (H. de)..... 51, 52, 57, 68, 70, 157.
Bardoux (J.)..... 48, 170.
Baring (M.)..... 10.
Barrès (M.)..... 167.
Barzellotti ..... 8, 10, 76.
Beljame (A.)..... 167.
Bernard (D.)..... 123, 150.
Bertin ..... 13.
Bezanson (A.)..... 1.
Blanc (L.)..... 64, 102, 110, 131

Bodley (J.-E.-C.) ..... 17, 37, 40, 119, 121, 124, 157, 165.
Boileau ..... 63, 99.
Borrow (G.) ..... 49.
Borsdorf (A.-T.-W.) ..... 164.
Bourget (P.) ..... 167.
Boutmy (E.) ..... 95, 96, 166, 169.
Brontë (C.) ..... 46.
Browne (Sir T.) ..... 157.
Browning (E.-B.) ..... 46, 47, 54.
Browning (O.) ..... 40.
Browning (R.) ..... 26, 41, 46, 52, 54.
Buckle (H.-T.) ..... 46, 78, 93, 151.
Bunyan (J.) ..... 115, 121.
Burke (E.) ..... 129.
Burns (R.) ..... 65, 153.
Butler (S.) ..... 47, 145.
Byron ..... 3, 4, 29, 33, 54, 76, 153.
Bywater (I.) ..... 35.

C

Cannan (G.) ..... 145.
Carlyle (T.) ..... 13, 24, 26, 29, 51, 52, 58, 59, 61, 62, 63, 65, 68, 78, 79, 176.
Carré (J.-M.) ..... 5.
Caw (J.-L.) ..... 72.
Cazamian (L.) ..... 62, 94, 110, 120, 170, 171.
Cervantès ..... 62.
Chasles (P.) ..... 24, 60, 70, 120, 127.
Chaucer ..... 10, 151.
Charlton (F.-M.) ..... 155.
Chesterton (G.-K.) ..... 120, 140.
Chevrillon (A.) ..... 4, 8, 19, 76, 77, 93, 167, 168.
Clark (Sir J.) ..... 12, 23.
Clough (A.-H.) ..... 52.
Colenso ..... 114.
Coleridge (Lord) ..... 41.
Courier (P.-L.) ..... 66.
Courthope (W.-J.) ..... 164.
Craik (Mrs) ..... 48.

D

Dante ..... 57, 152.
Darwin (C.) ..... 16, 114.

Daudet (A.)..... 143.
Demolins (E.)..... 168, 169.
Descamps (P.)..... 171.
Devonshire (Mrs R.-L.) ..... 157.
Dickens (C.)..... 10, 12, 22, 52, 57, 58, 64, 69, 70, 71, 148.
Diderot (D.)..... 134.
Dilke (lady C.)..... voir Mrs Pattison.
Dilke (Sir C.-W.)..... 150.
Disraeli (B.)..... 24, 86, 88, 102.
Dodwell (H.-H.)..... 158, 159.
Dœllinger ..... 16.
Dowden (E.)..... 162, 163.
Dryden ..... 10, 57.
Duclaux (Mme)..... 40, 124, 156, 158.
Duff (Sir M.-E. Grant)..... 17, 25, 27, 96, 175.
Dumas (A.)..... 55.
Durand (J.)..... 19.

E

Eliot (G.)..... 26, 46, 48, 49.
Elton (O.)..... 164.
Emerson (R.-W..... 107, 127, 132, 135, 137, 140.
Engel (H.)..... 74.
Esquiros (A.)..... 105, 140.

F

Faguet (E.)..... 91.
Fielding ..... 61, 126.
Flaubert (G.)..... 64, 76.
Fleming ..... 3.
France (A.)..... 54.
Fremantle (W.-H.)..... 40, 124, 155, 183.

G

Galsworthy (J.) ..... 104, 145.
Gaskell (Mrs)..... 46.
Gautier (Th.)..... 13.
Gener (P.)..... 91.
Gibbon (E.)..... 29.
Giraud (V.)..... 10, 49, 120, 158.

Gladstone (W.-E.)..... 84, 85, 88, 90.
Goldsmith (O.)..... 66.
Goncourt (J. et E.)..... 122.
Gosse (E.)..... 32, 46.
Gréard (O.)..... 3, 5.
Grote (G.)..... 12, 27, 28, 46.
Grote (Harriet)..... 36, 102.
Gunnell (Miss D.)..... 85, 118.
Guizot (F.)..... 21.
Guizot (G.)..... 4, 13, 22, 23, 24, 29, 82.

H

Halévy (E.)..... 171.
Hallam ..... 46.
Hamerton (P.)..... 117.
Hamilton ..... 46, 60.
Hardy (T.)..... 145.
Harrison (F.)..... 35.
Hatzfeld ..... 3.
Haye (T.-D.)..... 38.
Hegel ..... 29.
Heine (H.)..... 62.
Hobbes (T.)..... 3, 60.
Hodder (E.)..... 104, 114.
Hogarth ..... 64, 71.
Hollard ..... 123.
Houghton (lord)..... voir Milnes (M.).
Hugo (Victor)..... 57.
Hume ..... 60.
Huxley (T.)..... 35, 174.
Huysmans (J.-K.)..... 69.

I

Irving (W.) ..... 2.

J

Jackson ..... 35.
Johnson (S.)..... 68.
Jowett (B.)..... 29, 30, 31, 114, 116, 117, 124.
Jusserand (J.-J.)..... 168.

K

Kant ..... 29, 60, 182.
Karcher (Th.)..... 94.
Katscher (L.)..... 153, 154.
Keats (J.)..... 29, 46, 54.
Kervigan (A.)..... 87.
Kingsley (C.)..... 84, 86, 103.
Kitchin ..... 35.

L

Laborde-Milaa (A.) ..... 166.
Lacombe (P.)..... 128.
La Fontaine..... 9, 62.
Lamb (C.)..... 61, 65, 66.
Landseer ..... 71.
Lanson (G.)..... 120.
Lecky (W.-E.-H) ..... 40.
Le Play..... 100, 117, 168.
Lewes (G.-H.)..... 130.
Lewis (M.-G.)..... 49.
Lilly (W.-S.)..... 62.
Locke (J.)..... 3, 60.
Lyall (Sir A.)..... 164.
Lytton (Bulwer)..... 46.
Lytton (lord)..... 40, 178-180.

M

Macaulay ..... 4, 9, 10, 29, 39, 46, 50, 52, 54, 56, 59, 63, 68, 70, 76, 78, 82, 92 93, 119, 153, 173.
Macdonell (J.)..... 97, 98, 185, 186.
Mackenzie (C.)..... 145.
Mallet (B.)..... 40.
Manning (Cardinal)..... 120.
Mantoux (P.)..... 94, 170.
Marcelin ..... 13.
Marzials (F.)..... 58.
Martin (Henri)..... 25.
Max-Müller (F.)..... 14, 19, 34, 40, 180 185.
Mazel (H.)..... 123.
Melbourne (lord)..... 139.
Meredith (G.)..... 62.

Merimée (P.) ..... 12, 85, 105, 128, 132, 135, 136, 179.
Michelet ..... 5, 25, 51.
Mill (J. Stuart) ..... 13, 35, 46, 52, 60, 76, 119, 147, 148.
Millais ..... 18, 67.
Milman (H.-H.) 23, 28, 29, 30, 117, 161, 176, 178
Milnes (R.-M.) ..... 23, 24, 25, 102.
Milton ..... 2, 6, 32, 144, 151.
Mohl (J. et M.) ..... 26, 32.
Monod (E.) ..... 7.
Monod (G.) ..... 4, 10, 123.
Montaigne (M. de) ..... 62.
Montalembert ..... 82, 83, 120.
Montégut (E.) ..... 49, 127, 141, 166, 173.
Montesquieu ..... 65, 66.
Moore (G.) ..... 145.
Morison (Cotter) ..... 41.
Morley (H.) ..... 129.
Morley (J.) ..... 40, 84, 88, 90.
Mun (A. de) ..... 40.
Musset (A. de) ..... 73, 76.

N

Newman ..... 31, 49, 112, 120, 173.
Newton ..... 60.

P

Palgrave (F.-T.) ..... 22, 23.
Palmerston (Lord) ..... 83.
Paris (Comte de) ..... 110.
Pater (W.) ..... 38.
Pattison (M.) ..... 12, 31, 114, 117.
Pattison (Mrs) ..... 37.
Pellot (P.) ..... 6.
Peyronnet (Vicomtesse de) ..... 26.
Plowman (T.-F.) ..... 87, 106.
Pontès (D. de) ..... 105.
Prévost-Paradol ..... 3, 5, 6, 14, 32, 94, 115.

R

Rabelais ..... 62, 65.
Racine ..... 70.
Radcliffe (Mrs) ..... 49.
Rae (W.-F.)..... 3, 4, 38, 49, 138, 142, 147, 150, 154.
Raymond (X.)..... 92, 94.
Reid (Sir T.-W.)..... 24, 102.
Reid (T.)..... 3.
Rémusat (C. de)..... 90, 110, 121.
Renan (E.).. ..... 8, 26, 31, 32, 41, 82, 88, 89, 103, 119, 128, 129.
Richardson ..... 4, 126, 139.
Ritchie (Mrs)..... voir Thackeray (Miss).
Rossetti (D.-G.)..... 48, 52, 69.
Ruskin (J.) ..... 16, 49.
Russell (Arthur)..... 26, 27.
Russell (Odo)..... 26.
Russell (Sackville)..... 26.
Russell (Hastings)..... 26.
Russell (lady W.)..... 26.
Russell (lord John)..... 83, 86.

S

Sainte-Beuve ..... 32, 54, 55, 143, 159.
Saintsbury (G.)..... 24, 102, 163, 164.
Sand (G.)..... 32, 52, 68.
Say ..... 13.
Scarron ..... 63.
Scherer (E.)..... 166.
Schleiermacher ..... 6, 122.
Schutz-Wilson (H.)..... 79.
Seillière (A.)..... 13.
Shakespeare ..... 10, 151, 152, 153.
Sheridan ..... 129.
Shelley ..... 33, 46, 54.
Simpson (M.-C.-M.) ..... 36.
Smith (H.-J.-S.) ..... 35.
Smith (Sidney)..... 28, 66, 78, 167.
Smollet ..... 61.
Sorel (A.) ..... 2, 95.
Spencer (H.)..... 41, 46, 76, 93, 119, 180.
Spenser (E.)..... 4, 162.

Staël (Mme de)..... 56, 62, 132, 173.
Stanley (A.-P.)..... 12, 23, 28, 29, 30, 117, 124.
Stendhal ..... 4, 12, 18, 47, 51, 76, 85, 110, 118, 126, 132, 135, 136, 139, 142, 173.
Stephen (Sir L.)..... 60, 152, 153.
Sterne (L.)..... 66.
Strachey (G.-L.)..... 86.
Suckau (E. de) ..... 44, 76.
Swift ..... 3, 61, 66, 78, 153.
Swinburne ..... 31, 33, 34, 48, 69, 70.

T

Taillandier (Saint-René) ..... 25.
Taillandier (Mme Saint-René).. 19, 47.
Taine (Mme)..... 41.
Tennyson ..... 13, 22, 23, 46, 47, 52, 53, 54, 72-75, 90, 100, 142, 148, 149, 164.
Texte (J.)..... 78, 166.
Thackeray (W.-M.)..... 12, 22, 30, 52, 54, 61, 63, 64, 66, 67, 69, 70, 71, 78, 143, 148.
Thackeray (Miss.)..... 36.
Thierry (A.)..... 127.
Thirlwall (C.)..... 160, 176.
Thureau-Dangin ..... 120.
Traill (H.-D.) ..... 139.
Trollope ..... 143.

V

Vacherot ..... 76.
Van Laun..... 38, 151, 152.
Villemain ..... 83, 88.
Voguë (M. de)..... 41, 77.
Voltaire ..... 62, 68, 81, 151.

W

Walker (H.) ..... 29, 114.
Ward (Mrs H.)..... 16, 19, 34, 35, 37, 40.
Wells (H.-G.)..... 145.
Wilde (O.)..... 71.
Witt (C. de)..... 4, 22.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE ..... VII-VIII

CHAPITRE I. — **Études et Voyages** .....

(*a*) Les études d'anglais de Taine pendant sa jeunesse ; sa prédilection pour l'Angleterre et la littérature anglaise. Comment l'expliquer : sa race, son romantisme, son austérité morale, ses griefs à l'égard de l'église et de l'administration, les Révolutions .....

(*b*) Les articles de Taine sur la littérature avant son premier voyage en Angleterre ; le premier voyage (1860), les carnets de notes ; les formules, les impressions de voyage. Le second voyage (1862) ; les événements politiques en France orientent l'attention de Taine vers la politique ; troisième voyage (1871) 9

(*c*) Taine et la langue anglaise 18

CHAPITRE II. — **Les Anglais que Taine a connus** ....

(*a*) Taine à Londres. — Visites à Thackeray, à Dickens, et à un ami de Tennyson. — Politiques et diplomates. — Un historien et un philosophe, Grote et Bain 21

(*b*) Taine et la société d'Oxford. — Les *Deans* et les champions de l'Eglise large. — Matthew Arnold, Swinburne. — Les érudits. — Les femmes 28

(*c*) Taine et ses traducteurs 38

(*d*) Les Anglais avec qui Taine a eu des rapports après 1871 39

CHAPITRE III. — **Taine et la littérature victorienne.**

I. Les écrivains de l'époque victorienne .....

(*a*) Le but de l'*Histoire de la littérature anglaise :* une

définition de l'esprit anglais. La méthode employée au tome V (*les Contemporains*). Le tome V a peu de liens avec les précédents. Recueil d'articles écrits avant et après le voyage de contrôle. — Le livre est incomplet comme tableau de la période en revue. Auteurs discutés par Taine dans les *Notes* et dans la *Correspondance* : George Eliot, R. et E. B. Browning, Swinburne, Ruskin, Mrs Craik 43

(*b*) Le choix des auteurs dans les *Contemporains*. La place accordée à J. S. Mill 49

(*c*) La formule de la littérature contemporaine. — La littérature et le milieu. — Un contraste éclatant. — Jugement général de Taine sur l'époque 50

II. *Les aspects de l'esprit anglais manifestés par les écrivains* .....

(*a*) L'imagination et la sensibilité germaniques : l'esprit positif et pratique. Dickens et Carlyle, Macaulay et Mill 55

(*b*) L'humour anglais. Taine le confond avec la satire. Carlyle, Macaulay, Dickens et Thackeray 61

(*c*) L'Anglais artiste. L'art et la morale : Dickens, Thackeray, Macaulay. La littérature et la peinture. L'artiste dilettante, Tennyson 66

III. *L'influence littéraire des écrivains victoriens sur Taine.* 75

CHAPITRE IV. — **Taine et l'Angleterre politique** .....

(*a*) Les idées politiques de Taine avant son premier voyage en Angleterre : une aristocratie utile, l'initiative des particuliers, le caractère d'un peuple base de sa constitution. Ces idées le dirigent dans son enquête 81

(*b*) L'Angleterre politique contemporaine et ce que Taine en a vu : la « machine constitutionnelle », le Parlement, le souverain, les élections. Taine regarde surtout les bases de l'organisation politique dans le pays. Il arrive par l'enquête aux mêmes conclusions que par ses études préalables .. 83

(*c*) L'attitude de Taine en face de la vie politique en Angleterre : absence de centralisation, l'empirisme. 87

(*d*) L'influence de la politique anglaise sur les idées de Taine 94

CHAPITRE V. — **Taine et l'Angleterre sociale** .....

(*a*) Taine voit dans l'Angleterre sociale les mêmes caractéristiques que dans l'Angleterre politique (I) rôle prépondérant de l'aristocratie. La méprise de Taine à ce sujet (II), l'initiative des particuliers : œuvres de bienfaisance, les volontaires 99

(*b*) L'éducation anglaise selon Taine 105

(*c*) La justice 108

(*d*) Le côté sombre du tableau, ouvriers et *slums* 109

CHAPITRE VI. — **Taine et l'Angleterre religieuse** ....

(*a*) La question religieuse à l'époque victorienne. Son importance aux yeux de Taine 113

(*b*) L'Angleterre religieuse de 1860-71. Ce que Taine en a vu : les dehors, le clergé, les doctrines. Taine n'a vu qu'un aspect de l'Angleterre religieuse : le protestantisme, et du protestantisme il n'a guère vu que l'Eglise large 115

(*c*) Pourquoi Taine a ignoré le catholicisme anglais 120

(*d*) Influence de l'Angleterre religieuse sur la pensée de Taine 121

CHAPITRE VII. — **L'Anglais selon Taine : son esprit, son caractère, ses mœurs en général** .....

(*a*) Le but des voyages de Taine en Angleterre : l'étude de l'homme. Sa conception de l'Anglais avant les voyages : générale et vague ; le contraste du génie latin et du génie germanique 125

(*b*) L'*esprit anglais* selon Taine, un Guide de Murray. Information sans organisation. Causes et conséquences de cette forme d'esprit : le climat, les institutions, la société 129

(*c*) Le *caractère anglais*. Les *types*. Critique physique base de la critique morale. Le barbare moral : rudesse, la vie saine, la timidité. Rôle de la conscience et l'idée du devoir. Le *gentleman* anglais selon Taine et selon Emerson 133

(*d*) *Les mœurs anglaises*, cadrent avec l'idée du climat et du caractère. Deux aspects généraux (I) la vie de famille (II), plaisirs grossiers 137
(I) Vie de famille : idée d'autorité et de devoir, le respect de la femme, la fidélité conjugale.
(II) L'Anglais qui s'amuse : le théâtre, le Derby d'Epsom, les bals. L'ivresse et la grossièreté .....

(*e*) *L'Anglaise selon Taine*. Son physique, son manque de goût. Les bas bleus. Le roman de la jeune fille. L'Anglaise et l'esprit de conversation 142

(*f*) Conclusion 144

CHAPITRE VIII. — **L'influence** .....

I. (*a*) L'accueil fait en Angleterre à la *Littérature anglaise* et aux *Notes sur l'Angleterre*. Les articles de revues depuis 1861 147
(*b*) Taine et les critiques anglais : Matthew Arnold, Connop Thirlwall, Milman, Dowden, Saintsbury et autres 159
Influence toute générale de Taine en Angleterre. On refuse d'accepter son système .. 164

II. Influence en France des *Notes* et de la *Littérature anglaise* sur les écrivains qui se sont occupés de choses anglaises : Scherer, Montégut, Beljame, Paul Bourget, André Chevrillon, Jusserand, Demolins, Boutmy, Bardoux, Mantoux, Cazamian, Elie Halévy, Descamps 166

CONCLUSION 173

APPENDICE 175

Vues anglaises sur la *Littérature anglaise*. Lettres inédites de Matthew Arnold et de Milman à Taine ..
Une appréciation anglaise des *Essais critiques*. Lettre inédite de lord Lytton à Taine .....
Une lettre de Herbert Spencer .....
Lettres de Max Müller : les cours de Taine à Oxford ; questions philosophiques .....
Extrait d'une lettre de James Macdonell, une critique de tome I des *Origines* .....

BIBLIOGRAPHIE 187

I. *Ouvrages bibliographiques* 187

II. *L'époque victorienne* 187

(*a*) Les amis anglais de Taine, biographies, mémoires, etc. .....

(*b*) La littérature .....

(*c*) Les institutions et les mœurs .....

III. *L'accueil et l'influence en Angleterre* 190

(*a*) Périodiques anglais .....

(*b*) Publications autres que périodiques .....

(*c*) Ouvrages de Taine publiés en Angleterre .....

IV. *L'accueil et l'influence en France* 193

(*a*) L'accueil. Périodiques contemporains .....

(*b*) L'influence. Ouvrages sur l'Angleterre.....

(*c*) Articles de revues .....

V. *Etudes biographiques et critiques sur Taine* 195

INDEX ALPHABÉTIQUE 197

ABRÉVIATIONS

Corres.	= *H. Taine, Sa vie et sa correspondance.*
Littérature anglaise	= *Histoire de la littérature anglaise* par H. Taine (10e édition).
Notes	= *Notes sur l'Angleterre*, par H. Taine (12e édition).
R. D. M.	= *Revue des Deux Mondes.*

ERRATA

Page 45, ligne 11. Au lieu de *devraient*, lire *devrait*.

Page 100, ligne 36. Supprimer *plante des sapins* et lire *des ananas*

Page 129, ligne 17. Au lieu de *Mathew*, lire *Matthew*.

Page 141, ligne 17. Au lieu de *Argylle*, lire *Argyll*.

Page 187, ligne 26. Au lieu de *by son*, lire *by his Son*.

Page 192, ligne 1. Au lieu de *Saintbury*, lire *Saintsbury*.

ligne 28 et 29. Au lieu de *Edinburg*, lire *Edinbargh*.

LF.
T134
.Yr

Taine, Hippolyte Adolphe 208980

Author Roe, Frederick Charles

Title Taine et l'Angleterre.

DATE.	NAME OF BORROWER.
Oct 1/38	[illegible]
Nov 27/39	[illegible] (McCord) [illegible]

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU